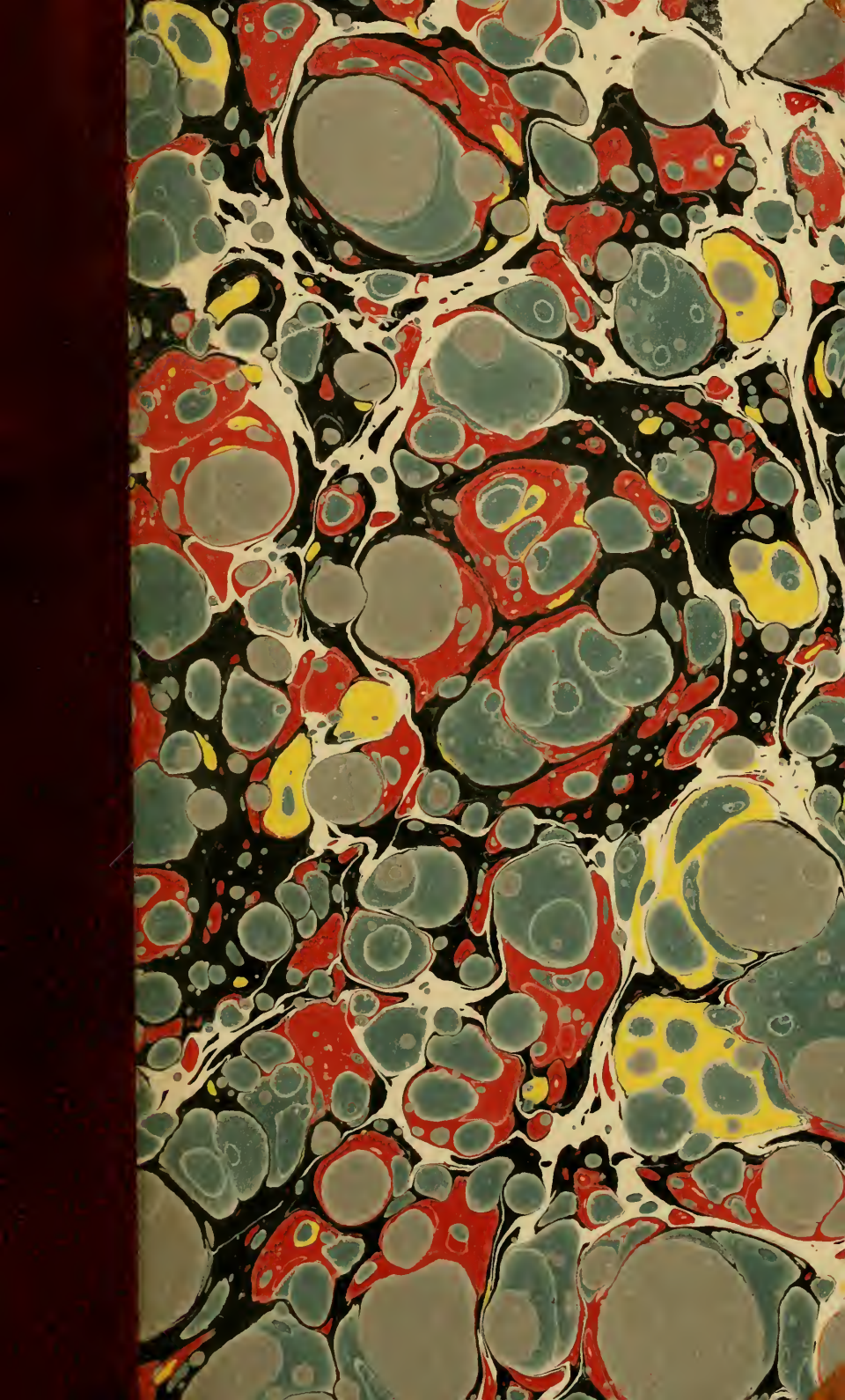


John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
165.7
J.5

TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU

DE

PARIS.

TABLEAU

DE

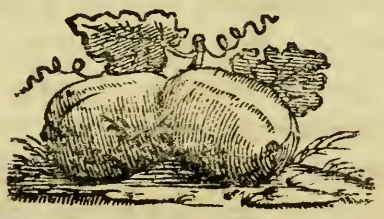
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Variété, mon sujet t'appartient.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

ADAMS 115.7

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Le Diacre Pâris.

PENDANT ſon vivant il ne ſe douta guere du genre de célébrité qu'il obtiendroit après ſa mort. Le parti des Janſéniſtes voulut à toute force en faire un ſaint, & ils allerent en foule grimacer & convulſionner ſur ſon tombeau. L'enthouſiaſme communiqué au peuple auroit eu des ſuites, ſans l'aurore de la philoſophie qui diſſipa ces extravagances, ridiculiſa les novateurs & le thaumaturge, & ſervit le gouvernement aſſez inquiet ſur cette épidémie morale. Les eſprits échauffés, avec les noms de religion & de miracle, auroient

pu aller loin, tant le délire devenoit universel. Une princeſſe douairiere que l'âge avoit rendue aveugle, acheta pour mille écus les vieilles culottes du diacre, pour s'en frotter les yeux. Mais il y eut quelque choſe de plus étonnant encore ; ce fut un gros livre in-4°, avec figures, contenant le recueil des miracles prétendus de l'abbé Pâris. Ce livre d'un M. de Mongeron, eſt excellent en ſon eſpece ; c'eſt-à-dire, pour humilier l'eſprit humain, & l'avertir des écarts dans leſquels il eſt toujours prêt à tomber.

Les mêmes enthouſiaſtes ont continué leurs convulſions clandeſtinement ; ils ont eu recours à des preſtiges fort étonnans il faut l'avouer ; & ſi la raiſon n'étoit pas toujours au-deſſus du rapport trompeur des ſens, on ſeroit tenté de croire qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans ces épreuves ; mais ces épreuves avoient un caractere bizarre : recevoir des coups de bûche, des coups d'épée, rôtir à la broche, ſe pendre en croix, c'étoit ainſi que ces illuminés annonçoient leur miſſion. Pluſieurs crurent, ne pouvant combattre ce qu'ils avoient vu : mais quelle ſecte n'a pas eu ſes prodiges ou preſtiges, fondés

ſur des ſecrets particuliers, ou ſur la force extrême de l'imagination ?

PASCAL eût-il deviné que la ſecte dont il avoit embraſſé les idées, finiroit par donner un ſpectacle de convulſionnaires ? Mais, ſi je ne me trompe, il avoit un peu de leur phyſionomie.

PASCAL étoit un bon écrivain, précis & nerveux; il avoit du génie pour les mathématiques : mais c'étoit d'ailleurs un de ces foux ſérieux, un de ces maniaques qui pouſſent leurs raiſonnemens à l'extrême. Il ſe félicitoit d'être malade, parce qu'il connoiſſoit, diſoit-il, les dangers de la ſanté, & parce que la maladie étoit l'état naturel d'un chrétien; & qu'on étoit là, comme on devroit toujours être, exempt de toutes les paſſions qui travaillent l'homme qui ſe porte bien. Il avoit un ſoin très-grand (dans la vue de renoncer à tous plaiſirs) de ne point goûter ce qu'il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer, pleine de pointes; & quand il prenoit quelque plaiſir à la converſation, alors il preſſoit ſa ceinture & redoubloit la violence des piquures, afin de détourner ſon ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il ſe mettoit

dans une grande colere quand on lui disoit qu'on avoit rencontré une belle femme : ce seul mot faisoit pécher, disoit-il. Jamais, par humilité, il n'a prononcé : *j'ai dit*, *j'ai fait*. Il attestoit que résister à l'ordre du roi (quel qu'il fût) c'étoit résister visiblement à l'ordre de Dieu, & que la puissance du monarque étoit *une participation de la puissance divine*. Pour cette derniere extravagance, elle étoit plus que bizarre. Il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit, parce qu'un cœur ne devoit être qu'à Dieu seul, & que c'étoit lui faire un larcin que de montrer quelqu'attachement pour autrui : par conséquent, il ne vouloit point qu'on l'aimât. Après de telles idées, il n'est pas étonnant qu'il apperçût un abîme à ses côtés. Ainsi, la folie touche au génie : une tension trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images, & les raisonnemens s'en ressentent ; ils deviennent des objets de dérision pour une tête bien moins pénétrante, mais aussi beaucoup plus saine.

CHAPITRE II.

Roué.

C'EST un mot créé par l'*extrêmement* bonne compagnie, ainſi qu'elle s'intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expreſſion qui réveille une idée de crime & de ſupplice, & l'appliquer ſi légérement ? On va juſqu'à dire un aimable roué. Qu'eſt-ce donc qu'un *roué aimable* ? demandera un étranger qui croit ſavoir la langue françoiſe. C'eſt un homme du monde, qui n'a ni vertus ni principes; mais qui donne à ſes vices des dehors ſéduiſans, qui les ennoblit à force de graces & d'eſprit. Voilà donc une idée complexe qui a donné lieu à un terme nouveau. *Tous les roués* dit-on, *ne ſont pas ſur la roue.*

ON dit d'un homme en place qui ſe permet tout, *c'eſt un grand roué*: ſon effronterie, ſon audace, juſtifieront ſes vices & ſon ambition: s'il triomphe, s'il abat ſes rivaux, il porte l'épithete honorable; s'il ſuccombe, on la lui retranche.

SI les étrangers s'étonnent qu'un pareil

mot ait pu ſe naturaliſer dans notre langue, qu'ils apprennent que de déteſtables plaiſanteries, des plaiſanteries de bourreaux, ont circulé long-tems & circulent encore dans toutes les bouches.

UN abbé fut pendu, il y a trente ans, pour de faux billets de banque : le malheureux, au pied de la potence, s'accrochoit à l'échelle ; le bourreau lui dit : *allons ; montez donc, monſieur l'abbé ; vous faites l'enfant.* Tout Paris a répété ce mot affreux.

UN ivrogne ſort d'un cabaret, place de Grêve. On avoit fait une exécution ; il étoit nuit ; le patient hurloit ſur la roue, la douleur lui arrachoit des juremens & des imprécations ; l'ivrogne levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, & dit tout haut, *ce n'eſt pas tout que d'être roué, il faut encore être poli.* Paris s'amouracha de ce mot inſenſé ; il fit fortune dans tous les cercles.

LORS du ſupplice de Damiens, un académicien fendit la preſſe avec beaucoup d'efforts, pour voir de plus près les tortures ingénieuſes des bourreaux ; le maître exécuteur, dit des hautes-œuvres, l'apperçut ; il dit : *laiſſez paſſer monſieur, c'eſt un amateur.* En-

core un mot qu'on cite en riant, & à tous propos.

MADAME du Châtelet voyant M. de Voltaire triſte, & ne diſant mot depuis pluſieurs jours, dit à la compagnie, qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir : *vous ne le devineriez pas, mais je le ſais. Depuis trois ſemaines on ne s'entretient dans Paris que de l'exécution de ce fameux voleur, mort avec tant de fermeté ; cela ennuie M. de Voltaire, à qui l'on ne parle plus de ſa tragédie ; il eſt jaloux du roué.*

IL faudra donc que l'académie françoiſe admette ce mot dans ſon dictionnaire, comme un des termes les plus familiers à cette bonne compagnie, qui veut donner le ton à toute l'Europe : c'eſt une gentilleſſe que l'on ſe prête & que l'on ſe rend. Les mots *traître*, *perfide*, *méchant*, ont pâli ; on n'oſe point dire de prime-abord, c'eſt un ſcélérat ; le terme paroîtroit trop fort : on dit, *c'eſt un roué* ; & chacun apperçoit les vices brillans & les vices voilés de celui dont on parle.

O peuple François, ſi ces preux & loyaux chevaliers vos ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils en voyant leurs petis-fils employer ce langage ?

AINSI les expreſſions deviennent outrées à meſure que la ſenſibilité s'émouſſe. Mais comment nos voiſins, qui n'ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot?

QUE diront-ils encore, lorſqu'ils apprendront que l'on cite comme un trait unique, une naïveté, le trait ſuivant. Une femme eſt accuſée d'avoir empoiſonné ſon mari qui dépériſſoit de langueur; elle s'écria: *qu'on l'ouvre, on verra que rien n'eſt plus faux.*

LE ſupplice de *Damiens*, & les atrocités de *Deſrues* reviennent fréquemment dans les converſations, avec les réflexions anologues; le caractere, les paroles des fameux aſſaſſins ſont analyſés; & comme on s'occupe, au ſortir de l'opéra, de la réforme de la juriſprudence criminelle, on parle des *roués* en place de Grêve, comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes ſe paſſent mutuellement de leur eſtime, ils s'offenſent moins des termes par leſquels on les caractériſe. On a dit de l'auteur des *Liaiſons dangereuſes*, c'eſt la plume d'un *roué*; il n'aura pas pris cette épithete en mauvaiſe part. Le voilà aſſimilé à gens de l'*extrêmement* bonne compagnie; & l'on peint ainſi d'un ſeul mot l'immortalité.

CHAPITRE III.

Chanteurs publics.

Il y en a de deux ſortes ; les uns lamentent de ſaints cantiques, les autres débitent des chanſons gaillardes ; ſouvent ils ne ſont qu'à quarante pas l'un de l'autre. L'un vous offre un ſcapulaire béni qui chaſſe le diable, peint en habit rouge dans ſon tableau avec la queue qui paſſe ; l'autre célebre la fameuſe victoire remportée ; tout cela eſt mis au rang des miracles ; & les auditeurs debout, ont l'oreille partagée entre le ſacré & le profane. On écoute & les tentations du diable (lequel s'eſt métamorphoſé pour ſéduire un pauvre homme avec de l'or) & la chanſon ſur la valeur héroïque de tel général qui s'eſt battu *en perſonne*. Celui qui parle en faveur des *choſes ſaintes* a les cheveux plats & l'air niais : celui qui chante les batailles a l'air d'un luron ; ſa trogne eſt enluminée ; le groupe eſt plus nombreux près de ce dernier, & ce contraſte repréſente aſſez bien le petit nombre des élus & la foule des réprouvés.

La chanſon joyeuſe fait déſerter l'auditoire du vendeur de ſcapulaires ; il reſte ſeul ſur ſon eſcabelle montrant en vain avec ſa baguette les cornes du démon tentateur, l'ennemi du genre humain. Chacun oublie le ſalut qu'il promet, pour courir à la chanſon damnable. Le chanteur des réprouvés annonce le vin, la bonne chere & l'amour, célebre les attraits de Margot ; & la piece de deux ſols qui balançoit entre le cantique & le vaudeville, hélas ! va tomber dans la poche du chantre mondain.

Tous deux crient à tue-tête, & affichent ſur leurs tableaux : *Par permiſſion de monſeigneur le lieutenant-général de police ;* car tout charlatan le *monſeigneuriſe*. Toutes ces permiſſions en ſon nom, gravées en groſſes lettres, font croire au petit peuple que le *lieutenant-général de police* eſt le maître abſolu de la ville, & que ſa ſeule volonté y fait tout ; il n'apperçoit que ce miniſtre qui tient la verge, & les autres adminiſtrateurs n'exiſtent pas pour lui ; il n'a point d'idée d'un miniſtere où l'exempt & l'inſpecteur ne ſont plus rien.

Ces cantiques, ces chanſons, ces vaude-

villes ſont tous préalablement *lus & approuvés* par le cenſeur S***, qui fait lui-même des *chanſons* & des *couplets*; mais point auſſi naïfs, auſſi rians, auſſi faciles que ceux que l'on chante quelquefois dans les rues : le cenſeur eſt inférieur au poète.

Il y a encore les complaintes ſur les pendus & les roués, que le peuple écoute la larme à l'œil, & qu'il achete avec empreſſement. Quand, par bonheur pour le poète du Pont-Neuf, quelque perſonnage illuſtre monte ſur l'échafaud, ſa mort eſt rimée & chantée avec le violon. Ainſi à Paris tout eſt matiere à chanſon; & quiconque, maréchal de France ou pendu, n'a pas été chanſonné, a beau faire, il demeurera inconnu au peuple. Je ſoutiens ici que Deſrues dans les carrefours de la capitale eſt plus illuſtre que Voltaire.

CHAPITRE IV.

Lait d'âneſſe.

L'USAGE du lait d'âneſſe eſt recommandé plus que jamais par tous les médecins. Il ré-

pare les tempéramens affoiblis par l'incontinence & la débauche. Dans les fauxbourgs, il eſt des troupeaux d'ânesſes, & l'on mene chaque matin la nourrice à l'hôtel du monſieur dont la poitrine eſt délabrée. Un élégant a pour frere de lait un ânon ; il en rit, & l'on en rit auſſi. La marquiſe parle très-affectueuſement de la chere âneſſe qui rétablira ſa ſanté. Après ce bienfait inſigne, elle ſera généreuſe ; elle doit l'envoyer dans une de ſes terres, où la pauvre bête alors ne fera que paître & gambader, ſans être aſſujétie à aucun travail. Ce projet de bienfaiſance eſt arrêté dans ſon ame ſenſible & reconnoiſſante ; elle en a pris l'engagement devant une nombreuſe aſſemblée avec une ſorte d'oſtentation qui fait ſourire & qu'on ne ſe laſſe point d'admirer.

CHAPITRE V.

Anon.

APRÈS avoir parlé de la mere, parlons du fils. Mon pinceau n'a point d'orgueil ; il veut crayonner auſſi le frere de lait du jeune ſei-

gneur. M. de Buffon dit qu'il eſt joli ; mais l'a-t-il vu comme moi, lorſqu'il porte, mieux que des reliques, des paniers remplis de fleur ; lorſqu'il eſt conduit par une fraîche jardiniere, ſe promenant avec lui aux premiers jours du printems ? L'attirail forme un grouppe qui plait à l'œil ; le gentil animal paſſe auprès du cheval preſſé par le fouet & mordant ſon frein. Il devance la pauvre haridelle écorchée & défigurée qui traîne le fiacre ; il rencontre le chien crotté, le bœuf qui va ſe faire aſſommer : mais pour lui, propre & ſvelte, ſans crainte du boucher, averti par la baguette & non frappé, il réjouit la vue & l'odorat. Leſte comme ſa conductrice, il a marché ſur le pavé fangeux plus légérement encore que le petit-maître en équilibre ; aucune tache ne défigure ſon ſabot. Il dépoſe aux portes les fleurs dont il eſt paré plutôt que chargé, & revole enſuite à la campagne. Le plus fortuné Pariſien n'y va que le ſamedi au ſoir ; mais lui, il ne couche jamais à la ville ; il part avec l'aurore qui l'égaie. Quand le ſoleil ſe couche, il a déja pâturé abondamment autour de la cabane champêtre, & il s'endort, comme la jardiniere aux joues de roſes, ſans

trouble & ſans ſouci, après avoir été flatté de ſa belle main.

La courſe ſur le dos des ânes a eu ſon tems. Les princeſſes montoient le paiſible animal que Buffon s'eſt plu à venger de nos dédains. Il ne ſoupçonnoit pas l'honneur qu'on lui faiſoit; il n'étoit pas plus enorgueilli de porter une reine qu'une vendeuſe de fleurs; il ne ſentoit pas la différence qu'il y a entre une majeſté & une villageoiſe : c'étoit toujours une cuiſſe féminine qui preſſoit doucement ſes flancs. Une foule de plaiſanteries nâquirent de ces cavalcades; & quand la matiere fut épuiſée, les courſes de cette eſpece prirent fin. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs de ce monde; les plus vifs deviennent enfin les plus faſtidieux : ſans quelques couplets de chanſon que la mémoire ſe rappelle, le triomphe des ânes à la cour de France ſeroit déja tombé dans l'oubli.

CHAPITRE VI.

Accouchée.

ETENDUE, à demi-couchée sur une chaise longue, enveloppée dans le plus beau linge, elle se perd dans une infinité d'oreillers grands & petits. On ne voit que dentelles artistement plissées & de grosses touffes de rubans. Elle attend sur ce trône les visites de tout le monde; elle a tout préparé pour qu'on admire jusqu'à son couvre-pied.

UNE garde se tient assise près de la porte & flaire tous ceux qui arrivent. Elle répete incessamment, *n'avez-vous point d'odeurs?* Une femme de qualité s'écrie en passant, *non, je dois sentir la graisse.* Elle entre; une atmosphere de parfums l'environne & remplit toute la chambre.

IL est dit qu'on ne doit pas parler à l'accouchée; mais l'intérêt qu'on prend aux douleurs qu'elle a souffertes est si grand, qu'on ne peut s'empêcher de lui dire qu'on n'en a pas dormi toute la nuit. Ce compliment est renouvellé par toutes les femmes qui arrivent.

Après qu'on a loué le courage de l'accouchée ; on fait l'éloge de ſes dentelles, & de la façon dont elle eſt miſe. On dit à chaque inſtant, *parlons bas* ; & celle qui vient de donner le conſeil, eſt la premiere à élever la voix fort haut.

Les hommes n'entroient pas autrefois ; aujourd'hui ils ſont du cercle ; ce n'eſt que dans ces circonſtances que les hommes diſent encore des douceurs. L'accouchée reçoit mille complimens ſur ſon teint, dont les roſes n'ont fait que pâlir. Sa langueur la rend plus belle ; mais quand le mari vient à entrer, il ſourit d'une façon ſi particuliere ; il a un air toujours ſi étrange, que malgré toutes les minauderies de l'accouchée, il ne ſauroit ſoutenir les regards de l'aſſemblée, & s'y dérobe promptement.

Chaque fois que l'accouchée porte la main à ſon front, une femme décampe. Chacun défile pour attraper encore quelques fragmens de l'opéra, & l'on ſe plaint dehors d'être victimes des bienſéances.

Il manque à l'accouchée de la capitale le charme le plus intéreſſant & qui donneroit à ſon état un air plus reſpectable : l'enfant dans ſon

ſon berceau & attendant du ſein maternel ſa premiere nourriture. Pendant un tems, les femmes ont nourri elles-mêmes; mais ce n'étoit qu'une mode, elle a paſſé. La vie de Paris ſera toujours un obſtacle à l'accompliſſement de ce devoir ſacré. J'ai remarqué que perſonne n'oſoit parler du nouveau né ni au pere ni à la mere.

QUAND une femme ſe portéroit aſſez bien pour être relevée de couches au bout du douzieme jour, elle attendroit juſqu'au vingt-unieme pour reparoître. Juſqu'alors elle doit, quand il entre quelqu'un, retomber ſur ſa chaiſe longue, jouer la langueur & l'abattement, recevoir trente viſites, au lieu de ſe promener dans un jardin, & d'y jouir des douces influences de l'air.

IL eſt encore dit aujourd'hui qu'une femme malade doit recevoir du monde juſqu'au moment qu'elle expire. On ne laiſſe entrer, il eſt vrai, que les amis de la malade; mais elle en a tant que l'appartement eſt toujours plein.

LE protocole d'un mourant eſt de n'être jamais ſeul; & c'eſt un devoir d'étiquette que d'aller chez lui en foule.

IL faut être entouré de parens & d'amis,

dans toutes les criſes d'une fievre ; on vient juſques ſous vos rideaux. Il faut que les têtes ſoient devenues beaucoup plus fortes, puiſqu'autrefois nos peres, lorſqu'ils étoient malades, ſe trouvoient incommodés ſeulement par le mouvement indiſpenſable du ſervice.

Ceux qui ne viſitent pas envoient deux fois par jour demander des nouvelles, & ſurtout le nom du médecin. Il devient un pronoſtic, & les gens du monde ſavent combien de jours une ducheſſe pourra réſiſter ſous les ordonnances de tel docteur. Il eſt des maladies où le médecin expédie ſon malade infailliblement ; & le cocher lui-même ſait qu'au bout de huit jours il n'aura plus beſoin d'arrêter les chevaux à la porte de l'hôtel : auſſi s'informe-t-il du genre de la maladie. Alors il ſecoue la tête & prédit l'événement.

CHAPITRE VII.

Bacchantes.

On nomme ainſi les femmes qui tout récemment ont affecté du déſordre dans leur coiffure & dans leur habillement ; il paſſe dans

leur maintien & dans leurs diſcours. On ſe coiffe ainſi pour les tables de jeu, où les paſſions ſont en mouvement; & alors il eſt permis de lever vers le ciel de beaux yeux courroucés. On ſort avec fureur de la ſalle; & ſi l'on permet quelques horribles ſermens, ils ne ſont qu'analogues au ton & à l'habit. Les hommes au jeu ſe piquent de ſtoïciſme; froids & immobiles, ils reçoivent la réputation de beaux joueurs. Les femmes défigurent leur charmant viſage tant qu'elles veulent, ſans rien perdre de leur renommée.

UNE bacchante marche comme un dragon, en a le geſte & le regard, fait aſſaut de paroles avec tout ce qui ſe rencontre, commande aux hommes, mange à table avec une voracité feinte, boit du vin. Enfin un homme qui, après avoir paſſé vingt ans dans ſon château, reviendroit à Paris, demanderoit à l'oreille de ſon voiſin: dans quelle piece eſt le rôle que joue madame? voilà une ſinguliere folie qui l'agite!

ELLE eſt réjouiſſante; mais elle n'a pas pris univerſellement; c'eſt bien dommage. Les hommes ne buvant plus que de l'eau, affectant la plus grande modération dans leur maintien

& dans leurs discours, le tour étoit venu aux femmes de figurer le sexe hardi & fier ; elles avoient des dispositions admirables, & n'auroient pas mieux réussi, quand c'eût été pour célébrer l'abolition de la vieille loi Salique.

CHAPITRE VIII.

Cachets.

Se donne qui veut des armoiries sur le quai de l'Horloge ; s'empare qui veut des armes des plus illustres maisons. On demande à un graveur de déployer toutes les richesses du blason, & il va en gratifier les armes particulieres que vous inventerez à loisir avec lui. Le graveur payé imprime sur votre cachet le *champ*, les *pieces honorables*, les *figures*, &c. Personne ne vous dit mot, eussiez-vous épuisé tout l'art héraldique pour mentir journellement avec l'empreinte fugitive de la cire.

Ainsi firent, après la guerre des croisades, les écuyers, les pages des chefs de plusieurs maisons anciennes ; ils hériterent des écussons de ceux qui, après avoir vendu leurs terres,

alloient ſe faire tuer par les Sarraſins. Ils apporterent triomphalement les étendards du mort, ſe les approprierent & les tranſmirent à leurs deſcendans qui, quoique fils de ces *varlets* uſurpateurs, ont fait remonter leur origine à une ſouche antique. Ces honneurs volés lors des fameux voyages d'outre-mer, n'étant point conteſtés, ont paru légitimes à l'aide du tems.

NOTRE vanité eſt bien riſible; mais elle ne l'eſt jamais tant, que lorſqu'on cherche à ſe créer des ayeux imaginaires, & qu'après s'être nourri de pareilles billeveſées, on vient à s'enfler d'un orgueil égal à ſa crédulité. De toutes les petiteſſes dont l'eſprit humain eſt capable, celle-ci me paroit la plus miſérable & la plus ridicule.

SUR cent lettres, dont le cachet eſt gravé en armoiries, quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet impoſteur. Il y a des hommes aſſez ridiculement vains, pour vous faire admirer leurs cachets armoriés, tandis que vous avez connu leur pere, horloger, maçon, ou chapelier: mais ils ſe flattent qu'il en ſera un jour comme du tems des croiſades, que la poſſeſſion avec le tems deviendra un titre in-

conteſtable. Tel barbier entretient ſon fils dans cette ſuperbe eſpérance, & lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge.

Ils ſont là tout prêts à graver le menſonge ſur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque, que pour un trophée d'amour; les caſques & les lances, ou les fleches & le flambeau de Cupidon ſont au choix de l'amateur. Le burin tranchant eſt tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres.

Il n'y a que Paris pour recéler cette foule de beaux petits meſſieurs qui, le plumet ſous le bras, le diamant au col, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mere ou leur oncle eſt dans un coin, à ſolliciter le paiement d'une penſion accordée à des ſervices que rejette & que dédaigne le ſecond ordre de la nobleſſe.

CHAPITRE IX.

L'Ours.

NÉ dans les Alpes, descendu des montagnes neigeuses, arraché au magnifique amphithéatre qui domine l'Europe, on le saisit, on le charge de chaînes, on le conduit à Paris. Cet emblême de la liberté helvétique, révéré par toute la Suisse, que Berne éleve & nourrit dans ses remparts, danse ignominieusement sur le Pont-Neuf; & né pour vivre à côté d'hommes libres, amuse les badauds de sa figure étrangere.

IL semble regreter le séjour des frimats, les forêts de sapins où il erroit librement; il gémit en faisant son menuet sous le bâton: son air sérieux tient du païs où il est né.

QUE diriez-vous, valeureux Bernois, & vous, Suisses des douze autres cantons; que diriez-vous en voyant votre animal chéri, humilié, dégradé, sa robe faite pour les âpres hivers, salie de la boue parisienne, & lui tournoyer pesamment, au milieu des éclats

de rire de la populace réjouie par la danſe lourde de l'animal républicain?

Le fier léopard n'a point reçu cette humiliation ; il déchireroit de ſes griffes, conducteurs & ſpectateurs. L'ours helvétique monte à l'échelle, tend le chapeau du maître qui reçoit la vile monnoie que l'on offre par pitié à ſes pas cadencés. Il graviſſoit, le nez à l'air, les ſommets du mont Jura ; muſelé, il poſe ſa lourde patte ſur l'échelon, on le frappe avec la chaîne qui le guide. Et pourquoi le traiter ainſi? Il ne s'eſt pas vendu.

On a vu les conducteurs d'ours, voleurs de grands chemins, ſe ſervir de ces animaux pour dépouiller les paſſans; on les avoit dreſſés à ce coupable uſage. Ils ont attiré l'attention du gouvernement.

On nomme le gouverneur d'un ſot de qualité, d'un jeune Allemand, d'un Hollandois qui fait voyager ſon éleve pour le décraſſer, *un meneur d'ours*. Les Suiſſes font volontiers ce métier là.

CHAPITRE X.

Hôtel des Invalides.

L'ÉTABLISSEMENT le plus juſte d'un ſiecle de grandeur. On ne voit plus les ſoldats, comme le dit Young, *étendant le bras qui leur reſte, mendier leur pain le long des royaumes que leur valeur a ſauvés.*

Ce qu'il y a de touchant, c'eſt de voir ceux qui ne peuvent plus porter des alimens à leur bouche, être ſervis par des mains officieuſes & journalieres. Ces triſtes reſtes de la fureur inſenſée des batailles; ces corps, ſelon l'expreſſion d'un poète, *dont le tombeau poſſède la moitié*, ne peuvent plus accuſer la patrie d'une criminelle indifférence.

Un gouvernement doux a effacé les rigueurs d'une diſcipline trop auſtere; car, puiſque cet hôtel eſt un aſyle de paix & de repos, puiſqu'il eſt une récompenſe, il faut en éloigner les ordonnances triſtes & ſéveres qui conviennent aux ſoldats guerroyans & campés ſous la tente.

Ce vaſte bâtiment eſt en pierres; le vieux

ſoldat eſt enfermé dans des murailles épaiſſes. Ces voûtes où le ſoleil ne pénetre pas même en été, paroiſſent rendre ce grand lieu bien froid, bien ſombre, bien ennuyeux pour la vieilleſſe. De longs corps de bâtimens, des eſcaliers noirs, des corridors glaçans, impriment à ce grand édifice quelque choſe de triſte.

Les ſoldats y ſont logés pêle-mêle, & la propreté n'a pu s'établir dans ces ſalles ſpacieuſes. Mais les officiers y ſont bien en comparaiſon du ſoldat; les officiers m'ont tous paru aſſez contens de leur ſort, & cet aveu peut tenir lieu d'une louange complete.

Il n'y regne pas la même fraternité que dans les camps. Chacun s'iſole, & l'indifférence la plus abſolue regne entre ces êtres jadis ſi unis. C'eſt qu'il n'y a plus le danger des batailles, ni la ſociété d'armes, ni le poids des fatigues à ſoutenir; les régimens méles, les ſoldats ne ſe reconnoiſſent plus. De là peu d'échanges de bienfaits; l'eſprit militaire ne s'y manifeſte plus que par des rêveries ſur la gloire; cette retraite n'ouvrant plus de moyens à une ſorte d'avancement, chacun ne vit plus que pour le préſent, & ne ſe repaît plus que des fantômes du paſſé.

Les vieillards ont des infirmités & de l'humeur : il faut donc adoucir leur état ; c'eſt ce qu'on a fait depuis quelques années. Une adminiſtration qui n'a rien de rigoureux, leur a laiſſé nombre de petites libertés innocentes, qui font que chacun s'arrange à ſa guiſe & eſt content : avantage particulier que des loix générales & exigeantes ne pouvoient embraſſer. Rediſons-le : puiſqu'il s'agit de ſe repoſer, il faut à ces ſoldats du repos dans toute ſon étendue ; & c'eſt là leur principale récompenſe.

Le dôme eſt ſuperbe, & fait l'objet de la curioſité & de l'admiration des étrangers.

La cuiſine eſt remarquable par ſes immenſes chaudieres, par ſes broches nombreuſes, par la diſtribution prompte & égale des plats. Le ſervice du vin dans des chopines de plomb a quelque choſe de rapide & de particulier, qui étonne l'œil.

Les hommes ſont ſi ennemis des regles aſſujétiſſantes, que ces invalides ne paroiſſent guere au réfectoire que pour emporter leur portion congrue. Ils la troquent enſuite, la partagent comme bon leur ſemble ; & cette liberté qui ſatisfait tous les goûts, prévient

mille plaintes. L'expérience a prouvé que les petites jouiſſances ſans géne plaiſoient à tous les hommes, & qu'ils les préféroient aux jouiſſances qu'on leur apprêtoit avec une ſorte de régularité.

LOUIS XIV laiſſa par teſtament ſon cœur aux Jéſuites de la maiſon profeſſe, qui l'ont placé dans leur égliſe, comme un monument de ſon affection royale pour leur ſociété.

AUJOURD'HUI qu'ils ne ſont plus, ſeroit-ce aller contre l'intention du feu roi, que de le tranſporter à l'hôtel des Invalides? Et où ce dépôt peut-il être plus dignement placé que dans ce temple ſuperbe?

LOUVOIS avoit deſtiné les magnifiques ſouterreins placés ſous l'égliſe à la ſépulture de nos rois, & comptoit y faire transférer les tombeaux de Saint-Denis.

LE cardinal de Bouillon, ambaſſadeur à Rome, fit faire par les plus habiles artiſtes un mauſolée au maréchal de Turenne, ſon neveu. Ce monument, propre à perpétuer la gloire & les exploits de ce grand homme, devoit être élevé dans le ſein de la France ſa patrie. Mais la diſgrace du cardinal ſuſpendit ce projet; l'ouvrage fut dépoſé dans les

granges de l'abbaïe de Cluni, où il eſt encore dans les caiſſes qui l'ont apporté de Rome.

Ne ſeroit-il pas convenable de l'en tirer, & de le placer à l'hôtel des Invalides, où il ſeroit d'une maniere plus décente & plus conforme aux vœux des braves militaires qui l'habitent? C'eſt là qu'eſt la poſtérité de ce grand général.

Il y a des bouches à feu contre les petits foſſés des Invalides. Ces canons ſe font entendre au paſſage de Leurs Majeſtés. A ce bruit, toutes les oreilles pariſiennes ſont aux écoutes, le nouvelliſte deſcend, & croit déja apprendre la nouvelle d'un avantage pour lequel il a parié. On lui dit que c'eſt le roi qui paſſe pour aller à la chaſſe tuer des lievres; alors il remonte tout honteux, peſtant contre le canon qui ne publie pas la victoire qu'il avoit annoncée.

CHAPITRE XI.

Châtelet.

JURISDICTION qui embraſſe le civil, la police & le criminel. Le prévôt de Paris eſt chef du Châtelet, & n'y paroît jamais; il a encore le droit d'aſſiſter aux états-généraux, comme *premier juge ordinaire & politique de la capitale du royaume*; mais perſonne, comme on le ſait, n'eſt moins occupé que lui.

SES trois lieutenans ſont tout; ils ont un crédit & une autorité dont le prévôt n'a pas l'ombre. Ils agiſſent tous trois ſous ſon nom à peu près comme les maires du palais agiſſoient jadis ſous le regne des rois fainéans.

LA charge de *lieutenant-général de police* a été démembrée de la charge de *lieutenant civil*; & la branche eſt devenue beaucoup plus importante que le tronc, puiſqu'elle s'étend aujourd'hui à toutes les parties de l'adminiſtration, où le lieutenant civil & même le prévôt de Paris ne voient goutte, & où même il ne leur eſt pas permis de voir.

Les procès se sont amoncelés dans cette juriſdiction, au point que l'on n'en voit plus le terme. Quelle main opérera la débacle ? La chicane a tant multiplié les détours, & les délais onéreux s'obtiennent ſi facilement, que rien ne finit; & l'on peut aſſurer qu'il y a impoſſibilité que tout finiſſe, dans l'état où ſont les choſes ; c'eſt un déſordre ſérieux, auquel il faudra dans peu remédier ; ſans quoi cette juſtice n'en aura plus que le nom, & ſera vaine & illuſoire.

Le lieutenant civil, quand il remplit ſes devoirs, n'a pas de moment à lui. Toutes ſes heures ſont déterminées par des fonctions urgentes, qui ſans ceſſe ſe renouvellent. C'eſt la charge la plus triſte, la plus ennuyeuſe, la plus monotone dont un magiſtrat puiſſe être revêtu. Celle de *lieutenant-général de police*, par comparaiſon, eſt amuſante ; elle appelle du moins des circonſtances rares, curieuſes, des faits étranges & particuliers, qui ſoutiennent le magiſtrat dans ſon travail, donnent à ſa pénétration de quoi s'exercer, & peuvent occuper & intéreſſer tout-à-la-fois ſa tête & ſon cœur. Le lieutenant civil n'a qu'un travail ſec, rebutant, épineux. Il eſt ſans ceſſe

tyrannisé par de petites formes juridiques. On appelle encore de ses sentences. Son bon sens & sa miséricorde ne lui appartiennent pas en propre ; il est subjugué par la loi, & la loi le plus souvent est bizarre. On lui adresse tout le papier timbré qui se barbouille dans Paris : *scellés*, *inventaires*, *référés*, *affaires de mineurs*, *curatelles*, *testamens* ; *contrats d'atermoiemens* si fréquens de nos jours ; *assemblées de parens*, *interdictions*, *saisies*, *séparations*, *prises de corps* ; & il faut qu'il réponde à tout. Mais il faudroit aussi que les jours eussent pour ce magistrat soixante & douze heures.

Il fut un jour, après le dernier exil du parlement, où le lieutenant civil tint seul en échec la cour, le chancelier & les ministres. Son refus auroit pu avoir une influence prodigieuse en levant le siege. Les notaires, les greffiers, les procureurs, les huissiers, &c. tout restoit dans une immobilité fort embarrassante. On sentit que le petit poids pouvoit faire pencher la balance en équilibre ; on fut intimidé, on eut recours aux supplications. Qu'est-ce donc que la machine de tel gouvernement, où un mince rouage, jusqu'alors

juſqu'alors non apperçu, arrête tout-à-coup ou facilite le jeu des autres reſſorts ?

Que l'on entaſſe enſuite les mots de deſpotiſme, de monarchie, d'ariſtocratie, d'oligarchie : mots ſans idées nettes. Tous les gouvernemens ſont mixtes, & admettent dans leur ſein des élémens oppoſés : ce que l'expérience confirme encore plus que le raiſonnement.

On a vu derniérement les juges du Châtelet faire les inquiſiteurs & vouloir juger un livre de phyſique & de morale, qu'à coup ſûr, ils ne ſavoient pas lire. On dit qu'ils renouvellent tous les cinquante ans cette prérogative : le tout pour ſoutenir quelque vieille prétention ignorée. Le ridicule dont ils ſe ſont couverts en voulant toucher à ces hautes matieres, les fera rentrer ſans doute dans les diſcuſſions qui ſont de leur reſſort.

CHAPITRE XII.

Armoiries de la Ville.

C'EST un vaiſſeau flottant. Ah, plût à Dieu que ces armoiries fuſſent parlantes, & que Paris fût une ville maritime !

ON s'eſt jeté dans de longues diſcuſſions pour trouver l'origine de ces armoiries. Rien de plus ſimple. Un peintre aura métamorphoſé un miſérable bateau en vaiſſeau de haut-bord, & le batelet ſera devenu un navire.

UNE erreur de peintre n'eſt pas dangereuſe ; mais tel qui ne connoiſſoit pas la conſtruction ni la marche de la galiotte de Saint-Cloud, a entrepris de diriger la marine royale. C'eſt que beaucoup de François, à l'imitation des marquis de Moliere, ſavent tout à merveille, & ſur-tout ce qu'ils n'ont jamais appris.

PARIS, malgré le vaiſſeau qui figure dans ſes armes, ne fournit point de matelots à l'état. On y mange de la marée ; mais les trois quarts de ſes habitans ignorent ce que

c'eſt que le flux & le reflux de l'Océan. Des bateliers moteurs de la navigation ſemblent plutôt traîner que conduire de longs bateaux qui s'engravent perpétuellement.

Des coches d'eau qui montent & qui deſcendent, qui partent majeſtueuſement du quai de Saint-Paul ou de la Tournelle; voilà toute la marine qui juſtifie les armoiries de la capitale. Quand la Seine ſe gonfle, les flottes ſont en grand danger. Le vaiſſeau vogant à pleines voiles, n'en reſtera pas moins ſur la façade de l'hôtel-de-ville, & cet aſpect ne laiſſe pas que d'être facétieux pour l'œil d'un Anglois, habitant de Londres.

CHAPITRE XIII.

Démolition du Petit-Châtelet.

Enfin, ce vieil édifice qui avoit quelque choſe de hideux, barbare monument du ſiecle de Dagobert, conſtruction monſtrueuſe au milieu de tant d'ouvrages de goût, où le conſeil des Seize fit arrêter & pendre

Briſſon, Larché & Pardif, ce gothique & lourd bâtiment dont on avoit fait une priſon, vient de tomber & de céder ſon terrein à la voie publique.

J'AI paſſé ſur ſes débris : mais quel aſpect ! Les voûtes entr'ouvertes, des cachots ſouterreins, qui recevoient l'air pour la premiere fois depuis tant d'années, ſembloient révéler aux yeux effrayés des paſſans les victimes englouties dans leurs ténebres. Un frémiſſement involontaire vous ſaiſiſſoit en plongeant la vue dans ces antres profonds, & l'on ſe diſoit : eſt-ce donc dans un pareil lieu, au fond de la terre, dans un trou à mettre les morts, qu'on a logé des hommes vivans ?

CES cachots vont ſervir déſormais de cave aux maiſons qu'on va bâtir ſur leurs fondemens. Mais les murs y doivent être encore imprégnés des ſoupirs du déſeſpoir. Qui oſera placer là ſon tonneau de vin ? qui pourra le boire ſans ſe rappeller les malheureux qui ont gémi entre ces murailles, dans les tourmens du corps & les angoiſſes de l'ame, plus terribles encore ?

PUISSENT les dernieres traces de la bar-

barie s'effacer ainſi ſous la main vigilante d'un gouvernement ſage ?

CHAPITRE XIV.

L'Arcade Saint-Jean.

ATTENANT l'hôtel-de-ville, eſt une arcade auſſi triſte que dangereuſe, & par où cependant doit défiler tout ce qui deſcend de la belle rue Saint-Antoine. Ce paſſage eſt extrêmement incommode, & vous jette dans une rue tortueuſe & inégale, juſque vis-à-vis le beau portail Saint-Gervais, que l'on n'apperçoit qu'à moitié.

IL ſeroit à propos de percer une rue qui aboutiroit à la rue Saint-Antoine. Il faudroit du moins un trotoir pour les gens de pied ſous cette mauſſade arcade, où il n'y a aucun refuge contre les voitures.

CET endroit, quoique voiſin de la Grêve, eſt favorable aux voleurs qui attendent ſous cette voûte ſolitaire.

UN voleur y arrêta vers minuit un particulier, en lui mettant ſous la gorge un piſto-

let & lui demandant *la bourſe*. La main du voleur, qui ſans doute en étoit à ſon apprentiſſage, étoit tremblante. Le particulier qui craignoit que le mouvement de la peur ne fît partir la détente, lui dit avec le plus grand ſang-froid : *ne tremblez pas, monſieur, je vous donnerai.*

CHAPITRE XV.

Saints défigurés.

Le portail des égliſes offre nombre de figures gothiques ; mais à préſent ſi noires & ſi hideuſes, qu'on les prendroit plutôt pour des objets de réprobation, que pour des élus ayant en paradis la couronne de gloire.

Il manque à ces ſaints antiques un nez, une oreille, un bras. Les anges & les chérubins ont perdu leurs ailes ; l'archange du jugement dernier ſouffle encore & n'a plus de trompette. Ces viſages céleſtes, criblés par les injures du tems, font des mines affreuſes. Pourquoi donc ajouter encore à leur noirceur, en couvrant ces ſtatues enfumées

d'une couronne de fleurs fraîchement cueillies ? Ce contraſte afflige l'œil. Le ſaint prend la phyſionomie d'un démon ſous ces roſes éclatantes. L'on ne ſauroit pardonner à la piété ſon extrême mauvais goût ; il fait tort à l'image qu'on ſe propoſe d'honorer.

Le portail de Notre-Dame offre un enſemble ſi bizarre, que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver en théologie, en cabale, en chymie. Un adepte m'a aſſuré que le ſecret de la pierre philoſophale étoit écrit dans toutes ces groſſieres figures ; mais le tout, ſelon lui, feroit de ſavoir déchiffrer ces emblêmes énigmatiques.

CHAPITRE XVI.

Samaritaine.

Petit, vilain bâtiment quarré, adoſſé au Pont-Neuf, dreſſé ſur pilotis, & qui rompt de toutes parts un ſuperbe coup-d'œil. Cette maſure eſt un *gouvernement*.

Le fameux gouverneur de ce *gouvernement* a dans toutes ces immenſes parties la fonc-

tion de faire entretenir l'horloge, & l'horloge ne va point. Ce cadran vu & interrogé par tant de paſſans, eſt des mois entiers ſans marquer les heures. Le carillon eſt auſſi défectueux que l'horloge ; il déraiſonne publiquement ; mais du moins on a le droit de s'en moquer.

Il ſonne dans toutes les cérémonies publiques, ſur-tout quand le roi paſſe. Le roi peut entendre le morceau de muſique qui réjouiſſoit ſon triſayeul ; & ſi la figure de Henri IV, qui eſt tout à côté, avoit des oreilles, elle pourroit achever l'air.

Vu la réputation dont la *Samaritaine* jouit dans toute l'Europe, on devroit bien moins négliger ſon carillon & ſon horloge ; mais c'eſt un *gouvernement* ; c'eſt tout dire : les clochettes n'y ſeront jamais d'accord.

Quand fera-t-on diſparoître ce bâtiment ſans goût, qui s'offre à l'œil avec le quai du Louvre & le quai des Théatins, qui gâte l'enſemble des deux rives, & qui ne ſert qu'à élever l'eau pour quelques baſſins qui n'en ſont pas moins à ſec les trois quarts de l'année ?

CHAPITRE XVII.

A trois pour un liard les Anglois.

UN Anglois qui arrive à Paris pour la premiere fois, & qui entend au bout du Pont-Neuf & dans les carrefours crier de toutes parts nombre de femmes qui s'accordent dans un concert très-discordant, pour chanter du matin au soir : *à trois pour un liard les Anglois*, ne devine point ce que cela veut dire.

CE cri du Pont-Neuf a pris faveur pendant la guerre présente. Ces femmes vendent sur un éventaire de petites poires qu'on nomme d'Angleterre, & elles ont trouvé qu'il seroit plaisant & patriotique d'étourdir les passans & tout le quartier de leurs éternels, *à trois pour un liard les Anglois.* Les sarcasmes de nos voisins, en général, sont plus durs ; mais plus ingénieux.

CHAPITRE XVIII.

Monter à Cheval.

LE Parisien apprendra de bonne heure à se tenir en équilibre sur un pavé glissant, à éviter le pas des chevaux, à se faufiler entre des roues mobiles & des voitures roulantes; il saura escamoter son ventre, s'applatir comme un Gascon; il saura franchir d'un pied leste les larges ruisseaux; il saura monter un escalier de sept étages sans reprendre haleine, le descendre sans lumiere; mais il ne saura pas monter ni se tenir à cheval.

L'ESPACE lui manque pour cet exercice. Les académies sont très-coûteuses & en petit nombre; elles ont encore des privileges exclusifs pour enseigner à monter à cheval. Oui, des privileges royaux: de sorte que, dans cette grande ville, le bourgeois ne peut faire aucun usage du cheval. On prend des fiacres pour la plus petite promenade, & le Parisien est & sera constamment l'homme le plus étranger à l'équitation.

CHAPITRE XIX.

Chaise-à-Porteur.

PORTER quelqu'un dans les rues fangeuses & embarrassées de la capitale, n'est pas chose facile. Aussi les chaises ne peuvent-elles circuler que le matin & dans quelques quartiers paisibles. Les douairieres vont ainsi à la messe, & le laquais suit portant les *heures* dans un sac de velours rouge brodé. La vieille présidente veut qu'on remarque le sac sur lequel elle s'agenouillera, pour demander pardon à Dieu, *des petits péchés de sa jeunesse*. Ailleurs les chevaux disputent le pas à l'homme.

DEUX robustes mercenaires, tout en sueur & s'arcboutant sur leurs souliers ferrés, portent l'homme que l'embonpoint & la goutte empêchent de marcher. Au détour d'une rue, ils se trouvent au milieu d'un troupeau de bœufs effarés & menaçans. Une corne saisit le brancard & renverse la boîte: le gros individu qui l'emplit de sa rotondité reste là jusqu'à ce que le troupeau ait défilé. Les

têtes des bœufs en paſſant le ſaluent à la portiere; il ſe rencogne : jamais corne ne l'a tant effrayé; il faut retourner la boîte pour lui ouvrir la porte. La colere que cet accident lui cauſe, a gonflé ſes veines; on a peine à le dégager. Il veut battre avec ſa canne les porteurs qui ſe ſont déja ſauvés; & dans ſa fureur, il ne s'apperçoit pas qu'il a perdu ſa perruque.

La brouette qui a deux roues tombe rarement ſur le côté; mais auſſi quand elle ſe renverſe les brancards en-haut, & qu'une demoiſelle parée, ajuſtée, ſe trouve dans cette voiture, jugez de l'attitude! Elle eſt obligée, en conſcience, de ſe pâmer pour voiler ſon déſordre, & ne point entendre ce que diſent les ſpectateurs.

CHAPITRE XX.

Fouette Cocher.

C'est le mot que dit encore le provincial en montant dans un *remiſe*. Oui, oui; *fouette cocher;* tu crois d'arriver comme cela, mon bel ami! As-tu calculé les embarras qui arrê-

teront le pas de tes chevaux ? Ici les boueurs barrent la rue & reſtent deux heures à relever les ordures ; là eſt une charrette chargée d'une pierre ſi lourde, que les chevaux ne ſont que la retenir ; le limonnier en arrête ſeul tout l'effort ; c'eſt à chaque pas un vrai miracle. Les voitures à tonneaux d'eau, dont le nombre eſt conſidérable, obſtruent le paſſage. Elles ſe rangent de travers pour donner de l'eau dans les maiſons. Pluſieurs charrettes couvertes, (*) dans leſquelles les conducteurs ſont enſévelis & où ils ne peuvent ni voir ni entendre, s'oppoſent au défilé. Le bois des chantiers, de longues pieces de charpenterie menacent dans leurs mouvemens de crever les panneaux des voitures & le flanc des chevaux.

QUAND arrivera la débacle ? c'eſt le chaos à débrouiller. On croit appercevoir un débouché ; mais les pierres à bâtir, qui reſtent des mois entiers irréguliérement rangées dans des rues déja étroites, interceptent le paſſage.

CEPENDANT les cochers ſerrent le plus

(*) Ces miſérables charrettes ſont encore plus dangereuſes que les cabriolets, parce que c'eſt un manant aveugle & brutal qui les conduit.

qu'ils peuvent, gênent par leur impatience mal-adroite la libre circulation; c'eſt à qui obtiendra un pouce de terrein.

Tu veux paſſer avec ton équipage, & le malheureux piéton ne doit qu'à ſon ventre plat & rentrant le bonheur d'échapper à l'eſſieu du païſan, qui excede quelquefois d'un pied. Il ne faut que la voiture d'une blanchiſſeuſe qui reſte là plantée pendant trois heures, faiſant ſon compte dans la maiſon, pour arrêter quatre cents équipages. Mais voici qu'un cabriolet ſcélérat, profitant d'un jour ouvert, raſant de près la borne, s'échappe de la bagarre. C'eſt la foudre qui part d'un nuage orageux: ſauve qui peut. Le pervers conducteur veut regagner le tems perdu, en paſſant ſur le corps de ſes concitoyens. Et où court cet écervelé, ce méchant? car il faut l'être pour braver ainſi les clameurs de la multitude, comme ſi c'étoit un amas d'inſectes. Il court au logis d'une catin. Il porte déja ſur ſon front l'empreinte livide de la débauche, & dans trois ſemaines il va tomber en lambeaux entre les mains de l'impuiſſante chirurgie.

C'ÉTOIT bien la peine d'ajouter à une vie oiſive & corrompue un nouveau forfait, & de

montrer publiquement sur son front le mêlange du vil libertinage & de la férocité barbare! Voilà comme l'un conduit presque toujours à l'autre.

PAUVRE provincial, prends patience dans ta voiture! Tu as calculé la distance, mais non le tems qu'il falloit pour la franchir, & tu arriveras trop tard pour la visite importante ou frivole que tu vas faire.

CHAPITRE XXI.

Peaux de Lapins.

PROFIT des servantes, & que le maître le plus avare ne leur dispute pas. L'Auvergne fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapins, qui ne les achetent en détail que pour les revendre en gros aux chapeliers; mais ce crieur en est surchargé de maniere qu'on cherche sa tête & ses bras. On le sent avant que d'entendre sa voix; il vit dans l'exhalaison infecte de ces peaux; il y résiste. Son cri est extrêmement dur. Les chats fuient à son aspect; car il est homme à prendre leur robe, & les

chats ſemblent deviner qu'il en veut à toutes les fourrures de quadrupedes.

Il a de plus dans ſa poche un couteau toujours prêts à châtrer les matous. Il n'entre pas dans une maiſon, que les chattes ne ſe ſauvent ſur les gouttieres, en exprimant par des miaulemens plaintifs combien la figure de ce barbare leur eſt déſagréable.

Le cri, *peaux de lapins*, contraſte avec le cri, *vieux chapeaux*. Ce dernier plus aigu ſort d'un goſier féminin. Telle eſt la deſtinée d'un feutre: il commence encore en poil à être énoncé par le crieur, *peaux de lapins*; & après avoir orné une tête de ſavant, il finira tout craſſeux ſur les épaules d'une crieuſe de *vieux chapeaux*, qui l'abandonnera à un manœuvre ignorant, pour qui toute érudition eſt perdue. Si l'on pouvoit écrire l'hiſtoire des chapeaux, elle reſſembleroit fort à celle des têtes humaines: viciſſitude éternelle!

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Porcs.

Il ſe conſomme chaque année à Paris près de trente mille porcs. Les charcutiers métamorphoſent le porc en cent manieres différentes ; & ce qu'on appelle *ſauſſices*, *boudin*, *cervelats*, *langues*, *andouilles*, &c. y eſt d'un goût excellent, qu'on n'attrappe point ailleurs. Les charcutieres, la fourchette en main, diſtribuent les morceaux de petit ſalé, renfort journalier des dîners & ſoupers demi-bourgeois. Sans la tourte de quinze ſols & le morceau de petit ſalé, les repas de la petite claſſe bourgeoiſe manqueroient les trois quarts du tems.

Mais tandis que les boucheres ont de l'embonpoint, un teint frais & vermeil, les charcutieres ſont pâles & d'une carnation moins belle. C'eſt que l'exhalaiſon des viandes chaudes n'eſt favorable ni à la beauté ni à la ſanté.

Le fils de Louis le Gros traverſant Paris, un cochon s'embaraſſa dans les jambes de ſon

cheval qui s'abattit, & ce jeune prince mourut de la chûte.

Les fils de France aujourd'hui traverſent rapidement la ville en carroſſe attelé de huit chevaux ; les troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs & d'hommes ne retardent point leur courſe.

CHAPITRE XXIII.

Placards.

Autrefois il étoit aſſez ordinaire de trouver quelques placards critiques ſur les affaires du jour. On a mis tant de ſurveillance dans la pourſuite des afficheurs, que cet uſage eſt devenu impraticable. Paris n'a point la ſtatue mutilée de Rome, où l'on attache des *paſquinades*. Le railleur le plus déterminé ſent expirer ſes bons-mots, lorſqu'il s'agit d'avoir un débat avec la police, qui empriſonne ou qui exile avec un petit avertiſſement. Les bons-mots & les ſatyres circulent de bouche en bouche, ſe copient même, mais ne s'affichent plus.

DANS le tems que la police étoit moins vigilante ou moins étendue, voici l'expédient dont on s'étoit ſervi pour appoſer les placards au coin des rues.

UN homme chargé d'une grande hotte, en la repoſant, s'arrêtoit ſur une borne, contre laquelle il reſtoit appuyé, la hotte toujours ſur le dos & l'air fatigué. Pendant ce tems, un petit garçon, accroupi dans le fond de la hotte, n'avoit qu'à paſſer les deux mains pour plaquer contre la muraille, l'affiche enduite de colle. Il étoit maſqué par les deux rebords. Il ſe renfonçoit bien vîte en ſe voilant la tête; & l'homme de partir à pas lents, laiſſant l'écrit à la vue des curieux.

LES caricatures de ce genre ne s'appliquent plus aux murailles; elles ont paſſé dans des brochures ſubtilement diſtribuées.

MAIS un placard aujourd'hui ne ſignifieroit rien pour le peuple occupé de ſes beſoins preſſans & de ſa ſubſiſtance journaliere: il eſt étranger à tout ce qui ſe fait; il a perdu depuis long-tems le fil des événemens publics, il ne ſait plus qui méne les affaires; il ne s'en embarraſſe point. Que lui importe qui tient le gouvernail? Le ſillage du vaiſſeau

eſt toujours le même pour lui. Enfin il n'a plus envie de rire.

On trouve de tems en tems quelqu'emblême relatif à l'adminiſtration de la police, qui n'eſt point parfaite. Le chef, en homme d'eſprit ne fait qu'en rire. Eh! qu'importent à l'adroit écuyer les henniſſemens de ſon courſier morigéné par ſon frein, dès qu'il peut à l'aide d'une légere houſſine régler tous ſes mouvemens.

Plus de traits ſatyriques que dans les brochures; le beau monde s'en amuſe, ſans trop y ajouter foi: mais l'épigramme vraie ou fauſſe arrive ordinairement une année révolue après la ſottiſe. Or l'épigramme eſt comme la correction des colleges, quand elle eſt tardive, elle eſt moins efficace.

Ces petites vengeances contre les hommes en place ne troublent plus leur tranquillité; ils acheveront leur plaiſible carriere ſans être moleſtés dans leurs fonctions. L'hiſtoire ne les ſaiſira qu'à leur mort; & ils n'auront pas entendu de leur vivant, dans le cri de la licence, l'accent de la vérité, qu'on y démêle toujours, parce qu'il eſt ordinairement caché.

Cependant les pauvres auteurs ne peuvent faire une faute que trente critiques ne

les aboient : ſouvent même on leur dit des injures lorſqu'ils ont bien fait. Le gouvernement protégera ces petites feuilles ſatyriques, qui ne nuiſent qu'à la réputation & à la fortune des écrivains ; mais en récompenſe l'ouvrage politique de tout homme en place n'admettra ni examen ni réprimande. O ! c'eſt un beau droit.

LES papes ont laiſſé *Paſquin* & *Marforio* parler & ſe répondre. Des railleries, des lardons amuſent le peuple & l'aſſoupiſſent. Ne vaut-il pas mieux encore que la ſatyre ſoit dans la bouche de la ſtatue, que de reſter concentrée dans le cœur où elle fermente & s'aigrit ? La mauvaiſe humeur d'un peuple s'évapore ainſi, & jamais le bras ne ſe leve, quand la langue a pu ſe ſoulager pleinement.

CHAPITRE XXIV.

Afficheurs.

ILS ſont quarante, ainſi qu'à l'académie françoiſe ; & pour une plus grande ſimilitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne ſait

lire & écrire. On diſpenſe l'afficheur de tout autre talent, ainſi qu'il arrive quelquefois dans l'illuſtre compagnie créée par le miniſtre deſpotique & verſificateur.

Ils ont à leur boutonniere une plaque de cuivre; ils portent une petite échelle, un tablier, un pot à colle & une broſſe. Ils affichent; mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette ſage modeſtie.

Un afficheur eſt l'emblême de l'indifférence. Il affiche d'un viſage égal le ſacré, le profane, le juridique, l'arrêt de mort, le chien perdu: il ne lit jamais, de ce qu'il plaque contre les murailles, que la permiſſion du magiſtrat. Dès qu'il voit ce nom, il afficheroit ſa propre ſentence.

Tel qui a affiché la comédie & l'opéra pendant trente ans, n'y a jamais mis le pied. Quand ils ont mis la lettre du côté de la rue, & qu'elle eſt bien droite, ils la contemplent d'un air de ſatisfaction & s'en vont.

Il leur eſt défendu de mettre aux portes & ſur les murs des égliſes & monaſteres, des affiches de comédies, romans & livres profanes; mais le titre eſt quelquefois équivo-

que, & les colonnes des temples ſont tolérantes : elles reçoivent paiſiblement ce que l'afficheur leur applique.

Il n'eſt pas prudent de lire une affiche, haute ou baſſe, au coin d'une borne, c'eſt un appât qui a ſon péril. Plus d'un lecteur eſt obligé d'interrompre précipitamment ſa lecture, & de ſe ſauver au milieu d'une phraſe inſtructive : ce qui nuit à la réflexion qu'on doit à toute lecture, même à celle des affiches.

On ſe croit quelquefois en ſûreté derriere une borne. Là on ſemble braver le danger & lire en paix : mais la plupart des bornes ont été creuſées par le petit eſſieu à ſa hauteur. Tandis que vous vous inſtruiſez, il paſſe par le creux formé, & vous emporte le gras de la jambe.

CHAPITRE XXV.

Eſtampes licencieuſes.

Elles ſe ſont multipliées le long des quais & ſur les boulevards. On n'y voit que nudités capables d'alarmer la pudeur, attitu-

des & poſtures laſcives, qui inſpirent à la jeuneſſe le goût de la débauche, & corrompent les regards même de l'enfance.

Il en eſt de ſi licencieuſes, que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le ſujet. Il tient quelquefois à un raffinement de corruption qui révolte beaucoup plus que ne feroit le trait immodeſte. On m'entend.

Il eſt ſans doute très-condamnable de laiſſer les filles, gorge découverte, arrêter le ſoir les hommes & les ſolliciter par de preſſantes invitations; mais qu'en plein jour des eſtampes obſcenes reſtent du matin au ſoir à la vue de l'innocence, pour lui faire naître l'idée du libertinage & en juſtifier la turpitude dans les cœurs à demi-corrompus, c'eſt vouloir qu'une nouvelle race d'hommes acheve de s'éteindre dans ſa ſource.

Boucher, après avoir été en peinture le corrupteur de la bonne école, travailla pour les boudoirs des courtiſannes. Mais ſon gendre Baudouin, peintre cynique, l'a ſurpaſſé en licence, & n'a preſque rien fait qui ne ſoit contraire aux bonnes mœurs.

Les peintres, pour plaire aux ames blaſées, s'étudient à préſenter à l'imagination des

idées libertines & quelquefois dégoûtantes. La *Soirée des Tuileries* eſt aſſurément loin du pinceau des graces.

Les eſtampes nouvelles, trop nues pechent autant contre l'art que contre la morale. Elles n'auront jamais l'intérêt des images nobles & attendriſſantes. Ainſi que les livres obſcenes ſont déclarés bons à *mettre au cabinet*, de même les eſtampes licencieuſes ſuivront ces volumes déshonorés. Artiſtes! pourquoi renoncez-vous à la gloire? Pourquoi voulez-vous livrer vos noms à l'infamie? Ce qui eſt décent, voilà ce qui ſubſiſte, voilà ce que vos enfans pourront avouer.

On a beaucoup ſévi contre les livres philoſophiques, lus d'un petit nombre d'hommes, & que la multitude n'eſt point en état de comprendre. La gravure indécente triomphe publiquement. Tout œil en eſt frappé: celui de l'innocence ſe trouble, & la pudeur rougit. Il eſt tems de reléguer ſévérement dans les porte-feuilles des marchands ce qu'ils ont l'impudence d'étaler au-dehors même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges & les honnêtes femmes paſſent auſſi dans les rues.

CHAPITRE XXVI.

Tapiſſeries.

A la proceſſion de la *Fête-Dieu*, les tapiſſeries des rues offrent, ſur le paſſage du *Saint-Sacrement*, les amours impudiques des dieux & des déeſſes de la mythologie. Jupiter enleve Ganymede, careſſe Junon. Bacchus s'enivre ſur le ſein d'Erigone. Salmacis ſerre dans ſes bras amoureux le jeune homme qui lui réſiſte. Apollon pourſuit Daphné. Vénus ſourit à Adonis. Et voilà les images que la piété déploie pour honorer le *Saint des Saints !*

Les métamorphoſes d'Ovide ſont ſous les yeux des prêtres adorateurs. Le paganiſme fait tous les frais des hommages rendus au plus redoutable de nos myſteres ; & ſi un payen, tout-à-coup ſorti des gouffres de l'enfer où notre religion le plonge, aſſiſtoit à l'une de ces proceſſions, il reverroit de toutes parts ſes dieux & ſes idoles.

Qui l'eût dit que les faſtes de l'idolatrie triomphante orneroient le frontiſpice des maiſons catholiques & que les prêtres qui portent

le Dieu vivant, ſe promeneroient religieuſement au milieu des figures de la théologie payenne !

Les faux dieux de l'antiquité s'avancent juſqu'au pied du repoſoir. (*) Jupiter, armé de ſon foudre, y entre ; il ſemble en menacer la *Vierge Marie*. Apollon & les neuf Muſes reçoivent tout à côté la bénédiction que l'on donne au peuple.

Les tapiſſiers n'y entendent point fineſſe. Montés au haut de leurs longues échelles, ils clouent les Bacchantes armées du thyrſe tout au-deſſus de l'autel ; & l'œil, à travers les rayons du ſoleil, apperçoit l'enlévement de Proſerpine.

Quels étoient à Rome les ornemens publics lors de la marche des prêtres de Cybele & de Cérès ? Différoient-ils beaucoup des nôtres ?

Lorsque Louis XV, dans ſa fameuſe convaleſcence, vint rendre graces à Dieu à *Notre-Dame*, le bourgeois tapiſſa les rues, comme pour la fête la plus ſolemnelle du catholiciſme.

(*) Petite chapelle dreſſée à la hâte dans un carrefour, où le *Saint-Sacrement* ſe repoſe, & que les bourgeois ſe font gloire de bâtir.

On a banni des appartemens ces tapiſſeries à grands perſonnages que les meubles coupoient déſagréablement, & elles ſont réléguées dans les anti-chambres. Le damas de trois couleurs & à compartemens égaux, a pris la place de ces figures qui, maſſives, dures & incorrectes, ne parloient pas gracieuſement à l'imagination des femmes. Les tapiſſeries deſcendent du galetas pour le jour de la *Fête-Dieu*, & on les envoie auſſi à la campagne pour garnir les manſardes.

Au reſte, il faut voir les tapiſſiers le jour de la *Fête-Dieu* monter & gliſſer le long de leurs échelles. Toutes les portes ſont tapiſſées. La proceſſion défile, & la queue eſt encore dans la rue, que voilà les hommes clouans & les tapiſſeries mythologiques qui dégringolent tout enſemble. Elles ſont ployées, emportées en un clin-d'œil; car elles doivent ſervir ailleurs.

Le miracle eſt qu'à travers tant d'échelles qui courent, droites & hautes, tant de marteaux qui ſont en l'air, tant de paſſans qui heurtent les échelons & leur baſe boiteuſe, il n'y ait pas quelque martyr de la tenture & du pieux empreſſement des tapiſſiers, qui

ce jour là regardent toutes les têtes comme des pavés.

CHAPITRE XXVII.

Jardin du Palais-Royal.

PHILIPPE d'Orléans, régent de France, habita ce palais. Il gouverna le royaume avec les principes les plus hardis, mépriſant beaucoup les hommes & les jugeant tous auſſi faux, auſſi bas, auſſi cupides que ceux dont il étoit environné. Il ſembloit indigne à ſon génie de gouverner cette maſſe d'individus dont il ſe jouoit avec la ſupériorité de ſon caractere.

LES principes de ſon adminiſtration, qui ſuccéderent à ceux de Louis XIV, forment pour l'hiſtoire une couleur bien tranchante. La nation Françoiſe qui ſe plie à tout, fut modifiée en un ſeul inſtant.

CETTE époque infiniment curieuſe a déterminé nos mœurs actuelles, & pour un tems qui paroit devoir être conſidérable. Si la baſe de la morale eſt à demi renverſée, la régence

a occasioné ce changement rapide dont l'influence n'eſt pas encore à ſon terme.

On ſe raſſemble à midi au cadran du Palais-Royal. Des déſœuvrés, montre en main, mettent l'aiguille ſur onze heures ſoixante minutes, & s'en vantent toute la journée.

Au *Caveau*, d'autres déſœuvrés agitent ces queſtions oiſeuſes & littéraires, mille fois rebattues, & dont la génération timide de nos jeunes auteurs ne paroît pas vouloir encore ſortir.

Quand le duc de Chartres voulut convertir ſon jardin en bâtimens, chacun cria comme s'il eût été propriétaire du lieu. Malgré le public qui regardoit cette promenade comme une jouiſſance acquiſe, malgré ſes vives clameurs, le duc fit tomber ſous la coignée ces arbres qui, ſous leurs ombrages, avoient vu les marchés clandeſtins des filles d'opéra. Jamais les Hamadryades (ſi elles ſont chaſtes) n'eurent plus à rougir que dans cette fameuſe allée. Mais on pouvoit la regarder comme la plus belle ſalle de bal qui fût en Europe. Elle fut détruite en peu d'heures.

Quand le public eut bien crié, & qu'il vit les arbres à bas, il ſe tut. Il paroît d'après

le plan adopté par le prince, que les Parisiens dans quelques années y auront gagné, (ce qui accusera leur précipitation ordinaire) que cet endroit réunira le brillant, le commode; que métamorphosé au gré du propriétaire, il offrira pour les agrémens une promenade supérieure à la précédente.

O Parisiens, toujours ignares & sottement ennemis de moindres modifications, songez donc que votre ville nageroit dans une cloaque, sans la main qui a rompu vos maussades habitudes! Laissez les puissans en monnoie modifier votre habitation. Qui l'a fait ce qu'elle est? eux seuls. Taisez-vous, plats bourgeois, & laissez les princes vous construire des monumens agréables. Voyez autour de vous; tous sont de leur création. Promenez-vous un peu plus loin, importans nouvellistes, & attendez le don magnifique & riant que votre lourde & ingrate cervelle ne peut pas même appercevoir en idée.

Si vous voulez voir de beaux tableaux, visitez la galerie du Palais-Royal; si vous voulez voir de jolies femmes dans le costume le plus élégant & le plus nouveau, placez-vous au grand passage du grand escalier; si

vous voulez manger de bonnes glaces, allez au caveau ; mais ſi vous voulez avoir les nouveautés piquantes, ne vous adreſſez pas aux libraires du lieu.

CHAPITRE XXVIII.

Coutume.

ON nous parle des Tahuglanks, ſitués au nord du Nouveau-Mexique, vers le deux cent quarante-unieme degré de longitude. On nous en parle comme d'un peuple policé qui a auſſi ſes arts brillans, mais des coutumes fort extraordinaires.

UN prince du ſang, chez les Tahuglanks, établit ſa chaiſe percée tout au milieu de ſa chambre, en préſence de ſa maiſon & de ceux à qui il donne audience. C'eſt une prérogative dont il ſe montre jaloux. Placé ſur ce trône mobile, le prince conſtipé ou dévoyé fait publiquement, ſans voile & ſans paravant, toutes les grimaces que lui commande ſa ſituation. Un grand valet debout & attentif lui préſente des pattes de coton avec

avec lesquelles le prince s'essuie ; le valet les range l'une dessus l'autre comme des beurrées, & sous l'œil ouvert des assistans. On voit les déjections de monseigneur. L'odorat des courtisans rassemblés a beau s'armer de constance, il ne peut se soustraire aux tourbillons des alkali-volatils.

De belles dames qui viennent faire leur cour & demander des graces, arrivent quelquefois au milieu de la cérémonie, & ne s'en vont pas ; ce seroit un manque d'usage. Elles restent & font la conversation de l'air du monde le plus aisé.

Mais si le seigneur Tahuglank chie au nez de tous ceux qui entrent chez lui le matin, son maître le lui rendra bien le lendemain ; il s'asseyera encore plus fierement sur la chaise percée, & embaumera son vassal. Celui-ci aura besoin de la ferme contenance qu'il exigeoit la veille ; il n'osera pas détourner la tête ; la conversation ira son train, comme si les parfums les plus suaves rempliſſoient l'appartement ; il n'offrira qu'un nez impassible, en songeant que c'est un prêté rendu, & qu'à trois jours de là, lorsqu'il prendra médecine, sa cour particuliere

aura le visage calme & serein à l'aspect des contorsions redoublées, qu'il variera tout à son aise & dans tout le loisir possible.

Voila bien le sujet d'un chapitre pour un nouveau Rabelais; mais je ne suis pas assez docte pour l'entreprendre. En quel tems a commencé cette coutume ? Comment s'est-elle perpétuée ? Comment regne-t-elle encore chez ce peuple, dont les gazettes nous vantent le goût, la politesse & les graces ? Est-ce une filiation de l'histoire du Grand-Lama, qui fait don de ses excrémens desséchés à tous les princes & vassaux du Thibet ? Mais ils sont du moins en poudre. Il jouit seul de cette glorieuse prérogative; & parmi les Tahuglanks, il ne faut avoir qu'une goutte du sang royal dans les veines, pour inviter tout le monde au spectacle des fonctions journalieres de la garderobe avec tous leurs accompagnemens.

Les témoins prétendent que par l'adresse & la promptitude des enleveurs de la chaise percée, l'évaporation est presqu'insensible. D'autres soutiennent au contraire que les corpuscules actifs se font sentir dans toutes leur énergie; & le marc du souper d'un

prince eſt tout autre que le marc groſſier d'un porte-faix. Que faut-il croire ? Au reſte, celui qui ne ſera pas ſatisfait du récit, que ma qualité d'hiſtorien m'a obligé de faire, pourra en achetant une charge honorable, ſe convaincre pleinement par l'expérience que ceci n'eſt point un conte.

CHAPITRE XXIX.

Commiſſaires.

Ils ont des départemens variés & même oppoſés. Quel rapport y a-t-il entre une batterie & l'appoſition d'un ſcellé; entre la levée d'un cadavre, & un partage entre héritiers ?

Leurs fonctions principales concernent la police. Le guet leur amene tous ceux qui ont commis quelques déſordres. Ils peuvent les envoyer en priſon ſur le champ.

Une multitude de faits particuliers & ſouvent imprévus ſont remis à leur prudence, & exercent leur ſagacité. Les diſputes, les rixes, les accidens, les injures graves vont

d'abord à leur tribunal. Il faut qu'ils écoutent les parties & qu'ils décident promptement.

Les plaintes pour fait de vols, viols, violences & autres crimes, font auſſi reçues par eux; & d'après la clameur publique, ils interrogent d'office le coupable & le font empriſonner.

Ils font faire ouverture de portes, lors des ſaiſies de meubles en l'abſence d'un locataire; lorſqu'un particulier ſans ſecours eſt décédé dans ſa chambre. Enfin lors des morts promptes ou ſuſpectes, ils accompagnent le chirurgien du Châtelet.

Leurs fonctions ſont preſque toujours ou triſtes ou contraignantes. Si l'on releve un cadavre mutilé, enſanglanté, c'eſt pour les yeux du commiſſaire. Il ſe trouve entre le meurtrier & celui qui a été aſſaſſiné. Toutes les bleſſures que la perfidie, la fureur & le haſard occaſionent, viennent ſous leurs regards; toute affaire criminelle commence dans leur greffe. Leur procès verbal devient la baſe de la procédure criminelle; les juges prononceront d'après leur expoſé. Quel emploi ſérieux!

Ils font les interrogatoires des accuſés;

& ceux même qui ſont enlevés par des ordres ſupérieurs ſont encore interrogés par eux. Mais on choiſit un commiſſaire habile, qui vous fait mille queſtions captieuſes ; & c'eſt un danger de plus que d'être interrogé par un pareil homme qui ordinairement n'eſt pas diſpoſé à vous ſervir.

Il eſt peu d'état qui demande autant de juſteſſe dans l'eſprit, autant de modération, autant de reſſources, autant de connoiſſances particulieres que celui de commiſſaire ; & c'eſt un clerc qui balance entre une étude de notaire, de procureur, ou une charge d'huiſſier-priſeur, qui le plus ſouvent adopte ces fonctions redoutables.

Les uns pechent par la ſévérité, les autres craignent de ſe compromettre ; ils ſont rarement dans le point précis où ils devroient être. Après avoir fait tomber leur rigueur ſur le petit peuple ſans protecteur, ils ſemblent avoir un peu trop de reſpect pour tout ce qui tient aux grands & aux riches ; & cette conduite verſatile, pour ne pas dire plus, leur a ôté cette réputation d'intégrité qu'ils devroient avoir.

Leur ſituation eſt aſſez embarraſſante : ils

marchent entre le lieutenant de police, qui les réprimande vertement, & le peuple qui crie. Il faut qu'ils ſatisfaſſent l'un & l'autre; il faut même qu'ils devinent ce qu'on ne leur dit pas, & qu'ils agiſſent différemment ſelon les tems, les perſonnes & les circonſtances. Ceux qui n'ont point de ſagacité font des fautes (leur petit code à la main) qu'ils s'obſtinent à ne pas reconnoître.

Les commiſſaires ſont chargés de trop de choſes, & trop peu payés. De là vient que quelques-uns ont commis pluſieurs baſſeſſes.

Trop ſouvent le commiſſaire eſt abſent; il eſt allé à ſes plaiſirs, ou appoſer des ſcellés : car ils en ſont tous friands. C'eſt au clerc, perſonnage aſſez avili, que vous avez à faire. Le guet promene ſouvent un délinquant avec les menottes de quartier en quartier, faute de rencontrer le commiſſaire chez lui. Le peuple le craint toujours beaucoup plus qu'il ne le reſpecte.

Un commiſſaire emploie un autre commiſſaire pour faire la police dans ſon quartier, de crainte de ſe faire jeter la pierre par ſes voiſins. La plupart abandonnent le balayage des rues, la viſite des marchés, la vérification

du poids du pain, comme s'il étoit aviliſſant d'y veiller.

UNE fréquentation journaliere & néceſſaire avec l'inſpecteur, l'exempt de police, les eſpions, les mouchards, leur a imprimé je ne ſais quelle ſimilitude qui leur a ôté preſqu'entiérement la phyſionomie de juges.

LA plainte qu'il faut payer, & les caſuels de leur état, prélevés quelquefois ſur les filles de mauvaiſe vie qu'ils protegent ou qu'ils pourſuivent, ſelon le degré d'attention dont elles ſont pourvues ; les préſens offerts & acceptés par les bouchers, boulangers & autres, qui vendent à poids & à meſure, n'ont pas fait de leur place une place auſſi honorable qu'elle devroit l'être.

VOYEZ un juge de paix à Londres, rappellez-vous celui qui, troublé dans ſes fonctions par le fils du roi, lui ordonna de ſe rendre en priſon, & en fut obéi. Toutes leurs opérations étant de rigueur, précédant les ſaiſies, ordonnant les empriſonnemens, écrivant ſans ceſſe des procès verbaux ; toujours avec des accuſateurs & des accuſés, leur ame en a contracté une ſorte de roideur

& d'impaſſibilité, qui paſſe quelquefois ſur leur viſage.

Il n'y a point de farce ſur le boulevard où l'on ne voie arriver un commiſſaire à la ſuite d'une querelle. Il eſt en robe ſale & trouée ; on lui arrache ſa perruque ; on le bâtonne ſur le théatre aux éclats de rire de la populace. Il en eſt de même à la Rapée, dans une joûte que l'on donne ſur l'eau. Les perſonnages figurent une rixe ; ils ſe battent, le commiſſaire vient, il procede, il verbaliſe, il interroge : on finit par le jeter à la riviere avec ſa plume, ſon rouleau de papier & ſon écritoire.

Si cependant on prenoit ces farces au pied de la lettre, & qu'on s'aviſât de battre réellement cet officier de robe longue, on ſe feroit une affaire grave. Pourquoi donc montrer au peuple des commiſſaires bâtonnés, dont on déchire la robe ou que l'on jette à l'eau, aux huées univerſelles des ſpectateurs ?

CHAPITRE XXX.

Meſſe de minuit.

La veille de noël les égliſes ſe rempliſſent de monde ; mais ce n'eſt pas toujours la dévotion qui y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute, regardant les femmes & les filles, & il leur paroît plaiſant de les voir chanter & prier, à l'heure où elles ſont ordinairement entre deux draps, occupées à tout autre choſe.

On crut que c'étoit les organiſtes qui attiroient la foule bruyante. On les fit taire ; mais les ténebres d'un côté, les temples illuminés de l'autre, le renverſement paſſager de la coutume, rendront toujours ces heures de la nuit plus intéreſſantes que celles du jour. C'eſt la ſeule fête nocturne que la religion autoriſe ; & la licence qui profite de tout, s'y gliſſe malgré la ſainteté du lieu.

Les cérémonies dans les grandes paroiſſes ſont connues. Mais voulez-vous jouir d'un tableau vraiment curieux ? allez entendre une

meſſe de minuit dans un village, à quelques lieues de la capitale.

C'EST le tour de la fermiere; elle doit préſenter à l'autel l'agneau ſans tache, par les mains de ſon berger. Une députation de douze filles tant vierges que bergeres, eſt venue pour chercher le pauvre petit animal qui s'ennuie fort d'être étendu dans une manne ornée de pompons & de rubans couleur de roſe.

LA cloche ſonne, la proceſſion va commencer: en voici l'ordre & la marche.

LE premier perſonnage qui paroît eſt un bedeau, portant la fameuſe étoile des trois mages dont l'apparition auroit fort embaraſſé les *la Lande*, les *Caſſini* & *Newton* lui-même, s'ils avoient exiſté alors. Les trois mages ſuivent: l'un d'eux, le mage Maure, a le viſage barbouillé de noir de fumée; c'eſt l'Arlequin; mais il eſt ſérieux.

ON voit enſuite quatre anges qui ne volent pas mieux avec leurs ailes de carton, que le ſieur *Blanchard* avec ſon vaiſſeau volant & ſes parraſols. Les vierges folles portent leurs lampes éteintes; les vierges ſages leurs lampes allumées.

GABRIEL eſt là, plus beau que les autres;

il ſe retourne de tems en tems pour ſaluer Marie qui le regarde tendrement.

UN ſaint Joſeph ſuit d'un air niais: on a choiſi pour ce rôle l'imbécille du village. Sa fonction eſt de garder le pauvre petit agneau qui bêle de toutes ſes forces à la cérémonie. Les bergers s'avancent, enveloppés dans leurs grands manteaux, qu'ils relevent de tems en tems pour faire l'exercice de la houlette.

ENFIN on voit ſe développer, par des évolutions bien exécutées, un joli bataillon de bergeres. Elles ont toujours plus de graces que les garçons.

LEURS vêtemens ſont blancs, coupés d'écharpes & de ceintures de différentes couleurs; & leurs houlettes ornées de rubans. L'une porte l'arbre de Jeſſé; la ſeconde, la verge d'Aaron, retrouvée de nos jours par l'hydroſcope *Bléton*; la troiſieme, la pomme (non celle qui perdit Troyes, mais celle qui perdit tout le genre humain;) la quatrieme, le ſerpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terreſtre. Les autres n'ont en main que leurs houlettes, ou celles de leurs bergers favoris.

CETTE gentille phalange eſt accompagnée

d'un orcheſtre ambulant, compoſé de deux violons, d'une clarinette, d'un ſerpent & de cinq cornemuſes. Le concert de *Rouſſeau* chez M. de *Treytorens* n'approche pas de celui-là. Un chien qui a ſuivi ſon maître à l'égliſe ſans en être apperçu, entendant cette ſuperbe harmonie, ſe met à hurler lamentablement, pour faire ſa partie dans le concert. Bedeaux & bergers veulent le chaſſer, & la cacophonie redouble.

ENFIN, deux bergeres s'avancent pour chanter des cantiques pieux, décens, & ſur-tout très-ſpirituels, ainſi qu'on en peut juger par celui-ci que j'ai retenu :

Gabriel chez Marie
Vint par compaſſion,
Et lui fit œuvre pie
Sans copulation.

APRÈS la meſſe, qui a été entendue avec dévotion & ſimplicité de cœur par ces bonnes gens, le *réveillon* ſe fait. Les cabarets ſe rempliſſent malgré l'ordonnance du bailli; & qui ſait ſi la lampe de quelque vierge ſage ne s'éteint point !

CHAPITRE XXXI.

Boutique de Perruquier.

IMAGINEZ tout ce que la mal-propreté peut aſſembler de plus ſale. Son trône eſt au milieu de cette boutique où vont ſe rendre ceux qui veulent être propres. Les carreaux des fenêtres, enduits de poudre & de pommade, interceptent le jour ; l'eau de ſavon a rongé & déchauſſé le pavé. Le plancher & les ſolives ſont imprégnés d'une poudre épaiſſe. Les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies, étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudriere. N'entrez jamais dans cet antre infect ; mais regardez avec moi à travers une vitre caſſée.

VOICI un homme ſous la capotte de toile cirée, peignoir bannal qui lui enveloppe tout le corps. On vient de mettre une centaine de papillotes à une tête qui n'avoit pas beſoin d'être défigurée par toutes ces cornes hériſſées. Un fer brûlant les applatit, & l'odeur des cheveux brûlés ſe fait ſentir.

TOUT à côté, voyez un viſage barbouillé

de l'écume de savon ; plus loin, un peigne à longues dents qui ne peut entrer dans une crinière épaisse. On la couvre bientôt de poudre, & voilà un accommodage.

QUATRE garçons perruquiers, blêmes & blancs, dont on ne distingue plus les traits, prennent tour-à-tour le peigne, le rasoir & la houppe. Un apprentif chirurgien, dit major, sorti de l'amphithéatre où il vient de plonger son bras dans des entrailles humaines, ou dont la main fétide sent encore l'onguent suspect, la promene sur tous ces visages qui sollicitent leur tour; car le manant à Paris, pour aller à vêpres & à la Courtille, veut porter le dimanche tête frisée & saupoudrée.

DES *tresseuses* faisant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts & à travers des *cardes* ou peignes de fer, ont quelque chose de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles semblent pommadées sous leur linge jauni. Leurs juppes sont crasseuses comme leurs mains; elles semblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchisseuse, & les *merlans* eux-mêmes ne se soucient point de leurs faveurs.

La matinée de chaque dimanche ſuffit à peine aux gens qui viennent ſe faire plâtrer les cheveux. Le maître a beſoin d'un renfort; les raſoirs ſont émouſſés par le crin des barbes. Soixante livres d'amidon dans chaque boutique paſſent ſur l'occiput des artiſans du quartier. C'eſt un tourbillon qui ſe répand juſques dans la rue. Les poudrés ſortent de deſſous la houppe avec un maſque blanc ſur le viſage. L'habit du perruquier peſe le triple. Battez-le; je parie pour ſix livres de poudre: il en a bien avalé quatre onces dans ſes fonctions, d'autant plus qu'il aime à babiller.

Eh bien, le dimanche, à quatre heures du ſoir, ce même perruquier, laſſé de ſa blanche pouſſiere, monte dans une chambre, ſe met nu de la tête aux pieds, ſe lave, s'eſſuie, & paſſe dans une ſeconde chambre voiſine & ſéparée, où il s'habille proprement en noir. Il n'oſe lui-même repaſſer par ſa farineuſe boutique; il ſort auſſi propre qu'un conſeiller.

Ou va-t-il? à l'opéra, voir danſer mademoiſelle Guimard, dont il vante les graces. Il ſe trouve à côté de celui qu'il a coiffé le matin. Alors il peut ſe frotter ſans crainte à

ſon voiſin, & rouler parmi les flots du peuple extaſié. Ce n'eſt plus un *merlan*, c'eſt un juge en muſique.

Lorsqu'il rentre, il ſe déshabille avec ſoin, range ſon habit propre, met de côté ſa chemiſe à dentelles, & revient dans la chambre graſſe reprendre ſes vêtemens lourds & poudreux, qu'il portera ſix jours de ſuite, ſi une tête ne coupe point la ſemaine pour le ramener au palais magique, où il claquera Veſtris, *le dieu de la danſe.*

Il faut que ce métier ſi ſale ſoit un métier ſacré; car dès qu'un garçon l'exerce ſans en avoir acheté la charge, le chambrelan eſt conduit à Bicêtre, comme un coupable digne de toute la vengeance des loix. Il a beau quelquefois n'avoir pas un habit de poudre; un peigne édenté, un vieux raſoir, un bout de pommade, un fer à toupet deviennent la preuve évidente de ſon crime; & il n'y a que la priſon qui puiſſe expier un pareil attentat.

Voila comment, avec des loix mal entendues, on ſe joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore S. Louis, légiſlateur & patron des perruquiers, dans la vue de conſacrer de ſi reſpectables privileges!

Oui

Oui, pour raſer le viſage d'un fort de la Halle, poudrer une chévelure de porteur d'eau, peigner un ſavant, papillotter un clerc de procureur, il faut préalablement avoir acheté une charge.

Quelque choſe encore, qui tout-à-la-fois attire & repouſſe l'œil dans la boutique d'un perruquier, c'eſt le *pâté des cheveux ſorti du four.* Sa croûte, ſa reſſemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux, dites, cela ne fait-il pas friſſonner?

Il n'y a pas plus de cent ans que la perruque étoit un ornement rare & coûteux. Une perruque (frémiſſez, têtes chauves!) ſe vendoit juſqu'à mille écus. Il eſt vrai qu'elle étoit d'un volume énorme, & qu'il falloit dépouiller pluſieurs têtes pour en couvrir une ſeule. Aujourd'hui ſans ſe ruiner on couronne ſon chef d'une chévelure artificielle pour quatre piſtoles; & cette perruque moins chere eſt mieux faite, mieux plantée, & imite le naturel à s'y méprendre.

Les maîtres d'école des environs de Paris, les vieux chantres, les écrivains publics, les huiſſiers vétérans n'y regardent pas de ſi près. Ils ne veulent pas en impoſer; ils achetent

des perruques de hafard, qui laiſſent un pouce d'intervalle entre la peau & les cheveux factices. Ils vont au grand magaſin établi quaï des Morfondus. Là eſt un tas de *tignaſſes*: mais malgré les revers & les années, les cheveux anciennement treſſés y tiennent encore.

Les têtes humaines, en-dehors comme en-dedans, quoiqu'on en diſe, ſont à-peu-près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guere d'être compté. D'ailleurs cette jauge de l'orgueil diſparoît à une légere diſtance.

Le maître d'école de village a embraſſé ce conſolant ſyſtême; il ramaſſe, avec le coup-d'œil ſupérieur de la philoſophie, le premier bonnet chévelu qui ne jure pas trop avec ſon poil. Dès qu'il fait heureuſement le tour de la boîte où gît ſa haute penſée, il lui convient, il l'adopte. Son prédéceſſeur raiſonnoit-il mieux que lui? Étoit-il mieux coiffé? Qui pourra décider affirmativement entre deux têtes & deux coiffures? Le maître d'école ne met pas une ſi grande diſtance entre génie & génie, perruque & perruque; il paie trente ſols, & marche ainſi coiffé vers la claſſe où l'on ne ſe moquera pas plus de ſon bonnet que de ſa tête.

Il n'y a eu à Paris qu'un seul vieillard assez courageux pour braver l'art des perruquiers, lequel soumet tout occiput. Cet homme a osé dire: *ils n'existent pas pour moi.* On l'a vu paroître en tout lieu & même à la cour sans perruque. Dès lors il a paru un grand homme; il n'avoit qu'à se coiffer comme le maître d'école, & ce n'auroit plus été qu'un homme ordinaire.

CHAPITRE XXXII.

Femmes-de-Chambre.

Une femme qui sert une autre femme, a besoin de bien plus d'art & de souplesse qu'il n'en faut à un homme dans la même condition. Point de milieu; les femmes-de-chambre sont dans la plus grande intimité, ou dans la dépendance la plus humiliante

Que d'adresse il faut à une femme-de-chambre pour faire valoir, embellir les charmes de sa maîtresse! Il faut la rendre jolie, ou du moins lui persuader qu'elle a des graces infinies. Chaque matin la maîtresse la questionne

ſur ſon viſage. Elle doit avoir une réponſe prête, aller au-devant du caprice, corriger la mauvaiſe humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la ſincérité.

On la gronde facilement; mais il lui eſt permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de la maîtreſſe ne ſeroit pas complet, ſi la femme-de-chambre étoit impaſſible.

Rien de plus curieux que le dialogue qui s'établit quelquefois à la toilette: c'eſt un mélange de hauteur, de familiarité, de confiance, de mépris qui a quelque choſe d'indéfiniſſable.

La femme-de-chambre connoît mieux ſa maîtreſſe que le laquais ne connoît ſon maître. Auſſi nombre de ſecrets particuliers ont été révélés par des femmes-de-chambre: c'eſt une bonne fortune quand on peut les enlever à ſes amies, ou du moins à ſes connoiſſances.

La femme-de-chambre ne déroge pas, ainſi que le laquais, parce que la fille qui embraſſe cet état paroît l'avoir préféré à la perte de ſa vertu.

Elles compoſent le cinquieme de l'ordre domeſtique. Quand leurs maîtreſſes ſont jeunes

& belles, elles ſont aſſez dédaignées, & il ne leur appartient pas d'être jolies. Mais à meſure que les femmes avancent en âge, la ſociété d'une femme-de-chambre leur devient plus néceſſaire. Les vieilles qui deſirent toujours qu'on les trompe un peu, s'accommodent aſſez de leur langage flatteur; & l'habitude donnant du poids à la liaiſon, elle ne peut plus enfin ſe rompre.

Les femmes-de-chambre en général n'ont pas les vices inhérens aux laquais. Elles prennent les manieres des femmes qu'elles ſervent; & quand elles ſe marient enſuite à de petits bourgeois, elles ont un air & un maintien qui en impoſent à cette claſſe, & qui devant un œil peu exercé les feroit prendre véritablement pour avoir vu le monde.

Elles ſe mettent pour l'ordinaire avec goût. Dans celles qui ſont méchantes, l'envie, la jalouſie, la médiſance, le menſonge, la fauſſeté, la flatterie, l'hypocriſie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci ſont toujours taciturnes, & leurs vices parlent hautement. Les femmes-de-chambre ſont fréquemment interrogées, & leurs vices ſont voilés.

Les ſoubrettes de notre comédie ont encore

des nuances qui appartiennent à leur état ; mais les valets ne ſe voient plus comme on les met ſur la ſcene. On diſtingue la femme-de-chambre qui eſt chez la ducheſſe : ſes façons ſont plus aiſées & plus nobles. Celle qui eſt chez la préſidente a contracté quelque choſe de la morgue de la maiſon ; elle met de la préciſion dans tout ce qu'elle dit & ce qu'elle fait. Celle qui eſt chez la financiere, parle des plus groſſes ſommes comme d'un rien, raconte les dépenſes que l'on fait à l'hôtel, & qui ne ſe font pas ailleurs.

QUELQUES femmes-de-chambre, au bout d'un certain tems, copient admirablement leur maîtreſſe ; & quelques-unes qui ſont bonnes, s'attendriſſent réellement ſur leur ſort, parce qu'elles voient de près les tourmens que l'envie de briller & les caprices de l'imagination leur font ſubir chaque jour.

SI la maîtreſſe traite ſa femme-de-chambre avec indifférence, la paix eſt entre les deux époux ; mais ſi une ſorte d'amitié naît entre elles, & que la ligue s'établiſſe, le mari ne pourra jamais deviner d'où part la diſcorde qui trouble ſa maiſon.

LES femmes-de-chambre ne parlent pas pré-

cifément comme les poètes les font parler ſur la ſcene ; mais elles agiſſent avec dextérité dans pluſieurs occaſions, & elles ont encore ſur les caracteres une certaine influence que les valets ont perdue il y a long-tems.

UNE femme de qualité dit : *où ſont mes femmes ?* & ne dit jamais, *mes femmes-de-chambre ;* expreſſion réſervée à la bourgeoiſie.

DEPUIS que le luxe a placé quatre à cinq domeſtiques, enchaînés à la courroie derriere un carroſſe ; depuis que l'on a tenu ainſi quatre hommes ſerrés l'un contre l'autre, ſautillant ſur la pointe des pieds, obligés de monter & de deſcendre lorſque la voiture eſt en mouvement, & de s'élancer avec célérité au riſque de ſe rompre les jambes ; les femmes à leur toilette ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement occupées à offrir la boîte à poudre, les épingles, la pâte d'amande, tandis que le coiffeur arrange les cheveux.

CE vol d'individus, fait aux campagnes, à l'agriculture, n'a pas même été frappé parmi nous d'un impôt propre à punir cet égoïſme révoltant. Et tandis que le galon d'or & d'argent entre dans la livrée de la ſervitude, le ſarreau de toile couvre à peine le laboureur

& le vigneron. La classe travaillante voit les valets en habit de drap galonné, & les femmes-de-chambre en robe de soie, même avec quelques petits diamans. Cette malheureuse classe commence à s'estimer elle-même fort au-dessous de l'ordre domestique.

CHAPITRE XXXIII.

Comédie clandestine.

Je ne parlerai pas ici de ces farces irréligieuses où une jeunesse indévote se permet des gaietés très-indiscretes; où l'on voit le prêtre disant la messe, qui va cherchant l'hostie que la souris a emporté pendant le *Dominus vobiscum*, & déja à demi croquée. Je ne répéterai point le dialogue de l'abbesse se confessant au cordelier; il faut laisser ces bouffonneries sous le voile qui les couvre.

Je dois parler de certaines petites pieces libres & voluptueuses qu'on vient d'accueillir en secret, comme infiniment propres à débarrasser les femmes de ce reste de pudeur qui les fatigue.

LA, Thalie, comme on l'a tant de fois reproché aux dramatiſtes, n'eſt plus une régente, le théatre n'eſt plus une école : on en a chaſſé toute morale ; ce n'eſt point l'eſprit aſſommant de Dorat ; ce n'eſt point le jargon quinteſſencié de la comédie moderne, c'eſt la peinture aiſée d'un riant & facile libertinage ; ce ſont les caracteres à la mode, le goût du jour, le ton nouveau d'une débauche raiſonnée, & qu'on appelle *décente*.

UN abbé ſe plaint de la facilité d'avoir des femmes, & de la difficulté d'avoir des abbaïes. Les ſoubrettes chantent des couplets qui ſont hauſſer l'éventail, mais pleins de vérités. Des équivoques, des plaiſanteries, une corruption bien profonde, le vice orné de toute la gaieté poſſible, voilà ce qui diſtingue ces mono-drames qui atteſtent notre eſprit, & la ſinguliere licence de nos mœurs.

LES romans de Crébillon fils ſont chaſtes, en comparaiſon de ces petites pieces, où la dériſion de la vertu & l'oubli des principes ſont affichés au point que l'auteur, quoi qu'il imagine, ne ſcandaliſe jamais l'auditoire. Il eſt toujours plus dépravé que le poète.

CES mono-drames ſont ſortir le talent

pittoreſque de nos bouffons. Ainſi tous les moyens de l'ancienne comédie ſont tombés ; elle n'eſt plus que décrépite & froide, auprès de cette muſe moderne à l'œil vif & hardi, au ton décidé, au geſte libertin, qui a réponſe à tout, qui voit tout avec le ſourire dominant d'une malice ſpirituelle.

NOTEZ que toutes ces femmes dont on peint l'eſprit & la dépravation, ſont toutes ou comteſſes, ou marquiſes, ou préſidentes, ou ducheſſes ; & les hommes à l'avenant. Il n'y a pas une ſeule bourgeoiſe perſonifiée dans ces pieces. Il n'appartient pas à la bourgeoiſie d'avoir ces vices diſtingués ; le libertinage roturier eſt loin d'un idiôme auſſi fin, auſſi délicat ; il n'eſt pas digne des pinceaux qui célebrent les mœurs ingénieuſes des femmes de qualité.

ON joue auſſi dans des ſallons privilégiés, des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes & connues. On a beſoin de la cauſticité pour ſortir de l'atonie. La ſimple médiſance ne frapperoit pas aſſez profondément la victime ; il faut qu'elle expire ſous les pointes les plus acérées, & le tout par amuſement.

VOILA donc les *atellanes* naturalisées parmi nous; elles ne se présentent point sur les théatres publics. Tout-à-la fois licencieuses & impudentes, elles ne sont dans l'ombre que pour exciter plus vivement la curiosité. Les loix ne peuvent les interdire; c'est une jouissance pour ces êtres blasés, qui croient aviver ainsi leur ame abâtardie. Mais, malgré tant d'efforts, le rire du libertinage ou celui de la méchanceté ne sera jamais le bon rire. J'en préviens les auteurs & les auditeurs.

CHAPITRE XXXIV.

La fête des Rois.

LA fête des rois & le tirage du gâteau subsistent toujours. Cette très-ancienne coutume se transmet de pere en fils. Les incrédules & les impies, qui se moquent de l'étoile des trois mages, célebrent néanmoins cette fête comme les autres. Les festins ne rencontrent point de négatifs. C'est une branche de commerce pour la pâtisserie, dont la vente est considérable ce jour là.

On eſt curieux du ſort : on joue avec l'enfant qui tire le gâteau ; on veut être roi. Cependant ici le roi paie ſa royauté, & ne leve aucun tribut ſur ſon peuple.

Le ſavetier en famille eſt toujours roi ; car il eſt plus obéi dans ſa maiſon, que le préſident ne l'eſt dans la ſienne. Mais ce jour là il parodie la majeſté : il croit fermement, ainſi que tous ſes confreres, que les ſouverains & les princes ne s'occupent dans leurs palais qu'à boire, manger & ſe réjouir. Il ne leur attribue aucune peine, aucun ſouci, aucun travail, parce que leur table eſt toujours bien ſervie.

C'est auſſi le jour où, dans tout Paris, le peuple fait les réflexions les plus bizarres ſur la royauté. On voit qu'il ne la conſidere que ſous les plus faux rapports, & que toutes ſes idées rétrécies ſont, pour ainſi dire, des idées aſiatiques. Oh, qu'il eſt loin de concevoir ce qu'il devroit entendre !

Fontenelle, tout philoſophe qu'il étoit, tira un jour le *gâteau des rois*. La fêve lui échut. *Vous êtes roi*, lui dit ſon voiſin ; *ſerez-vous deſpotique ? -- Belle demande*, reprit-il.

Diderot a fait une piece de vers ſur cette

royauté de table, laquelle ne reſſemble point aux vers niais que tant de ſots monarques de la fêve ont publiés dans pluſieurs recueils faſtidieux.

Tous les gens de bouche ſont fort occupés pendant cette huitaine; & l'on voit que toute fête fondée ſur la bafre, ſera & doit être immortelle.

Les proteſtans, hors de la France, ont pouſſé la réformation juſqu'à bannir toutes les fêtes, même celles qui donnent lieu aux feſtins. En arrachant le galon de l'habit, ils ont, comme dit le docteur Swift, déchiré l'étoffe.

CHAPITRE XXXV.

Almanach des Muſes.

C'est une corbeille de fleurs poétiques, que *Frere-Quêteur* au Parnaſſe offre tous les ans au public. On appelle ainſi le rédacteur, parce que pendant toute l'année il ſollicite les faveurs des enfans d'Apollon, qui contribuent de leurs travaux à former ſon recueil & ſon patrimoine. Il vit de ſa quête.

FRERE-QUETEUR prend & entaſſe au haſard toutes ces fleurs, ſans aſſortir les couleurs; il en compoſe un énorme bouquet, à-peu-près comme le fait un païſan mal-adroit à la fête de ſon bailli, puis il le jette au nez du public la veille du jour de l'an. Les fleurs vives, les fleurs pâles, les fleurs inodores, les fleurs odoriférantes, les orties même y ſont mêlées indiſtinctement. Mais qu'importe au *rédacteur?* Son bouquet n'eſt-il pas fait?

ON s'occupe de ce recueil les quinze premiers jours du mois de janvier; puis, ſemblable à certains inſectes éphémeres, il pâlit & diſparoît.

RIEN ne prouve mieux combien il y a de petits talens à Paris que cette foule prodigieuſe de petits vers. Pluſieurs petites réputations ſe contentent d'y briller une fois l'an; & comme ces auteurs ont de l'eſprit pour le premier janvier, ils perſuadent facilement leurs petites coteries qu'ils en ont ou peuvent en avoir toute l'année.

IL y a des tics littéraires qu'il eſt ſi facile d'imiter, qu'ils deviennent épidémiques. C'eſt ce qu'on remarque en liſant cet almanach, compoſé par tant de plumes différentes; c'eſt

une couleur, un ton uniformes. Vous jureriez que la moitié du livret eſt de la même main. On y apperçoit le même tour, la même maniere, la même prétention à l'eſprit; & juſqu'au choix des mots & des images, tout vous répete l'accent du perſiflage à la mode.

TOUT auteur veut y paroître libertin, léger, quoique ſouvent il ne ſoit ni l'un ni l'autre. Ces poëtes parlent des ris, des jeux & des graces, qu'ils n'enchaînent que dans leurs hémiſtiches. Ils vous entretiennent de leurs fêtes & de leurs plaiſirs, ſans vous donner envie d'y aſſiſter; car tout en diſant aux autres: allons, mes amis, rions, chantons, abandonnons la gloire pour les beaux yeux de nos maîtreſſes, leur viſage s'alonge & fait la moue.

ON pourroit dire à ces muſes grimacieres ce qu'un homme diſoit à une femme qui faiſoit des mines: *trompeuſe, tu mens au rire.*

QUAND on lit les vers de Chapelle, de Chaulieu, de Coulanges, de Panard, de Collé, on prend part à leurs douces orgies; on eſt à table avec eux; on ſent que leurs plaiſirs n'étoient pas une illuſion; & on les voit auſſi francs dans leur abandon, que nos poëtes

modernes ſont contraints, gênés, en alambiquant leur eſprit pour chanter leurs jouiſſances; & ce qu'on voit de mieux dans leurs vers, c'eſt que celles de l'orgueil leur ſont conſtamment les plus cheres.

Un jour, aſſis au pied des Alpes & me repoſant, je trouvai par haſard dans mon porte-manteau un volume ſéparé de ces petits vers. Je voulus les lire; mais ils me parurent ſi petits, ſi meſquins, ſi triſtes devant ces magnifiques amphithéatres qui élevent l'ame & lui donnent de fortes conceptions, que le livre puérile me tomba des mains; je le laiſſai au bas de ces majeſtueuſes montagnes, où il pourrit encore. Mais quand je me retrouvai à Paris, rue Saint Honoré, je le relus. Or, pourquoi cela, lecteur? Les livres dépendroient-ils du tems & des lieux?

Ce recueil annuel & inégal eſt ſuivi de petites notices ſur les ouvrages de poéſie & de théatre, bien tranchantes, bien courtes, & toujours vides d'eſprit.

Ce rédacteur eſt de plus compilateur de ſon métier, n'importe de quoi. Il va louant ſa plume à tout journaliſte preſſé, ainſi qu'un manœuvre va cherchant un maître maçon.

C'eſt

C'eſt l'emploi de ces écrivailleurs qui, bientôt déſeſpérés de leur radicale impuiſſance, ſe font *jugeurs*. Métier arrogant & tranquille ; car on ne finiroit pas, s'il falloit établir la réviſion des arrêts des folliculaires. Ils uſent du privilege du mépris où ils ſont tombés. Ils prononcent ſur tout, & comprennent peu de choſes. Auſſi point de réplique ; ce ſeroit un procès interminable ; tout ſe perdroit dans les menſtrues périodiques.

CHAPITRE XXXVI.

Bagarre.

Il y en eut une affreuſe, inouie, inconcevable. Ce fut le 30 mai 1770 ; j'y étois. A la ſuite d'un miſérable feu d'artifice tiré ſur la place de Louis XV, un peuple innombrable (car il ne reſta pas ce jour là un tiers de la ville dans les maiſons) ſe porta en foule dans une rue qui conduiſoit aux boulevards, pour y voir la plus triſte des illuminations. On pourroit la comparer aux flambeaux funéraires d'un long convoi, rangés ſur deux files. Elle ſembloit annoncer la cataſtrophe

la plus déſaſtreuſe. De gros nuages noirs, je me le rappelle, planoient ſur la triſte cité.

CETTE rue fort large en apparence, ſe terminoit comme un entonnoir. Des rigoles, des trous, des pierres de taille, pluſieurs équipages, rendirent le paſſage étroit & dangereux.

TOUT-A-COUP je me ſentis horriblement preſſé. Je perdis la liberté de reſpirer & je fus porté en l'air près de quatre minutes, par les flots tumultueux d'un peuple qui avoit à la lettre l'impétuoſité d'un torrent.

JETÉ dans l'angle d'un mur qui me ſauva la vie, j'eus le bonheur, après de longs efforts, de rétrograder, malgré des avis contraires; mais je me rappellai à propos que le matin j'avois vu des pierres de taille dans cette rue ſpacieuſe, & cette réflexion me détermina à revenir ſur mes pas. Une charpente brûloit près du feu d'artifice tiré, & le ſingulier effet de cet incendie m'entraîna encore d'un côté oppoſé à la mort.

SORTI à peine de cet horrible tumulte, j'entendis les cris déchirans des hommes, des femmes, des enfans ſuffoqués; mais, quoique ſaiſi d'effroi, je ne ſoupçonnois pas encore l'amas d'horreurs que cette nuit épou-

vantable devoit raſſembler. Je regagnai mon logis ; je n'appris le déſaſtre que le lendemain, quand l'amitié tendre & inquiete accourut & vint m'embraſſer avec la joie de me revoir au nombre des vivans.

J'APPRIS alors que nombre de mes compatriotes avoient péri dans cette affreuſe bagarre ; que des ſcenes cruelles avoient encore ajouté à l'horreur du trépas. Le pied du fils fouloit involontairement les flancs de la mere ; le pere avoit beau ſe débattre, il paſſoit ſur le corps de ſon fils. On voyoit périr à ſes côtés l'objet le plus cher ; on devenoit malgré ſoi l'inſtrument de ſa mort. On portoit ſur ſon ſein le corps ſans vie, juſqu'à ce qu'il tombât pour être foulé ſous les pieds de la rage & du déſeſpoir. Les cris, les hurlemens étouffoient les prieres du ſexe foible ; l'enfance & la beauté avoient perdu leur charme & leur pouvoir.

UN grand nombre de cadavres reſterent ſur la place, & aucun d'eux (ce qui eſt ſurprenant) n'avoit une fracture. Ils avoient tous été étouffés, & le froiſſement les avoit déſhabillés en partie d'une maniere tout-à-la-fois déplorable & biſarre.

J'AI vu pluſieurs perſonnes languir pendant

trente mois des suites de cette presse épouvantable, porter sur leurs corps l'empreinte forte des objets qui les avoient comprimés. D'autres ont achevé de mourir au bout de dix années. Cette presse coûta la vie à plus de douze cents infortunés, & je n'exagere point.

UNE famille entiere disparut. Point de maison qui n'eût à pleurer un parent ou un ami.

ON n'a point su à quelle cause attribuer cet étonnant désastre. Le lieu paroissoit spacieux, & personne ne prévit le danger.

AUCUN administrateur ne fut recherché; tout fut mis sur le compte de la fatalité. Elle y entra pour beaucoup, il faut l'avouer; mais cela ne justifie point encore le peu d'ordre qui régna dans cette fête, & qui troubla toutes les imaginations superstitieuses, par l'idée d'un redoutable avenir. Les craintes vulgaires ne se sont pas réalisées.

CET exemple fatal a du moins servi à établir par la suite, dans les fêtes publiques, l'ordre le plus exact; mais on a passé subitement à une autre extrémité. On a depuis invité le peuple à des fêtes, à condition qu'il n'y assisteroit pas. On a fait un désert de l'emplacement qui lui étoit destiné; on lui

a distribué encore plus de bourrades que de petits pains. De sorte qu'aux fêtes de la naissance du Dauphin, lorsque le roi & la reine se sont présentés aux fenêtres de l'hôtel-de-ville, pour être salués par les acclamations & les bénédictions du peuple; il n'y avoit point de peuple.

On n'est pas encore venu à bout à Paris de donner des réjouissances où le peuple ne fût ni foulé, ni maltraité, ni renvoyé. Peut-être enfin tant d'hommes de génie, ramassant leur intelligence, parviendront à nous montrer une fête digne de la capitale & des sommes énormes que l'on dépense pour mécontenter ordinairement tout le monde, & accorder à la soldatesque le plaisir de bourrer la multitude. L'argent, le goût & les idées ne manquent point. Qui empêche donc qu'on ne voie une fête populaire que l'on puisse citer aux nations voisines?

CHAPITRE XXXVII.

Rêves politiques.

Vous souvenez-vous de cet homme qui

voulut faire gagner à Louis XIV, quatre cent millions par an, en mettant toutes les côtes de France en fameux ports de mer? Vous riez! Eh bien, on fait tous les jours des projets de cette force là. L'un veut enſeigner au roi l'art d'enrichir ſes ſujets; l'autre trouve que le roi n'eſt pas aſſez riche pour le titre qu'il porte, il veut doubler ſes revenus. Ces foux raiſonnant, calculant, arrangent des mots & des chiffres, qui font ſur le papier un effet merveilleux.

Je crois qu'il y a encore en France plus de têtes qui ſe fatiguent pour l'art du *gouvernement* que pour la *poéſie*. On démontre à un rimailleur inepte, que ſon vers eſt vicieux, qu'il peche contre les regles; mais comment prouver à un rêveur que ſon raiſonnement politique eſt d'un ſot! Son ſyſtême exiſte dans ſa tête; il veut abſolument qu'il exiſte dans l'état: il ne voit aucun poids, aucun rouage, aucun frottement, aucune réſiſtance, comment lui donner les premieres notions qu'il n'a pas?

Le cardinal de Fleury rioit de tous les projets qui lui étoient offerts; & voilà tout ce qu'il pouvoit répondre.

DEPUIS le projet de *mettre en ports de mer toutes les côtes du royaume*, jusqu'à celui de mettre *une capitation sur les chiens*, tous les faiseurs ont raisonné sérieusement ces plans inconcevables, & les ont regardés comme des efforts de génie & de patriotisme.

CE qu'il y a de plus singulier, c'est que les détails de ces projets insensés sont ordinairement bien enchaînés, bien suivis, bien raisonnés, & que la folie ne git que dans le principe.

LE gouvernement, dit-on, a commandé une comédie propre à ridiculiser cette espece d'hommes. Mais il n'est peut-être pas adroit de traiter ces rêveurs sérieux en adversaires. La discussion s'établira; une épigramme aujourd'hui ne tient plus lieu de raisonnement. Le gouvernement devroit laisser dire, à condition qu'on le laissât faire. Pourquoi jeter le gand ? Il n'y a plus de secte dans un état, dès que le gouvernement dédaigne de l'appercevoir. Il ne doit jamais entrer ouvertement dans aucune discussion politique : il doit agir, il a le bras; qu'il laisse la langue se remuer. Point de débats, point d'adop-

tion de satyres publiques ; il y auroit réaction : c'est ce que la gravité d'un gouvernement doit sur-tout éviter. Comme il ne sauroit rien gagner à la réplique, il faut qu'il évite une guerre de mots.

Ces rêves politiques abondent & passent dans des brochures, *ægri somnia*. Comme dans les romans les personnages ne mangent point, ne boivent point, (ce qui seroit ignoble à dire) ne font malades que d'amour, & vivent au moyen d'une cassette toujours sous-entendue, qui voyage avec eux à l'abri de tout accident, & toujours remplie par des banquiers fideles ; de même ceux qui font des romans politiques ne s'embarrassent jamais du terrein cultivé d'un royaume. Ils ordonnent à la terre de produire ; ils vous peuplent un empire, sans songer si les habitans pourront satisfaire aux besoins de premiere & de seconde nécessité. Rien ne les arrête ; ils enrichissent le monarque, lui donnent quatre cent mille hommes de troupes & cent vaisseaux de ligne. Ils font sur le papier une nation florissante, victorieuse, riche, donnant la loi à toutes les autres ; & ils oublient de lui donner du pain.

Ces auteurs ſont ſemblables à cet architecte qui avoit bâti une maiſon magnifique, où l'on admiroit les colonnes & les belles proportions qui ornoient la façade ; mais lorſqu'on voulut monter au premier étage, il ſe trouva qu'il n'y avoit point d'eſcalier.

Il y a au dépôt des affaires étrangeres une chambre où l'on a jeté tous les papiers que les eſprits à ſyſtême ont envoyés aux miniſtres. On a écrit au-deſſus de la porte : *Projets des têtes fêlées.* Tous ces projets diſent en ſubſtance : *ſi l'on ne fait pas ce que je dis, la France eſt perdue.*

D'autres ne ſont pas ſuſceptibles de la moindre alarme : ils vont répétant que les reſſources de la France ſont inépuiſables ; qu'on ne ſauroit la ruiner, quoi qu'on faſſe. On renouvelle ces axiomes miniſtériels qui ont régné véritablement ; & il eſt vrai que le tempérament robuſte & vigoureux de l'état a réſiſté juſqu'ici aux poiſons de tous les pharmaciens. Il paroît doué d'une de ces heureuſes conſtitutions propres à ſe moquer éternellement des médecins. C'eſt ce qu'il fait ; & les médecins ſcandaliſés voudroient le voir ſérieuſement malade, pour l'honneur de leur pronoſtic.

CHAPITRE XXXVIII.

Toilette.

UNE jolie femme fait réguliérement chaque matin deux toilettes. La premiere eſt fort ſecrete, & jamais les amans n'y ſont admis; ils n'entrent qu'à l'heure indiquée. On peut tromper les femmes; mais on ne doit jamais les ſurprendre : voilà la regle. L'amant le plus favoriſé, le plus libéral même, n'oſe l'enfreindre.

C'EST là que le myſtere met en uſage tous les coſmétiques qui embelliſſent la peau, ainſi que les autres préparations qui chez les femmes forment une ſcience à part; oſerai-je dire une encyclopédie ?

LA ſeconde toilette n'eſt qu'un jeu inventé par la coquetterie. Alors ſi l'on grimace devant un miroir, c'eſt avec une grace étudiée. On ne ſe contemple plus, on s'admire. Si l'on treſſe de longs cheveux flottans, ils ont déja leur pli & reçu leurs parfums. Les boucles ſont bientôt formées; elles naiſſent ſous une main légere, qui ſemble à peine y tou-

cher. Si l'on plonge un bras d'albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à ſon poli comme à ſa blancheur.

CETTE toilette n'eſt qu'un rôle qui favoriſe le développement de mille attraits cachés ou non encore apperçus. Un peignoir qui ſe dérange, une jambe demi-nue qu'on laiſſe entrevoir, une mule légere qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paroît plus riche & plus élégante, donnent mille inſtans flatteurs à la vanité des femmes. Tout, juſqu'au babil interrompu & coupé qui imite le déſordre & le négligé du moment, prête un jour aux ſaillies vagabondes de l'imagination.

LES femmes à Paris ont l'imagination plus ſouple & plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mieux qu'eux. Les liaiſons dans leurs diſcours ſont imperceptibles. Leurs tranſitions délicates ſont toutes liées par le ſentiment. On peut dire qu'elles écrivent leurs lettres par inſtinct; & j'ai toujours admiré le tour heureux de leur élocution, ſans pouvoir comprendre ni ſaiſir leur ſecret. Les billets du matin s'écrivent à la toilette;

ils ont une expreſſion locale ; ils ſont plus aiſés que ceux du ſoir.

C'EST là que l'on voit ſur-tout que les femmes ont l'art de réparer une imperfection par une grace, & que chaque agrément qu'elles ſe font cache un petit défaut.

POPE a très-bien peint une toilette. Je le traduis, ne pouvant mieux faire. „ Elle approche, dans un vêtement blanc, d'un autel où pluſieurs vaſes d'or & de cryſtal ſont myſtérieuſement rangés. La tête nue, elle adreſſe ſes vœux aux dieux brillans de la parure, à ces rois immortels du monde. Voilà qu'une image raviſſante reſpire au fond d'un miroir. Ses yeux s'attachent ſur les ſiens & y demeurent fixés. Elle ſourit amoureuſement à l'adorable déeſſe, unique objet de ſon admiration, de ſes ſoins, de ſon reſpect. A côté de cet autel, où regne le ſilence attentif, une humble prêtreſſe, les yeux baiſſés, prépare les pures eſſences qui doivent embaumer ſa flottante chévelure.

LES cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des tréſors cachés, où la beauté puiſe encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans, ſortent mille

graces particulieres. Les perles, les diamans, enfans du ſoleil, prêtent leur vif ornement. Le doux eſprit des fleurs s'échappe des flacons d'or ; l'air eſt embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante, l'yvoire des dents de l'éléphant ſe trouvent unis & métamorphoſés pour le même uſage. Plus loin ſont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour, & une armée d'épingles.

La beauté devient plus belle ; ſon front reçoit une nuance plus vive & plus touchante ; ſes yeux brillent d'un rayon plus animé ; ſon ſourire enfin eſt plus doux. Je ne ſais quelle grace accomplie ſe répand inſenſiblement ſur toute ſa perſonne. Quel éclat ! quelle fraîcheur ! „

Et que n'eût point dit Pope, s'il eût vu cette toilette d'or, qui n'étoit cependant pas deſtinée à une reine ; ce miroir célebre, ſurmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figuroit celle du pouvoir ! Le fini, le précieux de tous ces ornemens auroit été digne de ſes vers ; mais auroient-ils pu atteindre à la deſcription de tant de richeſſes ?

Pope eût été auſſi embarraſſé que l'auteur qui voudroit décrire le nouveau pavillon de *Lucienne*, où tout ce qu'a pu imaginer la fantaiſie raffinée du luxe eſt raſſemblé au premier degré.

Ah, ſi l'on pouvoit devenir un des Sylphes dont parle le poète Anglois, & aſſiſter inviſible à telle toilette ! on en ſauroit plus en une heure, que n'en diſent toutes les anecdotes, que n'en font entrevoir toutes les conjectures.

Un ſeul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux ! faites parler les toilettes,
Et nous ſaurons le ſecret des états.

CHAPITRE XXXIX.

Pots de fleurs.

L'amour de la campagne & de l'agriculture, commun à tous les hommes, ſe manifeſte encore dans l'immenſe tas de pierres qu'habite le Pariſien.

Il éleve en l'air un petit jardin de trois pieds de long ; il place ſur ſes fenêtres un

pot de fleurs; c'eſt un petit tribut qu'il envoie de loin à la nature. Un arbre à fruit végete dans l'enceinte étroite d'une croiſée. Le citadin qui ne voit plus la campagne, arroſe ce nain arbuſte matin & ſoir. Il cultive dans une caiſſe l'œillet & la roſe. Six pouces de verdure le conſolent de la perte des tapis émaillés & remplacent l'aſpect des bois épais & fleuris.

MALGRÉ les défenſes de police, le citadin caſanier tient à ſon pot de fleurs, à ſa caiſſe de terre. Il la cache quand l'inſpecteur paſſe; il la replace quand il eſt paſſé. Mais au moment qu'on y penſe le moins, la maſſe s'échappe, tombe du cinquieme étage. Heureux celui qui n'en eſt pas touché! L'arbuſte & les fleurs ſont emportés par le ruiſſeau, & les débris de ces jardins ſuſpendus atteſtent ſur le pavé qu'il n'auroit pas fallu ſe trouver à leur deſcente.

L'HOMMAGE offert à Pomone & à Flore, exilées de la ville, ſe manifeſte à chaque rue au ſein de la triſte priſon où le travail & la néceſſité renferment l'artiſan livré à des métiers ſédentaires. Telle femme nourrit quatre poules, ſix lapins, éleve huit ſerins,

& sur les rebords de sa fenêtre fait croître un groseiller, un prunier. Le goût de la campagne perce, & vient expirer sur les balcons où les rayons du soleil, interceptés par la hauteur des cheminées, ne frappent qu'une heure dans toute la journée. La femme qui ne quitte pas la chambre, épie cette heure fortunée, & sourit de joie quand le calice d'une fleur isolée vient à s'ouvrir à l'astre du jour. Elle appelle sa voisine pour contempler avec elle ce phénomene.

CHAPITRE XL.

Les accords.

Le pinceau satyrique de Hogarth, peintre Anglois, a représenté le seigneur ruiné épousant la riche bourgeoise. Greuze a fait un tableau dont le sujet est l'accordée de village; mais il a peint d'honnêtes gens de la campagne, simples dans leurs mœurs, & dont les passions n'alterent ni les traits du visage ni le caractere.

Un tableau différent & plus moral seroit celui

celui qui offriroit les accords dans la classe que j'ai sous les yeux. Vous voyez la figure du futur époux, lorsqu'il traite les articles qu'il a fait soigneusement stipuler d'avance. A travers l'air passionné qu'il s'efforce de prendre, remarquez le coup-d'œil qui s'échappe sur la dot ! L'accordée, de son côté, lorgnant d'une maniere imperceptible ces sacs accumulés, n'a-t-elle pas l'air de dire ? j'aurai soin que cet argent se métamorphose en plaisirs & serve sur-tout à mes jouissances particulieres.

Ce n'est point d'un lien qui doit décider du bonheur de la vie qu'il est question ici ; c'est d'un arrangement entre deux familles, où chacune croit trouver de l'avantage. Voyez le pere, la mere, les parens. S'ils sont tous peints d'après nature, on appercevra des physionomies contraintes, avides & dissimulées. La fille qui se marie pour sortir d'esclavage, le mari qui y entre, amorcé par la dot ; une mere qui se débarrasse de soins gênans, un pere qui déja songe à éloigner son gendre : tout cet ensemble vous offrira le tableau d'un marché.

Qui le fera, ce tableau ? Le notaire le

voit tous les jours dans ſon cabinet ; mais il y eſt ſi accoutumé, qu'il n'y ſonge plus.

OPPOSEZ ces figures qui ſignent ainſi, à un mariage tel qu'il ſe pratiquoit dans un ſiecle paſtoral ; & que ces deux pendans ornent le cabinet de tout notaire. Qu'arrivera-t-il ? je le ſais bien. La famille calculant n'y verra que le plus ou le moins de talent du peintre, & rien de plus.

CHAPITRE XLI.

Saint-Denis, en France.

LIEU de la ſépulture des rois de France, princes & princeſſes de leur ſang. Le plus beau ſonge que puiſſe faire un ſouverain, a dit le roi de Pruſſe, c'eſt de rêver qu'il eſt roi de France. Ici finit le ſonge.

ON dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain-en-Laye, emplacement ſuperbe & commode, parce que de ce ſite il découvroit le clocher de Saint-Denis. Il s'enfonça dans un bas marécageux, où il força la nature, pour perdre de vue le clocher fatal.

» LORSQUE la mort avoit fermé la bou-
» che des flatteurs & les yeux du maître de
» l'Egypte, un tribunal integre s'avançoit
» pour vérifier sa vie, & l'arrêtoit au bord
» du tombeau. Là le monarque rentré dans
» la triste égalité des morts, suppliant, dé-
» pouillé de sa grandeur passée, imploroit
» ce dernier asyle de l'homme & attendoit
» son arrêt. La nation assemblée, repréſen-
» tant la postérité, nommoit ses vertus, ou
» dénonçoit ses vices. La plainte des mal-
» heureux qu'il avoit opprimés, retentissoit
» sur son cercueil, ou bien les larmes de la
» reconnoissance publique l'arrosoient. C'é-
» toit sur ces titres sinceres que ces magis-
» trats de l'avenir prononçoient son juge-
» ment irrévocable. S'il avoit abusé de sa vie
» & de son peuple, les restes condamnés du
» souverain décédé étoient détruits, & son
» nom livré à l'immortalité de la honte.
» Mais s'il avoit vécu le bienfaiteur de ses
» sujets, ils l'accompagnoient encore dans
» cette route solitaire; ils le conduisoient
» en triomphe vers sa tombe, & la gloire y
» gravoit à la suite de son nom: *ici il con-*
» *tinue de régner.* Tel étoit le premier flat-

„ teur qu'entendoit le nouveau monarque en
„ montant ſur le trône.

„ Ce tribunal n'eſt point anéanti. Indé-
„ pendant de la force & du caprice des cou-
„ tumes, il ſubſiſte chez toutes les nations
„ & dans tous les tems, inviſible & caché.
„ L'incorruptible, l'immortelle vérité obſerve
„ en ſilence les ſouverains du monde, à me-
„ ſure qu'ils paſſent. Dès qu'ils ſont deſcen-
„ dus dans la terre, elle apparoît au-deſſus
„ d'eux, donne un démenti éternel à l'im-
„ poſture, interroge les peuples, & ſépare
„ pour jamais les Titus & les Nérons ; elle
„ charge l'équitable hiſtoire d'annoncer ſon
„ jugement aux générations futures, de livrer
„ les mauvais princes à la juſtice des ſiecles,
„ de recommander les bons rois à la poſ-
„ térité. „

A la ſuite de ce beau morceau, par M. le Tourneur, & qui ouvre ſon éloge de Charles V, me ſera-t-il permis d'ajouter ces lignes ?

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert ces auguſtes ſouterreins où l'on dépoſe avec pompe, la dépouille mortelle de nos rois. Un jeune prince, moiſſonné dans la fleur de

ſon âge, (*) alloit y prendre place près de ſes ancêtres. Là, dans cette cour ſilencieuſe & triſte, les rois ſont ſeuls & ne ſont plus flattés. Chaque pas que je faiſois m'offroit un ſceptre briſé & le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil ſembloit vouloir ſéparer leur orgueilleuſe pouſſiere de celle des autres hommes; mais malgré le ſceau, les cendres des enfans de la terre ſont toutes égales & doivent ſe confondre un jour. Je traverſois lentement ces voûtes ſépulcrales, où la mort apparoît la véritable ſouveraine de l'univers. Je ſentois là, plus qu'ailleurs, ſon vaſte, univerſel & muet empire. De vains trophées dominoient les tombes des monarques pulvériſés. Ah! combien l'ami des hommes s'effraie & gémit d'en rencontrer ſi peu dignes de la couronne qu'ils ont portée! En voulant lire leurs noms, je confondois les dates, les tombeaux & les ſiecles. Leur nom même étoit à moitié effacé par la main du tems. Que ce tems eſt un ſage, un éloquent, un judicieux, un fidele hiſtorien! On paſſoit auprès de Louis XIV, & l'on diſoit, voilà Turenne. On s'arrêtoit

(*) Le duc de Bourgogne, frere aîné de Louis XVI, actuellement régnant.

aux pieds de Charles V & de ſon connétable. On diſtinguoit Louis XII. Mais dès qu'on avoit rencontré le cercueil du héros de la France, on s'arrêtoit, on ne le quittoit plus. J'ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau, garder un religieux ſilence, s'approcher avec attendriſſement, porter une bouche reſpectueuſe ſur le plomb qui renfermoit ces reſtes précieux. Tous les ſpectateurs, en contemplant d'un air fixe cette tombe ſacrée, ſembloient attendre un miracle du ciel en faveur de la terre. On eût dit que ce bon roi venoit de mourir. On déteſtoit le parricide comme s'il reſpiroit encore. On s'entretenoit de cet horrible événement comme d'une calamité récente & générale. On parloit de ſes vertus héroïques, de ſa bonté populaire, des vœux qu'il formoit pour le plus pauvre au moment où il fut aſſaſſiné. Les ſoupirs des aſſiſtans interrompoient leurs éloges, & le regret qui de moment en moment devenoit plus vif, ne permettoit plus qu'au ſilence de ſentiment d'achever la louange.

Les corps des monarques décédés ſont rangés ſous ces voûtes. Mais ſeroit-il permis de loger en idée leurs ames? Où placer celles

de Louis XI, de Henri III, de Charles IX.

Je placerois l'ame de Louis XIV au milieu d'une église peuplée de réfugiés François. Là il entendroit ce qu'on dit de lui; là il verroit ses enfans innocens expatriés & à l'aumône des Anglois. Il jugeroit lui-même la proscription épouvantable qu'il signa par erreur. Oh, que l'erreur est funeste!

On a tant parlé du trésor de Saint-Denis, du sceptre de Dagobert, de la grande-croix de Charlemagne, de l'oratoire de Philippe-Auguste, que je ne dirai rien sur ces objets bons à fondre ou à vendre.

Ce qui m'a plus étonné que le trésor, ce fut le récit du porte-clef, couvert de la livrée royale, en entrant dans la chapelle de Turenne. *Sur ce marbre noir*, nous dit-il, *étoit une inscription à la gloire du maréchal; mais la jalousie de Louis XIV la fit effacer.*

Manes de Louis le Grand, vous étiez à dix pas de l'homme qui tenoit ce discours! Il a dû percer votre tombe; & c'est ainsi que la vérité viendra s'asseoir près du cercueil de tous les rois.

Je ne sais; mais après avoir dernièrement visité ce lieu si propre à réfléchir, j'ai écrit

le ſoir même le chapitre ſuivant. Je n'ai rien à dire à celui qui n'y trouveroit pas une liaiſon ſecrete avec celui-ci. J'aime tant à me figurer un Être au-deſſus des rois, & les jugeant tous. Quoi ! me ſuis-je dit ſur ces tombes, l'auteur du *Syſtême de la nature* ſeroit-il fondé ? J'ai frémi dans tout mon être, & cette idée m'a pourſuivie ; je ne voyois plus le genre humain, que comme un troupeau bêlant ſous la main des.... J'ai fui, je me ſuis ſoulagé en écrivant ce qui ſuit.

CHAPITRE XLII.

De l'Auteur du Syſtême de la nature.

On parle très-ſouvent de l'auteur du *Syſtême de la nature*. On me demande par-tout ſon nom, comme ſi je le connoiſſois. Je ne le connois point. (*)

(*) Ces titres de *Syſtême de la nature*, de *Code de la nature*, de *Livre de la nature*, de *Philoſophie de la nature*, de l'*Interprétation de la nature*; enſuite ces noms reſſemblans de *M. de Lisle*, de *M. l'abbé de Lille*, ont formé un chaos dans l'eſprit de pluſieurs provinciaux, qui confondent également les noms & les ouvrages. Il faut débrouiller ce chaos.

Il s'eſt caché dans d'épaiſſes ténebres, cet auteur violent. Que ſon nom meure à jamais dans l'obſcurité !

Cette immenſité harmonique de l'univers, ce concours de tant d'objets, dépendans d'une ſeule & même cauſe, tout ce poids de ſageſſe, de rapports, de vues & d'intelligence, n'écraſe point l'athée. Il ferme les yeux pour

---

L'auteur du *Syſtême de la nature*, très-dangereux ouvrage, eſt inconnu; l'auteur du *Code de la nature* eſt anonyme ; l'auteur du *Livre de la nature* eſt M. Robinet ; l'auteur enfin de la *Philoſophie de la nature*, eſt M. de Lisle de la Salle, ex-oratorien. Son ouvrage eſt une compilation indigeſte. M. l'abbé de Lille n'a jamais fait que des vers, & il eſt fort innocent du crime de philoſophie. Cependant comme M. l'abbé de Lille étoit beaucoup plus connu pour ſes vers que M. de Lisle pour ſa proſe, les clercs de procureurs, qui n'ont lu que la coutume & qui prennent leurs connoiſſances littéraires à la volée, ſe diſoient entr'eux au parc civil : *Tu ne ſais pas ?... Non. Eh bien ! . . . On va brûler l'abbé de Lille, pour avoir fait le Syſtême de la nature.* Comme ces ſcribes calomnioient l'abbé verſificateur ! Autre diſtinction. M. l'abbé de Lille qui ne fait que des vers, & ſobrement, eſt de l'académie françoiſe ; & M. de Lisle qui compile de la proſe philoſophique n'en eſt pas encore.

Les vers corrects & monotones de M. l'abbé de Lille ſont-ils plus amuſans à lire que la compilation de M. de Lisle de la Salle ? Prenez & jugez. Pour moi, je ne relirai ni l'un ni l'autre.

ne pas voir ; il durcit ſon cœur pour ne point ſentir. Il défend à ſon ame d'obéir à cette idée douce, conſolante & univerſelle, qui nous porte tous vers un Etre ſuprême. Il ne veut point d'un œil ouvert ſur les actions des hommes ; il ſemble craindre que la vertu n'ait ſa récompenſe, & que le tyran, oppreſſeur de ſes ſemblables, ne rencontre bientôt un vengeur.

ON diroit qu'il nourrit en lui-même des motifs ſecrets pour embraſſer le ſyſtême du déſeſpoir & celui du crime.

TANDIS que l'adorateur du Dieu juſte & bon regarde avec joie la voûte des cieux, ſi vaſte, ſi brillante, & la contemple comme le palais d'un Maître puiſſant & magnifique, dont la grandeur eſt le titre irrévocable de notre félicité ; l'athée n'apperçoit que des agens bruts, que des atomes liés dans un monde ſuſpendu quelques inſtans au-deſſus du néant. C'eſt l'abîme qui doit tout recevoir, tout engloutir. Triſte & déplorable ſyſtême ! Tout pâlit, tout s'efface : beauté, génie, grandeur, vertus ; il n'y a plus ſur la terre que déſordre & confuſion. Quoi donc, la nobleſſe de l'ame, l'héroïque ſenſibilité du cœur, la bonté com-

patiſſante, les lumieres grandes & généreuſes qui font la félicité des nations, iroient rejoindre le menſonge, la perfidie, la politique verſatile & ténébreuſe, la rage de l'ambition, la ſoif des combats, l'oubli de l'humanité! Néron & Socrate ne formeroient plus qu'une ſeule & même ame; la main qui a nourri un pere infirme ne ſe diſtingueroit plus du bras qui l'a égorgé!

Ah! l'homme ſenſible détournant ſes regards, n'oſe plus ni penſer, ni parler, ni écrire. Et que dire aux autres & à ſoi-même! Que dire aux adminiſtrateurs des peuples, ſi je vis ſous le ſceptre de fer d'une aveugle fatalité; ſi cette puiſſance ténébreuſe m'environne; ſi la vie n'eſt qu'un aſſemblage forcé d'élémens prêts à ſe diſſoudre; ſi la tombe n'a qu'une profondeur obſcure & muette où je dois m'enſévelir pour jamais? Eh bien, que j'y tombe plutôt aujourd'hui que demain; que je quitte un monde où il n'y a plus ni eſpérance, ni conſolation, ni appui; où le pouvoir qui m'a créé ne m'apperçoit ſeulement pas; où ma ſenſibilité eſt froiſſée de toutes parts, ſans qu'aucune oreille puiſſe entendre mes cris ni recueillir mes gémiſſemens;

où la force écraſante s'appellera impunément juſtice; où je ne pourrois même lui conteſter le titre qu'elle uſurpe ! Car que devient l'idée de juſtice, ſans un Juge éternel & ſuprême ? Et que dirai-je au tyran qui, me mettant le pied ſur la gorge, me crieroit: *tu es foible, & je ſuis fort ?*

AINSI l'athée a renverſé l'ordre qui délectoit mes regards & repoſoit mon cœur. Il a porté ſur la nature, ainſi que ſur lui-même, une main deſtructive & meurtriere. Il a interdit la vertu à ſes ſemblables, comme ne devant conſerver dans les ſiecles aucune marque diſtinctive; il a tué la grandeur & la généroſité qui vivent de ſacrifices; il a invité les paſſions, déja ſi terribles, à ne reconnoître aucun frein; & c'eſt dans le néant qu'il veut faire deſcendre avec lui tous les êtres, comme dans les ténebres favorables, ſans doute, à le cacher aux yeux de tous & à le dérober à lui-même.

L'ATHÉE porte-t-il donc un cœur criminel ? Et s'il ne l'eſt pas, comment peut-il voir ſans frémir le tyran enſanglanté, dormant à côté du plaiſible & vertueux monarque ? Qu'importeroit alors d'avoir été un Marc-Au-

rele ou un Caligula; d'avoir ordonné les sanglantes batailles, ou d'avoir tracé un code humain? Que deviendroit cette affection tendre & pure qui nous porte vers nos semblables? Fuyez gracieuses émotions qui tendez à ramener l'union & la concorde au milieu des êtres sensibles! Ils ne sont plus faits pour s'aimer, puisque le crime & la vertu n'admettent entr'eux aucune différence.

Mais ce système désespérant est détruit par l'ordre & l'harmonie de la nature entiere: tandis que tout est admirablement lié dans l'univers physique, que la feuille a son organisation, que l'atome a sa tendance, que l'insecte est merveilleux dans la poussiere; le monde moral ne sera point abandonné à une horrible confusion. Le spectacle des cieux est fait pour donner de l'audace & de l'élévation à nos idées. Il faut en croire notre ame, qui s'enflamme de joie & d'admiration devant tant de miracles prodigués par une main étendue; il faut repousser dans la nuit dont il sort, ce noir système qui ne peut réjouir que le mauvais roi.

Un autre système plus pur, plus radieux, plus vaste, plus conforme à l'immensité des

objets qui nous environnent, s'offre à nous comme le dogme universel de tous les peuples. Il établit une relation heureuse entre le Créateur & le cœur de l'homme ; il soumet les monarques à rendre compte de leurs actions. Nous l'embrasserons avec transport ce système magnifique, & qui conséquemment doit exister ; car tout ce qui est grand & sublime est nécessairement vrai. Et d'où nous viendroit cette idée profonde & claire qui subjugue l'entendement ? Nous aurions donc créé un système plus grand & plus généreux que celui qui existe, nous foibles créatures ! Oui, il existe, ce système d'ordre arrangé par une Intelligence infinie & prévoyante. Je le vois, je le sens ; je m'y abandonne ; j'abdique ma qualité d'homme, & je frémis devant tout être puissant, s'il n'est qu'un rêve.

Toutes ces planetes enchaînées dans leur orbite, circulant avec une rapidité qui effraie l'imagination, accomplissant les révolutions célestes avec une précision qui semble obéir au calcul ; tous ces globes de feu qui montent, descendent, se croisent, & qu'une chaîne invisible retient dans l'espace qu'ils parcourent ; ce temple de l'univers avec son

plan, ſa magnificence, ſa ſuperbe décoration, que ſeroit-il en effet, ſans l'être né pour connoître, pour admirer ſon auguſte appareil, pour meſurer les diſtances, le rapport, le vol des aſtres, & pour avoir le ſentiment profond des prodiges qui ſe déploient autour de lui? Ce temple ſeroit inanimé & déſert ſi le prêtre de la Divinité, ſi l'homme n'étoit pas au milieu pour adorer & ſe proſterner devant l'ouvrage de la Sageſſe éternelle.

SANS l'élan d'une ame ſenſible, l'univers eſt froid, mort & ſtérile. L'hommage de ſa penſée, voilà ce qui donne une ame à la nature, en établiſſant un rapport entre l'ouvrier & l'ouvrage.

QUE l'homme ſoit donc un moment orgueilleux de ſon origine! C'eſt vraiment pour lui que le monde exiſte. Ces ſoleils immenſes, ils ne ſe connoiſſent pas; & lui il les peſe. Sa penſée s'élance au-delà des limites où pénetrent leurs rayons. Elle a une ſphere d'activité plus grande que la leur; elle paroît le point où tout ce qui eſt créé peut & doit aboutir. Ardent & tranquille contemplateur des merveilles de la création, il en eſt le chef-d'œuvre, puiſque c'eſt ſon ame qui ſent

avec transport la majestueuse existence de l'Auteur de la nature. Et pourquoi se refuser à la reconnoître ? Il est bon, parce qu'il est grand. Toute idée lumineuse, tout sentiment cher, toute image sublime ou consolante, viennent du grand Etre. Adorons, aimons, espérons !

CHAPITRE XLIII.

Tours de Filoux.

LES filoux ayant à combattre une inspection vigilante, ont eu besoin de plus de ruse & de soupleſſe. La défense est devenue aussi ingénieuse que l'attaque. Le chef-d'œuvre seroit de s'entendre avec les prépoſés ; mais comme cela est impraticable, il faut qu'ils aient recours à des astuces toujours nouvelles.

LA main qui soutire la tabatiere d'or, la montre, la bourse, est légere & souple ; mais elle s'est exercée sur un mannequin suspendu. Il faut qu'il soit volé sans qu'il vacille. La main subtile se forme à la longue, & la cupidité la rend adroite & sûre, mais

la

mais la langue du filou qui l'endoctrine si bien & si à propos, comment a-t-il souvent une présence d'esprit admirable ?

Un homme qui venoit de recevoir un paiement chez un notaire, retournoit chez lui dans un carrosse de louage. Le cocher ne se souvenant plus du nom de la rue qu'on lui avoit indiquée, descendit de son siege & ouvrit la portiere pour le redemander. Il trouva notre homme roide mort. A sa premiere exclamation le monde s'amassa. Un filou qui passoit, fend tout-à-coup la presse, & d'une voix lamentable & pathétique, il s'écrie : *c'est mon pere ! malheureux que je suis !* Et donnant toutes les marques de la plus vive douleur, pleurant, sanglottant, il monte dans le carrosse, embrasse le visage du mort. Le peuple fut touché & se dispersa, en disant : *le bon fils* ! Le filou fit marcher le carrosse & les sacs d'argent; & s'arrêtant à une porte, il dit au cocher qu'il vouloit prévenir sa sœur du funeste accident qui venoit d'arriver. Il descend, ferme la portiere, & laisse le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui. Le cocher ayant attendu long-tems, s'informa vainement dans la maison, du jeune

homme & de sa sœur; on ne connoissoit ni elle ni lui, ni le mort.

Il fut un tems où, à la réquisition de l'archevêque, on faisoit la chasse aux abbés qui alloient voir des filles. Ces abbés n'ont pour tout caractere que l'habit violet ou marron; quelquefois le manteau court & le petit colet. C'étoit sur-tout dans les promenades du soir que ces abbés accostoient ces filles. Un filou s'étant avisé de s'habiller en exempt de police, parcouroit les promenades; & dès qu'il voyoit un de ces abbés parler à des filles, il ne le perdoit pas de vue. Lorsque l'abbé sortoit, il alloit à lui, & montrant tout-à-coup son bâton d'ivoire, il lui disoit: *vous savez ce que vous venez de faire, monsieur l'abbé; je vous arrête de la part du roi.* Le pauvre abbé tremblant, montoit dans un fiacre, & osoit enfin demander où on le conduisoit. *Au Fort-l'Evêque*, répondoit le faux exempt. *Au Fort-l'Evêque? Ah, monsieur!* Il tâchoit d'attendrir le meneur, en lui représentant combien sa réputation en souffriroit. Bientôt l'inexorable exempt composoit avec son prisonnier, & lui tiroit tout l'argent qu'il avoit en poche.

Il suivoit ce métier lucratif, lorsque le magistrat en ayant été informé, fit déguiser un exempt en abbé, lequel joua dans les Tuileries le rôle convenable pour attirer le faux exempt. Quand il vint à lui montrer son bâton & l'ordre du roi, l'abbé en tira un autre de sa poche, en lui disant : *voici le véritable, monsieur ; suivez-moi.*

On vit ce qu'on n'avoit pas encore vu, un exempt en manteau court arrêter un homme en habit bleu & le conduire réellement au *Fort-l'Evêque*, où il avoit feint d'en conduire tant d'autres. Je prie quelque dessinateur en belle humeur, de faire une estampe sur ce sujet; il faudra qu'on y voie la physionomie d'un exempt en rabat transpirer sous la calotte; l'imposteur qui en avoit endossé l'habit, ne doit avoir qu'une teinte de cet œil hardi & pénétrant, qui devine & en impose aux escrocs. La surprise, les deux bâtons croisés, l'audace terrassée, tout cela doit faire une estampe piquante.

Au mois de juin de l'année 1754, un banqueroutier, embarrassé du désordre & de la confusion de ses affaires, s'avisa du stratagême suivant. Il fit acheter secrétement un

cadavre de ſa taille & de ſon poil, & le fit porter à ſa maiſon de campagne ; il eut ſoin de le revêtir du même linge & des mêmes habits qu'on lui avoit vus le jour de ſa diſparition. Après quoi, lui ayant tiré dans le viſage un coup de piſtolet, de maniere à le défigurer & le rendre méconnoiſſable, il prit la fuite ſous un autre habillement. Tandis qu'on déploroit ſa mort tragique, il étoit en Angleterre. Ce fut ainſi que ce filou ſut payer ſes créanciers avec un cadavre acheté, & un coup de piſtolet qui ne fit de mal à perſonne.

Il y a beaucoup plus de filoux à Paris que de voleurs. C'eſt le contraire à Londres. L'Anglois dédaigne de fouiller dans les poches ; il a honte d'une ſubtilité ; il attaque ou il enfonce les portes. Ici la ruſe du vol eſt plus commune que ſa violence ; l'adreſſe veille le jour & la nuit ; il faut tout garder, tout ſerrer. Une porte ne reſte pas impunément entr'ouverte ; les mains vigilantes des larrons qui ſe gliſſent à pas de loup, ſe portent inviſiblement ſur tout, & l'on n'oſeroit confier même pendant le jour aucun objet à la foi publique.

CHAPITRE XLIV.

Les Rogations.

C'EST une fête bien touchante que celle où la religion va trouver le laboureur au milieu des champs ; où les prêtres traverſent les guérets, pour demander au Dieu qui nourrit les humains, de fertiliſer la terre, de faire deſcendre la roſée du ciel ſur les ſemences, d'accorder au cultivateur des récoltes propices !

QUOI de plus auguſte que ces cantiques offerts ſous la voûte des cieux, qui montent vers l'Être ſuprême, qui implorent les véritables richeſſes, le froment nourriture premiere & les fruits ſavoureux ! La religion alors ſe montre comme nourrice de ſes nombreux enfans, comme médiatrice entre le ciel & la terre, & ſemble tout-à-la-fois promettre & appeller l'abondance.

LA ville eſt devenue ſi grande, que les prêtres ne peuvent plus viſiter les champs trop éloignés. Ils font le tour des charniers, ils ſe promenent ſur un pavé ſec ou fangeux ; mais dès qu'on ne voit plus flotter les bannie-

res à côté des épis, cette fête a perdu ce qu'elle avoit d'impoſant.

Il eſt inutile de traverſer des rues bordées de chapeliers & de marchandes de modes, pour rappeller une fête ruſtique, où l'on rendoit hommage au Créateur au milieu du verd naiſſant des prés.

Sans les bleds nouveaux, & qui annoncent une ſeve active, cette cérémonie devient ſeche. L'homme a vu ſes travaux bouleverſés par le caprice des élémens; il a craint, il a élevé les mains vers l'Être qui diſpenſe les rayons du ſoleil. Mais la proceſſion dans les rues pierreuſes de la ville a perdu toute ſa dignité, tout ſon charme, & l'on n'entend plus qu'avec froideur, dans la rue Saint-Honoré, les chants qui dans les ſentiers des haies fleuries auroient fait couler une larme de ferveur & de joie; car l'eſpérance n'eſt que le deſir, & voilà le plus pur tréſor de l'homme.

L'opulent ne voit-il pas le prix du froment avec une ſouveraine indifférence? N'eſt-il pas tenté de rire, quand il rencontre la proceſſion qui demande du pain à celui qui fait croître le bled? Pourquoi donc profaner cette antique & religieuſe cérémonie devant

la porte orgueilleuſe de tant d'hommes durs, ingrats & ſans yeux, qui précipiteroient leurs chevaux ſur la foule ſuppliante pour arriver un inſtant plus tôt à la bourſe ? Allons voir cette fête à la campagne. L'humble curé du village faiſant le tour des champs, eſt alors plus grand que le pontife de la capitale.

CHAPITRE XLV.

Le Landi.

LORSQUE le papier n'étoit pas encore en uſage, on ſe ſervoit de parchemin, & tous les ans on en vendoit pour toute l'année, à *une foire franche*, où le recteur de l'univerſité alloit en proceſſion. Les écoliers & les régens, ſeuls conſommateurs du précieux parchemin, l'accompagnoient à cheval. Dès lors les écoliers n'ont point oublié la fête du *landi*. Elle arrive au commencement de l'été.

LES écoliers cotiſant leurs bourſes, dans l'âge où l'on n'a pas encore appris à calculer, courent chez tous les loueurs de chevaux. Malheur aux pauvres animaux efflanqués ſur qui tombera le ſort. C'eſt leur jour de ſupplice.

L'ÉCOLIER ſe leve avant l'aurore. Sorti des murailles de ſon college, il fait galoper le courſier boiteux. Un autre cheval, compagnon de miſere, traîne avec peine le cabriolet chargé de diſciples & du lourd profeſſeur. Il adoucit ſa voix ſévere, cache ſa férule, & une partie de ſon empire eſt perdu pour vingt-quatre heures.

LE jour, quoique long alors, ne l'eſt pas encore aſſez. L'imagination embraſſe toutes les jouiſſances. On voudroit les réaliſer toutes a la fois. Le feſtin ſera dreſſé ſur l'herbe; le vin que l'on boira ne ſera plus gâté par l'eau ſurabondante ; la voix rauque des pédans n'oſera plus tonner ſur les aimables jeux. Les écoliers braveront dans une ardente liberté les regards des fâcheux pédagogues.

IL n'y a plus de maîtres ce jour là. Quand le régent rit, tout doit rire dans l'univers. Y a-t-il une autre puiſſance ſur terre ? non : voici la royauté qui s'avance ; le haſard a conduit le monarque au milieu d'eux ; le monarque eſt leur camarade ; il a l'air riant ; ils ſe familiariſeront avec le monarque (*) qui,

(*) Louis XVI rencontrant des écoliers un jour

dans ce jour privilégié, aura daigné se mêler à leurs jeux, à leurs courses, & mettre de côté sa grandeur, à l'exemple du recteur violet qui a fait trêve avec la sienne.

L'ÉCOLIER qui connoît peu la distinction des rangs, qui ne suit dans ces heures rapides que la voix du plaisir, pense que tout ce qu'il rencontre doit participer à sa vive allégresse. Il n'immolera pas une minute de ses plaisirs; toutes sont comptées. Il s'est enivré trois mois d'avance de l'attente de ce jour unique. Il a secoué la poussiere des bancs, franchi la grille; il faut que rien ne reste du banquet servi sur le frais gazon. On dévore & l'on court; on court & l'on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné.

ON voit à regret le soleil qui déja penche vers son déclin. Alors on précipite les jeux; l'écolier redouble d'activité; il tourmente de nouveau le courtier qui ne prend pas part à la fête. Hélas! quand il reviendra le soir, il attestera tout poudreux, les jambes roides &

---

de *landi*, se mit à jouer avec eux aux barres; & les ayant invités ensuite à goûter, ils refuserent, leur goûter étant plus proche que le goûter royal, & l'appétit l'emportant sur l'honneur.

immobiles, qu'il a acquitté avec uſure le prix de ſon louage. Le maître a exigé le double, & ſans injuſtice. L'animal fatigué, tout penſif, ſemble craindre qu'une pareille fête ſe renouvelle.

C'EST le lendemain, jour nébuleux quand il feroit le plus beau ſoleil, que l'étude paroîtra triſte & peſante, que la voix des profeſſeurs deviendra plus haïſſable, & que le rudiment ſemblera le plus déteſtable de tous les livres.

CHAPITRE XLVI.

Jurés-Crieurs.

ILS ont une ordonnance de Charles V, qui les autoriſe dans la poſſeſſion & jouiſſance de fournir aux obſeques & funérailles les manteaux noirs, les draps, velours & tentures, dont on tapiſſe la maiſon du mort & le lieu de ſa ſépulture. Un juré-crieur peut répéter ce vers de la comédie :

Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.

QUAND il voit paſſer dans ſon équipage un être bien vivant, bien portant, il ſonge

à sa pompe funebre, & de quelle maniere il arrangera, avec tout le goût possible, sa chapelle funéraire.

Les curés & fabriques de Paris vouloient fournir aux morts toutes les décorations sépulcrales ; mais les jurés-crieurs sont venus avec une *déclaration* & un *édit* à la main, leur prouver que les ornemens du cercueil les regardoient ; que c'étoit à eux d'embellir le sarcophage, de donner des *pleureuses* aux parens ; que le curé n'avoit que le droit d'entonner le *De profundis*, d'allumer les cierges ; enfin, que *le tarif de leurs droits leur étoit particulier.*

Autrefois le juré-crieur se couvroit d'un habillement fort bizarre, pour assister aux cérémonies funebres. L'héritier qui jouoit la douleur, ne pouvoit s'empêcher de rire, & on le voyoit à travers son long crêpe. Les héritiers n'ont plus voulu qu'on surprît ainsi le fond de leur ame ; & pour avoir l'air sérieux, les jurés-crieurs ont pris la robe des avocats.

On diroit que le procès pour la succession va commencer sur la tombe du mort. Mais patience ; après la robe, les avocats viendront. Tout ce qui porte robe noire vit de décès ;

& ſi le juré-crieur préleve ſa part immédiatement après le curé, elle ne ſera pas la plus conſidérable.

QUAND le défunt a des armes, le juré-crieur eſt obligé de les porter à l'enterrement, peintes en carton, ſur ſa poitrine ; car un mort illuſtre n'abandonne point encore le blaſon dans le dernier rôle qu'il joue aux yeux des vivans.

LES faiſeurs d'oraiſons funebres ne ſont-ils pas des eſpeces de jurés-crieurs, qui proclament les prétendues qualités du mort avec autant d'étalage que ceux-ci expoſent ſes armoiries ?

CHAPITRE XLVII.

Confeſſeurs.

SI l'habitude d'aller à confeſſe ſe perd inſenſiblement ; ſi elle eſt totalement éteinte dans les claſſes ſupérieures, ce n'eſt pas faute de confeſſeurs. Ils ſont en ſurplis dans les confeſſionnaux qui ſont adoſſés aux piliers des égliſes. Leur préſence vous invite à y entrer ; vous n'avez qu'à vous agenouiller.

Le prêtre entend les péchés par une petite fenêtre grillée. Un numéro distingue les confessionnaux, afin que vous sachiez à qui vous devez achever votre confession commencée, & que vous n'alliez pas demander l'absolution à un prêtre qui pourroit vous dire, *nescio vos.*

Des deux côtés sont deux grouppes de pécheurs qui attendent leur tour; c'est à qui passera, & quelquefois il y a dispute pour savoir à qui se plongera dans la boîte. On murmure hautement contre ceux qui occupent le confessionnal trop long-tems. La fille qui va à confesse avec sa mere, a soin d'abréger, & celle-ci en fait autant de son côté: le tout pour prévénir certaines réflexions mentales.

Les confesseurs achalandés n'en sont pas peu fiers; & quand ils ouvrent leur niche en boiserie, ils regardent d'un œil satisfait le troupeau demi-contrit des pénitens, ayant livre ou chapelet en main.

Il est composé ordinairement de quelques bourgeoises hypocrites ou sinceres, de plusieurs vieillards qui songent à leur fin, & de beaucoup de servantes qui passeroient pour voleuses aux yeux de leurs maîtresses, si elles

ne se confessoient pas. On y mene de force les écoliers; & quand le confesseur en a entendu un, il fait la confession de toute la bande.

QUELQUES confesseurs se plaisent dans les fonctions secretes de leur ministere. Ils peuvent faire du bien; ils peuvent faire du mal; c'est selon le caractere de l'homme. Il y en a qui se dévouent au soin d'écurer les consciences des crocheteurs, des fiacres & des savoyards. De gros péchés bien lourds tombent cruement dans leurs oreilles non épouvantées, tandis qu'à deux pas de là des péchés délicatement voilés, qu'on fait entrevoir plutôt qu'on ne les avoue, frisent légérement son nerf auditif sans le blesser.

UNE marquise, quand elle est aux pieds du prêtre, doit-elle se confesser comme une harangere? Si l'absolution est la même, le ton du *confiteor* n'est-il pas différent?

MAIS la confession d'une femme de qualité est une bonne fortune qui arrive rarement à un prêtre de paroisse. Les confesseurs ordinaires ont perdu la carte de leurs péchés ingénieux & mignons; ils ne sont bien au fait que des péchés vulgaires, qui ne varient point

dans la maſſe du peuple, lequel prévarique plutôt par habitude que par goût.

SOUVENT on a négligé d'entrer dans un confeſſionnal depuis douze ou quinze années; mais on devient amoureux, on veut ſe marier. On croit le lendemain aller d'emblée à l'hôtel, donner la main à ſon amante chérie, & de là entrer au lit nuptial; mais ſans billet de confeſſion, point de ſacrement, point de jouiſſances conjugales. L'inſtant du bonheur eſt retardé, l'amant s'inquiete. Son amante lui dit en riant : *êtes-vous confeſſé*? *Cela ne me coûte rien à moi, confeſſez-vous.* A qui s'adreſſera-t-il? Tout eſt prêt, la dot, le feſtin, le bouquet, l'épouſée, & il n'aura rien s'il ne ſe confeſſe préalablement.

C'EST alors que, rodant dans une égliſe, il aviſe du coin de l'œil un confeſſionnal garni de ſon prêtre. Il le lorgne, il y entre furtivement avec une ſorte d'embarras; mais l'amour qui fait des miracles de toute eſpece, l'oblige à dire à mains jointes le *confiteor.*

IL l'a oublié : il ſait qu'il eſt amoureux & preſſé; voilà tout. Sa mémoire ornée de madrigaux, n'a retenu aucune formule pénitente. Il ne diroit pas mieux ſon *credo* ni ſon

pater ; c'eſt cependant un bel-eſprit. Mais les confeſſeurs aguerris ſont accoutumés à voir arriver ainſi les épouſeurs la veille de leur mariage. Ils les devinent, & en général ils les traitent honnêtement, ſatisfaits qu'ils ſont de cette ſoumiſſion paſſagere à l'égliſe, & de cet hommage, quoiqu'un peu forcé, rendu à ſon pouvoir.

Ils délivrent de bonne grace le billet de confeſſion, ſans lequel ils ſavent bien que l'on ne pourroit ſerrer le lien dont on attend ſon bonheur.

Le prêtre raiſonne. S'il a la complaiſance de donner le billet, il ſait qu'il ſera ſuivi d'une meſſe, puis d'un baptême, & que l'égliſe en profitera.

Un confeſſeur en ayant ainſi bien uſé envers un épouſeur, celui-ci tenant ſon billet de confeſſion, crut qu'il ſeroit plaiſant de revenir ſur ſes pas & de dire au prêtre : *je ne ſais, monſieur, ſi je ſuis bien confeſſé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* Le confeſſeur, homme d'eſprit, répartit : *ne m'avez-vous pas dit, monſieur, que vous alliez vous marier ?*

On a calomnié les confeſſeurs, en diſant

que

que quelques moines vendoient ces indispensables billets pour un écu de six livres & une bouteille de vin. Il n'y a point d'homme qui consente à déshonorer son état, sa personne & son couvent, à l'appât d'une somme aussi modique. Une exception scandaleuse ne doit pas être prise pour l'usage.

Il est plus décent; au lieu de recourir à ce détour, d'aller trouver un prêtre, de lui dire nettement de quoi il s'agit; & sur vingt ecclésiastiques, dix-neuf vous serviront avec une politesse noble, & vous n'aurez point à vous plaindre.

Aucun prêtre ne peut confesser sans le pouvoir de son archevêque. Les filles de Sainte-Catherine, rue Saint-Denis, ayant refusé le confesseur que feu Christophe de Beaumont leur avoit envoyé; & celui-ci s'obstinant à ne point lever l'interdiction du prêtre qu'elles demandoient, ces saintes filles ont passé plusieurs années sans se confesser ni communier. Elles ont attendu sa mort, & le nouvel archevêque vient de leur rendre le prêtre interdit.

CHAPITRE XLVIII.

Docteur de Sorbonne.

On peut en rire, lorſqu'il veut ſoumettre théologiquement toutes les opinions de l'univers à ſes argumens biſarres ; mais il faut quelquefois le reſpecter.

Le plus beau rôle que puiſſe jouer un homme ſus la voûte du ciel, appartient à un docteur de Sorbonne, quand il ſerre dans ſes bras un criminel que la terre abandonne, quand il touche ſon cœur endurci, quand il le diſpoſe à ſe jeter dans le ſein du Dieu qu'il a méconnu, à attendre tout de ſa miſéricorde, à recevoir le ſupplice comme une expiation propre à ſatisfaire la juſtice divine. Il ſauve ſon ame du déſeſpoir, plus cruel que les tortures ; il allege ſes ſouffrances, il lui montre une autre vie, il l'aide à boire le calice amer. En lui inſpirant la réſignation, il lui donne la force qui combat les tourmens.

Endormir ſes douleurs, élever ſon ame vers l'Être dont l'idée le conſole, quel emploi ſublime ! . . . C'eſt alors qu'un docteur

de Sorbonne fait oublier ſon titre, & qu'il ne paroît plus qu'un réconciliateur charitable, un conſolateur auguſte, un ami ſenſible, un héros.

Oui, le triomphe de la religion, c'eſt de voir un prêtre ſe courber ſur un corps écraſé ſous le fer des bourreaux, mêler ſes larmes à ſon ſang, preſſer ſes joues, le convaincre qu'un homme encore lui reſte dans cet abandon univerſel.

Il étouffe dans la bouche du malheureux le cri du déſeſpoir, & peut-être celui du blaſphême. Il lui montre le repos dans le ciel; & l'environnant d'auguſtes promeſſes, il le livre au Dieu vers lequel l'infortuné s'élance avec d'autant plus de ferveur, qu'il eſt plongé dans un abîme de maux.

Que de courage il faut pour ces momens terribles! Et quel autre ſentiment que celui de la charité, porteroit un prêtre à monter ſur l'échafaud avec le meurtrier, à ſe mêler à ſes bourreaux, à voir leurs apprêts à recevoir ſon dernier regard, à aſſiſter à l'horrible exécution, à ſoulever ſa tête pendante & défigurée, quand, les membres caſſés & repliés ſur une roue, il n'y a plus que les paroles de la religion pour le ſauver des impréca-

tions, de la rage & du déſeſpoir qu'enfante la douleur !

Le docteur de Sorbonne paroît alors le député ſenſible de l'humanité, qui vient adoucir ce que la loi a d'atroce & d'effrayant.

Le parricide Damiens fut aſſiſté dans ſes longues tortures par deux docteurs de Sorbonne. Le forfait & le ſupplice, également extraordinaires, appellerent deux charitables confeſſeurs qui ſe relayoient.

CHAPITRE XLIX.

Bureau qui manque à Paris.

Parmi tant de bureaux qui vous vexent, vous tourmentent, vous pillent, tandis que des quittances de douze ſols ont leur paraphe, que tout s'écrit par cette foule de commis automates, qu'on devroit commander déſormais à l'art des Vaucanſon ; il en manque un qui ſeroit infiniment utile. Ce ſeroit un regiſtre où tout homme qui veut travailler, en quelque genre que ce fût, s'offriroit en expoſant ſon âge, ſa demeure & ſes talens. D'un autre côté, un regiſtre ſemblable rece-

vroit toutes les demandes poſſibles. Puis des hommes intelligens, faiſant la comparaiſon, rapprocheroient les demandes & les perſonnes.

N'EST-CE pas ce qu'on appelle *le haſard* qui a placé une foule de gens inoccupés, qui leur a donné de l'emploi? Pourquoi ne pas hâter ce haſard, ou plutôt le faire naître dans une ville où il y a une multitude de beſoins & tant de gens qui cherchent à travailler pour les autres? Peu d'hommes riches qui n'aient beſoin d'un homme pauvre: peu de pauvres qui n'aient beſoin d'un homme riche. Le tout conſiſte à les faire trouver enſemble. Quoi! voilà un homme qui a des bras ou des talens, & il n'y auroit point de place pour lui dans le monde!

LES petites affiches ſont inſuffiſantes à cet égard. C'eſt par une protection particuliere du gazetier que la demande de tel infortuné eſt rendue publique. Des regiſtres toujours ouverts & que chacun viendroit conſulter à toute heure; des commis habiles à ſaiſir certains rapprochemens; une bienveillance caractériſée dans cette partie d'adminiſtration, feroient diſparoître la race des déſœuvrés, ou ne leur laiſſeroit aucune excuſe.

Eh ! qui ſait ſi l'on ne pourroit pas étendre ce plan juſqu'aux mariages ? Lorſqu'on ſonge qu'une ſimple rencontre a ſeule déterminé, tantôt une honnête fortune, tantôt une heureuſe union, on ne ſauroit trop aider à l'inexpérience & à l'aveuglement ; car nous paſſons tous les uns à côté des autres, ſans nous connoître. Qui nous rapprochera ? Qui nous éclaircira ſur les rapports de notre ſituation ?

L'homme qui mérite le plus le titre de bienfaiſant, n'eſt pas celui qui donne de l'or : car l'or ſe dépenſe ; mais celui qui prévient l'inaction, dont l'inconvénient eſt d'engourdir & d'étouffer bientôt toutes les facultés de l'homme.

Que le miniſtere me faſſe directeur d'un pareil bureau, & je m'engage publiquement à en démontrer les bons & ſalutaires effets en moins de quatre années. J'arracherai à l'oiſiveté & au vice une multitude d'hommes. Aucun talent ne demeurera ſtérile ; & juſqu'à un ſot, je puis me vanter de ſavoir le placer encore plus facilement qu'un homme d'eſprit.

CHAPITRE L.

Chartreux.

LES chartreux ſe trouvent enclos dans la ville. Ils ſont ſitués près d'une promenade publique, & pas trop loin de la comédie françoiſe. Que devient donc cette ſolitude qui doit les environner? Comment ſe trouvent-ils placés au centre du tumulte, eux dont la regle eſt d'habiter les lieux ſolitaires & éloignés du ſouffle contagieux des cités?

LES capucins avoiſinent le jardin des Tuileries, & ſont tout près de l'opéra. En rentrant chez eux, ils rencontrent néceſſairement les chanteuſes des chœurs & les danſeuſes au jupon court, qui n'ont pas encore d'équipage.

CE terrein précieux, occupé par des monaſteres, pourroit ſervir aux commodités & à l'avantage du public, & les hermites ſeroient beaucoup mieux placés dans la campagne. Ce ſont des vides trop effrayans dans une ville populeuſe, où les édifices & les habitans ſont ſerrés.

ON a ſenti cet abus: on a voulu tranſ-

planter plus loin les chartreux. Oh, que de clameurs & d'obſtacles ! La réſiſtance a été ſérieuſe, & nos anachoretes ont prouvé combien ils tiennent du fond du cœur à ces villes perverſes & corrompues, dont ils ont tant de peine à s'arracher.

AUTREFOIS les princes, les reines fondoient des monaſteres. N'eſt-ce point le tems de faire preciſément le contraire ?

CHAPITRE LI.

Arſenal.

L'ARSENAL du roi de France n'eſt point à Paris, ſous les deux magnifiques vers de Nicolas Bourbon, que Santeuil (*) étoit ſi jaloux de n'a voir pas faits.

Ætna hæc Henrico Vulcania tela miniſtrat:
Tela giganteos debellatura furores.

MALGRÉ ces deux vers, il n'y a point d'artillerie dans l'arſenal. Quelques fuſils rouillés,

(*) Il s'écria dans un enthouſiaſme poétique qu'il *auroit voulu les avoir faits & être pendu.*

quelques mortiers hors d'état de ſervir, voilà tout ce qu'on y voit.

LES fonderies qui furent conſtruites par ordre de Henri II, n'ont ſervi qu'à la fonte des ſtatues qui décorent les jardins de Verſailles & de Marly.

IL s'y trouve un magaſin à poudre. Le feu y prit en 1562. Dieu nous préſerve de la répétition !

AU lieu de machines de guerre, on y voit, à travers de larges carreaux, une bibliotheque curieuſe, qui appartient à M. de Paulmi. Un jardin en très-belle vue offre une promenade aux habitans du Marais, qui ont toujours l'air un peu antique & de plus ennuyé. Ce quartier tranche en tout, même dans la façon de ſe promener, avec le reſte de la ville.

L'ARSENAL du roi de France n'eſt donc pas ſur le quai des Céleſtins; il eſt à Strasbourg, à Metz, à Lille, à Toulon, à Breſt. Voilà le miroir impoſant où ſe réfléchit ſa toute-puiſſance. Le fer qui eſt à l'arſenal de Paris n'eſt bon qu'à faire des marmites. Les véritables foudres de la guerre ſont ſur les frontieres, où les diſciples de Mars veillent

à la ſûreté du royaume, & ſont tout prêts à recevoir l'ennemi, s'il ſe préſentoit.

CHAPITRE LII.

Livres de Paroiſſe.

HEURES, *Semaine ſainte*, *Offices*, *Quatre-tems de l'année*, &c. On ne les tire qu'à vingt & à trente mille exemplaires. Fameux auteurs, pouvez-vous prétendre, même en idée, aux ſuccès qu'obtiennent les débris du *Bréviaire* romain ou du *Miſſel* pariſien?

CES livres ſont en latin; le peuple n'y entend rien; mais il achete toujours. Il défigure encore le mauvais jargon emprunté de la ſuperbe langue latine, eſtropie tous les mots, ne ſait ce qu'il dit à Dieu dans un plein chant paſſablement lourd; & il appelle cela prier.

UNE femme de qualité récitant ſes prieres en latin, diſoit avec naïveté, *je ne ſais ce que je dis.* Son amie lui dit: *eh bien, priez en françois. Oh! non*, répondit-elle, *j'aurois trop de plaiſir.*

UN cardinal ne récitoit jamais son bréviaire, dans la crainte de corrompre sa belle latinité.

COMBIEN y a-t-il d'évêques, d'abbés commendataires, de chanoines, qui disent régulièrement leurs bréviaires? Mais s'ils ne le disent pas, ils achetent les *quatre Volumes*, bien reliés & dorés sur tranche. Ils en ont toujours un tome ostensible qui repose sur leur cheminée; & voilà tout ce que demande le libraire de Hansy, qui fait sa fortune avec ces volumes latins lesquels se vendront encore plus long-tems que les œuvres de Rousseau & de Voltaire.

QUE les noms de Luther & de Calvin doivent être en horreur aux libraires qui tiennent en gros magasin ces *Heures*, *Offices*, *Semaine sainte*, &c! Ces réformateurs ont appris à prier en langue vulgaire. Si l'on s'avisoit à Paris de chanter les pseaumes de David en françois, que deviendroit cet amas énorme de latin qui rapporte un revenu sûr & ample aux libraires non lettrés, qui n'entendent pas un mot des hymnes qu'ils ont imprimées, mais qui les chantent de grand cœur à l'église avec la foule des fideles? Que ceux-ci restent ignorans, pourvu qu'ils soient des ache-

teurs assidus : n'est-ce point là le vœu des opulens magasiniers de versets & d'antiennes ?

L'ÉGLISE n'a point affermé la vente des livres saints, malgré leur produit immense ; & le gouvernement a mis en ferme nos autres lectures journalieres ; mercures, journaux, gazettes, &c. qui lui rapportent un tribut annuel. La sainte église heureusement n'a point adopté les bureaux de librairie & la race avide des commis qui s'en font un revenu, toujours au détriment des pauvres auteurs.

UNE dévote fait relier magnifiquement son *Eucologe*, & le fait porter en triomphe à l'église par son laquais. Elle veut qu'on remarque la reliure dorée.

CHAPITRE LIII.

Porte des Spectacles.

EN arrivant devant une salle de spectacle, vous appercevez une compagnie de gardes, fusil sur l'épaule.

CRISPIN & Arlequin ne paroissent jamais sur les planches, que préalablement des gre-

nadiers, avec leur haut bonnet, n'aient occupé l'enceinte du théatre, où vont paroître les ris & les jeux. Ces ſoldats, qui accompagnent les productions de Racine & celles de M. Piis-Barré, font à quatre heures des évolutions militaires ſur la place, comme s'ils alloient à l'ennemi. On les voit diſtinctement mettre la balle dans le fuſil : voilà le prélude de la comédie. Cela n'eſt pas trop gai, avant une répréſentation du *Bourgeois gentilhomme*.

Si la piece eſt un peu courue, il faut avoir les côtes fort preſſées avant d'obtenir un billet ; & tandis que les *parterriens* ſe battent, les comédiens ſont ſur un balcon & s'amuſent du flux & reflux des oppreſſés qui leur apportent de quoi ſouper.

En-dedans, le fuſilier vous range comme des oignons, vous fait aſſeoir, interpelle l'auditeur ventru, le chicane, veut que telle banquette contienne autant de derrieres, ſans en avoir pris les proportions ; il impoſe ſilence à ceux qui crient qu'ils étouffent. Il faut écouter le bon Moliere ſous la mouſtache d'un grenadier. Riez ou ſanglottez trop fort : le grenadier qui ne rit point, qui ne pleure point, obſerve à quel degré monte votre expanſive ſenſibilité.

Un major peu civil & mal coiffé, de ſeche figure, beaucoup plus ami des comédiens qu'il connoît que du parterre qui s'écoule, ſe courrouce quand on ſiffle ſes amis. Il n'a qu'à faire un geſte, & l'homme de goût, que le mauvais révolte, eſt ſoudain enlevé entre les deux hémiſtiches d'un vers Cornélien.

Il faut que ce major ſoit un grand connoiſſeur en littérature; car il ne s'éleve pas un murmure qu'il ne prenne parti chaudement. La ſentinelle lettrée, avec des cartouches en poche, eſt toujours de l'avis du major.

Le major examine juſqu'à quel point le ſiffleur qui paie a manqué de reſpect au comédien & à l'auteur. Quand il a bien peſé le délit de leſe-comédie, alors il envoie en priſon le criminel. Le commiſſaire (ceci eſt arrangé) confirme aveuglément le prononcé du docte major.

Et comment ſe fait-il qu'à Londres, ſans gardes, ſans major, le public s'arrange ſi bien au-dehors & au-dedans, obſerve un grand ſilence, n'interrompt point mal-à-propos, & qu'on n'y abuſe point de l'extrême liberté? c'eſt que la police du ſpectacle étant entre

les mains du public même, elle n'en eſt que plus juſte & plus reſpectée.

MAIS cela ſeroit impoſſible à Paris : il faut une garde pour les voitures qui accourent audacieuſement, les cochers voulant rompre les rangs ; il en faut une pour l'ordre extérieur & intérieur. Le caractere du peuple l'exige ; il eſt accoutumé à ſentir par-tout le frein & la bride ; il ne ſauroit plus s'en paſſer.

S'IL y a un peu de contrainte, le ſpectacle auſſi n'eſt jamais troublé trop indécemment. L'amateur, curieux d'entendre Corneille, & qui ne veut pas être diſtrait par les bourraſques capricieuſes de la multitude, jouit tranquillement, & ſon plaiſir n'eſt pas altéré par des rumeurs déſordonnées. L'inſolence & l'audace ſeroient réprimées ſur-le-champ. Quand le major de la garde eſt honnête & ſenſé, tout conſidéré, l'on ne peut qu'applaudir à la police des ſpectacles ; elle eſt néceſſaire à Paris, autant qu'elle ſeroit ſuperflue à Londres. Il faut ſavoir ſacrifier ici une portion de ſa liberté, pour jouir plus ſûrement de l'autre.

ON commence à enviſager d'un œil plus tranquille les ſéditions théatrales, à moins

gêner les arrêts du parterre, à lui laiſſer cette précieuſe liberté, la ſeule qu'il réclame. Il faudroit lui abandonner pleinement & politiquement le droit d'approuver ou d'improuver à haute voix tel auteur & tel comédien. Nous y gagnerions tous, même en lui accordant une certaine licence, plutôt qu'en lui ôtant de ſa liberté.

Ah ! monſieur le major, vous qui avez fait croiſer ſur ma poitrine deux fuſils, lorſque je m'acheminois tranquillement pour aller prendre ma place au parquet de la comédie, place que j'avois bien acquiſe ; (*) laiſſez, de grace, le parterre & le paradis ſiffler amplement mes pieces & celles de mes confreres. Vous n'en battrez pas moins vigoureuſement les ennemis de l'état, lorſque vous ſerez en leur préſence.

(*) Cette anecdote tient à un procès connu, mais plus curieux dans ſes détails ignorés. On en régalera un jour les oiſifs qui s'occupent des faſtes importans du théatre.

CHAPITRE

CHAPITRE LIV.

Édits.

LE grand-pere de l'empereur de la Chine actuellement régnant a rendu un reſcrit unique dans ſon genre. Ayant remarqué dans ſes jardins une eſpece de tige qui donnoit un riz meilleur & plus abondant, il cultiva ſoigneuſement cette tige pendant pluſieurs années; & quand par l'expérience il fut certain du ſuccès, c'eſt-à-dire, que ce riz l'emportoit en qualité ſur tout autre, il publia un reſcrit où il l'annonçoit à ſes peuples. Il en fit la deſcription botanique dans le plus grand détail, donna tous les renſeignemens, & offrit à ſes ſujets des graines de cette précieuſe plante.

L'EMPEREUR affirma, dans le même reſcrit, qu'il étoit plus glorieux & plus ſatisfait de faire part de cette découverte à ſon peuple, que d'avoir élevé cent tours de porcelaine. Quand on ſonge que l'empereur, auteur de ce reſcrit, étoit à la tête de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes, qu'il s'occupoit de ces ſoins paternels, qu'il s'exprimoit ainſi;

l'ame eſt pénétrée de reſpect, car cent quatre-vingt-douze millions d'hommes qui béniſſent leur ſouverain du bienfait particulier d'une bonté attentive, forment le plus majeſtueux & le plus touchant des ſpectacles.

QUAND l'adulation poetique a voulu faire un dieu d'un roi, elle auroit pu paroître excuſable, ſi elle avoit enflé l'expreſſion de la réconnoiſſance en faveur de ce ſouverain Chinois, qui cultiva de ſes mains une plante nourriciere, pour l'annoncer avec alégreſſe & la donner à perpétuité aux deſcendans de cent quatre-vingt douze millions d'hommes. Quel trône! quel monarque! quel pere!

SI l'éclat des victoires, comme le dit Zoroaſtre, *n'eſt que la lueur des incendies*, quel roi de l'Europe, figuré en bronze dans nos places publiques, ne ſeroit pas plus grand en tenant dans ſa main une tige de cette eſpece, que d'être environné de l'appareil de la guerre & d'eſclaves enchaînés?

OH! ſi l'on ſubſtituoit à toutes ces inſcriptions latines les édits de bienfaiſance de chaque monarque en langue vulgaire, cela ne ſeroit-il pas plus vrai, plus ſimple & plus auguſte? Heureux dans l'avenir le ſouverain

qui pourroit en raſſembler un plus grand nombre !

CHAPITRE LV.

College Royal.

QUAND on a parlé d'un profeſſeur, on a parlé de tous ; ils ſe reſſemblent dans leurs ſtériles fonctions. L'on ſait aujourd'hui de quelle mince utilité ſont tous ces régens pour les arts ou pour les ſciences, qu'ils enſeignent à bâton rompu & pendant quelques minutes. J'en appelle ici à leur propre conſcience, ſur les progrès réels de leurs diſciples.

NOUS ſommes loin du ſiecle de *Ramus*, & l'on nous ramene ces groteſques leçons qui ne nous conviennent plus. Les livres, voilà les vrais précepteurs des hommes raiſonnables. Nous avons des livres ; nous n'avons plus beſoin de profeſſeurs.

QUOI de plus ridicule que de voir des hommes de vingt-cinq à trente ans aller écouter un régent qui parle inceſſamment de goût ; & ſon voiſin, qui explique ſans traduire, qui traduit ſans expliquer !

ARGENT mal gagné, tems perdu; telle devroit être l'inſcription véridique du College Royal.

ON l'a rebâti à neuf : dépenſe fort inutile ; c'étoit le dernier édifice de la ville qu'on dût relever.

AU reſte, les profeſſeurs auront bien raiſon d'inſiſter ſur l'utilité de ce college, & encore plus ſur la validité de leurs appointemens : mais ceux qui ſavent ce que ſont ces documens de profeſſeurs, leur futilité, leur vain étalage, & de quelle maniere ils font *la claſſe*, doivent dire aux étrangers. ne faites pas le voyage pour venir entendre, *place Cambrai*, celui qui poſſede la chaire de littérature françoiſe.

ON ne ſait pas encore ſi ce college tient ou ne tient pas à une univerſité ; c'eſt un beau ſujet de diſcorde dans le païs latin. En attendant le païs eſt plein de ſottiſes & de ſolléciſmes. L'un met *in ædibus apud ſanctum Germanum Vetus*, & il ſe fait un ſchiſme dans l'univerſité pour ſoutenir que *vetus* vaut *veterem*. L'autre grave ſur la pierre d'un mauſolée de M. l'abbé Batteux, afin que cela dure, *uno è noſtris*, au lieu d'*uni*;

& puis on raccommode, on met un I dans l'O, & cela fait un Φ.

En vérité, nos profeſſeurs de l'univerſité ne ſavent pas mieux le latin que leur langue maternelle.

Un écolier bâilloit en claſſe. - - *Comment*, dit le régent, *vous bâillez lorſque j'explique ? Je vois là de la malice.* - - *Eh, non, monſieur, je bâille ſi naturellement !*

Quelle belle langue que la langue des Romains, lorſque Cicéron, Virgile, Tacite, l'écrivirent ! C'étoit un peuple libre & vainqueur qui la mettoit en uſage ; c'étoit dans des climats doux qu'elle ſe prononçoit, & qu'elle réſonnoit à des oreilles ſenſibles à l'harmonie ! Elle avoit de la douceur, de l'aménité, de la force & de l'élégance ; mais lorſque les barbares eurent renverſé la capitale du monde en féroces vainqueurs, ils porterent leurs attentats juſques ſur la langue. Ils la mutilerent comme les chefs - d'œuvre des autres arts. Cette langue s'abâtardit en paſſant par la bouche d'hommes qui étoient devenus eſclaves ; elle ne fit plus entendre que le murmure d'une captive. Ce peuple ſi fier,

tombé au-deſſous de l'abaiſſement, ne ſachant plus penſer, ne ſut plus parler.

LE latin ſe réfugia dans les cloîtres, où le monachiſme, en lui prêtant l'obſcurité, le louche, la ſuperſtition de ſes viles & puériles idées, lui fit plus de mal que la rage des barbares.

CETTE langue s'échappa des mains deſſéchantes des deſtructeurs de la raiſon humaine, pour entrer dans l'Allemagne; mais appréhendée au corps par les juriſconſultes & les cabaliſtes, elle ne fut plus que le fantôme de ce qu'elle avoit été, qu'un mélange monſtrueux de différens idiômes, qu'un compoſé biſarre. C'étoit un cadavre qu'on promenoit en lui imprimant des mouvemens forcés. Ce qu'il y eut de plus triſte enfin, c'eſt que pluſieurs langues vivantes furent étouffées dans leur berceau; on les immola à ce jargon ſcientifique, qui paſſa pour la langue ſavante. Des langues qui avoient de la richeſſe & de l'abondance furent dédaignées, & ſe corrompirent devant une indigne rivale qui, malgré ſa dégradation, prit faveur à l'aide des pédanteſques univerſités.

CHAPITRE LVI.

Falots.

PORTEURS de lanternes numérotées, qui vaguent dans les rues vers les dix heures du soir. *Voilà le falot :* ce cri s'entend après souper ; & ces porteurs de lanternes se répondent ainsi à toute heure de nuit, aux dépens de ceux qui couchent sur le devant ; ils s'attroupent aux portes où l'on donne bal, assemblée.

LE falot est tout-à-la fois une commodité & une sûreté pour ceux qui rentrent tard chez eux ; le falot vous conduit dans votre maison, dans votre chambre, fût-elle au septieme étage, & vous fournit de la lumiere quand vous n'avez ni domestique, ni servante, ni allumettes, ni amadou, ni briquet ; ce qui n'est pas rare chez les garçons, coureurs de spectacles, & batteurs de boulevards. D'ailleurs ces clartés ambulantes épouvantent les voleurs & protegent le public presqu'autant que les escouades du guet.

CES rodeurs, tenant lanterne allumée, font

attachés à la police, voient tout ce qui ſe paſſe ; & les filoux qui dans les petites rues voudroient interroger les ſerrures, n'en ont plus le loiſir devant ces lumieres inattendues.

ELLES ſe joignent aux réverberes pour éclairer le pavé. Il eſt devenu beaucoup plus ſûr depuis qu'on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu'on apperçoit de loin, qui vous guident dans les ténebres, qui ſuppléent aux accidens & à l'invigilance du luminaire public.

A la ſortie des ſpectacles, ces porte-falots ſont les commettans des fiacres ; ils les font avancer ou reculer, ſelon la piece qu'on leur donne. Comme c'eſt à qui en aura, il faut les payer graſſement, ſans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s'égaient entr' eux. Quand ils voient ſortir un Gaſcon bien ſec avec ſes bas tout crottés, ils croiſent leurs feux pour éclairer ſa triſte figure, & puis ils lui crient aux oreilles : *monſeigneur veut-il ſon équipage ? Comment ſe nomme le cocher de monſeigneur ?* Ils diſtribuent à tous les fantaſſins dont ils ſe moquent les titres de *M. le comte*, de *M. le marquis*, de *M. le duc*, de *milord*. Un *épicier* eſt un

colonel : & un clerc de notaire en appétit, qui file précipitamment en cheveux longs, pour arriver à table avant le deſſert, ces poliſſons le pourſuivent en l'appellant *M. le préſident.*

Le porte-fanal ſe couche très-tard, rend compte le lendemain de tout ce qu'il a apperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l'ordre & à prévenir pluſieurs accidens que ces fanaux, qui circulant de côté & d'autre, empêchent par leur ſubite préſence les délits nocturnes. D'ailleurs, au moindre tumulte ils courent au guet, & portent témoignage ſur le fait.

Il n'y a que leur cri qui ſoit fatigant; mais ſi le falot crie la nuit, qui ne crie pas dans le jour ? Le petit peuple eſt naturellement braillard à l'excès ; il pouſſe ſa voix avec une diſcordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques, aigus, ſourds. *Voilà le maquereau qui n'eſt pas mort ; il arrive ! il arrive ! Des harengs qui glacent, des harengs nouveaux ! Pommes cuites au four ! Il brûle, il brûle !* Ce ſont des gâteaux froids. *Voilà le plaiſir des dames ! voilà le plaiſir.* C'eſt du croquet. *A la barque, à la barque,*

à l'écailler! Ce ſont des huîtres. *Portugal, Portugal!* Ce ſont des oranges.

JOIGNEZ à ces cris les clameurs confuſes des frippiers ambulans, des vendeurs de paraſols, de vieille ferraille, des porteurs d'eau. Les hommes ont des cris de femmes, & les femmes des cris d'hommes. C'eſt un glapiſſement perpétuel; & l'on ne ſauroit peindre le ton & l'accent de cette pitoyable criaillerie, lorſque toutes ces voix réunies viennent à ſe croiſer dans un carrefour.

LE ramoneur & la marchande de merlans chantent encore ces cris diſcordans en ſonge quand ils dorment, tant l'habitude leur en fait une loi.

NON, jamais le peuple Pariſien n'a connu la douce *euphonie*; & ſon oreille inceſſamment déchirée & non révoltée, eſt la plus étrangere à toute expreſſion muſicale. Auſſi dans les ſpectacles n'a-t-il point le ſentiment de la mélodie & le plus ſouvent même de l'harmonie. Et puiſque nous ſommes à citer des mots grecs, l'*eutimie* ne lui appartient pas plus que la connoiſſance de la bonne muſique; mais il rencontre quelquefois l'*eutrapélie*.

VOILA trois phraſes qui ſentent bien le

pédant, dira-t-on. Pardonnez, lecteur; je sors de converser avec un traducteur des Grecs, qui vit dans l'ancienne Athenes, & qui ne veut pas connoître mon Paris. Je lui renvoie sa balle à l'article *Falots*.

CHAPITRE LVII.

Enthousiasme.

On veut plus que jamais ridiculiser ce mot, & l'on est parvenu dans ce siecle à décrier sous ce nom tout mouvement hardi, noble & généreux.

Il n'est plus permis aux ames de prendre d'élan; la jeunesse même n'a plus le droit d'être passionnée. L'enthousiasme, cette émanation céleste, ce mobile de tant de grandes choses, ce mouvement qui honore la nature humaine & qui l'agrandit, on le tourne en dérision dans nos cercles; on dit que ce n'est qu'une effervescence passagere & dangereuse, une fausse chaleur, une folie; enfin, le mot *enthousiaste* est devenu une injure.

L'enthousiasme est cependant le créa-

teur des grands hommes ; & , comme dit Montaigne , *l'entrepreneur de miracles.* Mais qui entendra aujourd'hui la valeur de ces mots ? Tant d'ames froides, petites & concentrées, ont tellement mis le poli du marbre à la place des mouvemens francs & originaux, qu'on ſe trouve obligé aujourd'hui de faire l'apologie de la vertu comme celle de l'éloquence. On demande ce que ſignifient chaleur , patriotiſme , amour du bien public.

Dans un ſiecle d'inertie, où rien ne peut trancher, & chez une nation où l'on ne peut plus ſortir des routes battues ſans danger, le chevalier de Jaucourt a demandé, avec une apparence de raiſon, ce que le marguillier de Saint-Roch feroit de l'ame de Caton ; & un capitaine du guet, de celle de Marius & de Céſar.

On pourroit peut-être lui répondre : le premier en adminiſtreroit plus fidélement les deniers de ſa paroiſſe ; il en impoſeroit à ſes confreres ; il dévoileroit & réprimeroit de petits abus ; il feroit des établiſſemens utiles pour les pauvres de ſon quartier. Le ſecond auroit une activité ſoutenue, tiendroit tou-

jours ſa troupe en haleine & ſous une ſévere diſcipline, préviendroit les crimes ou pourſuivroit ſi rapidement les coupables, qu'ils ne pourroient lui échapper. Dans un tumulte populaire, ſa préſence d'eſprit, ſa fermeté, la fierté de ſes regards calmeroient & contiendroient la multitude.

UNE ame grande, active & forte eſt bonne à tout. La grande erreur, comme le grand malheur de notre ſiecle, c'eſt de craindre en tout genre, & d'éloigner les ames fortes. Un grand caractere eſt encore plus rare parmi nous qu'un homme de génie; & parmi cette foule qui ſe précipite vers les places élevées, il n'y a plus d'hommes qui ſachent voir en grand & juger les objets de deſſus la hauteur. Tous ſe perdent dans des minuties, frappent ſur de petites choſes, & n'apperçoivent pas l'enſemble. L'énergie de l'ame, qui agrandit l'horiſon, manque à leur vue.

CHAPITRE LVIII.

Économiſtes.

LES économiſtes ont perſuadé quelque tems au gouvernement, à la nation, & même à la partie la plus éclairée de la nation, qu'il étoit utile à la France de donner du réel pour avoir de l'imaginaire ; tandis qu'il faudroit donner de l'imaginaire pour avoir du réel. N'a-t-on pas toujours aſſez d'or & d'argent, quand on a les véritables richeſſes, les biens nourriciers de la terre ? Et quand on auroit de l'or haut comme les tours de Notre-Dame, mange-t-on de l'or ?

Du bled, du vin, des huiles, des fruits, &c. ſe mangent ; & pourquoi les donner à l'étranger, avant de ſavoir ſi le compatriote eſt pourvu ? La richeſſe métallique eſt donc une fauſſe richeſſe, quand on la préfere à toute autre.

LE ſyſtême des économiſtes étoit purement ſpéculatif, & repoſoit ſur des idées abſtraites. Pluſieurs branches de leur ſyſtême étoient ſaines ; l'exportation illimitée des bleds for-

moit la branche la plus vicieuſe : ce fut celle qu'on adopta.

Ils prêterent au ridicule, en déifiant, pour ainſi dire, le docteur Queſnai, qu'ils appellerent le *maître ;* en créant une foule de mots bizarres & ſans goût, qui, réduits à leur juſte valeur, n'offroient que des idées communes. Ils ſe forgerent un ſtyle dur, prolixe, emphatique, qui n'avoit ni grace, ni clarté, ni facilité, ni couleur. Ce jargon qui reſſembloit à celui des adeptes, prêta beaucoup à la plaiſanterie. Le ſérieux groteſque de leurs aſſemblées chez le marquis de Mirabeau, leurs grands mots, leurs exclamations, l'abus de pluſieurs termes acheverent d'exciter la bonne humeur des plaiſans.

Une eſpece d'intolérance pour ce qui n'étoit pas eux, un dédain trop affecté pour des écrivains admirés, l'annonce faſtueuſe & extravagante d'avoir trouvé ſeuls les véritables principes politiques, & de vouloir tout fondre & tout réformer en un ſeul jour, acheverent de les décréditer. L'oraiſon funebre *du maître*, écrite d'un ſtyle emprunté des petites maiſons, qui fut imprimée, of-

froit un délire si pleinement conditionné, que la secte ne s'en releva point.

LINGUET, qu'un des sectaires avoit outragé avec mal-adresse, les secoua d'une maniere vive & caustique. Il avoit beau jeu, en entrant dans leur système qui avoit affamé le peuple, & en ridiculisant leurs expressions. Ils eurent beau dire qu'on n'avoit pas suivi leurs documens : c'étoit en leur nom & d'après leurs livres qu'on avoit donné cette grande commotion au commerce des bleds.

MAIS souvent une secte est détruite, que ses principes subsistent & regnent. Les économistes ne sont plus, & la science des économistes dirige encore quelques idées de l'administration. Ainsi l'on a vu dans les mandemens des évêques Molinistes, les idées, les expressions & les citations des Jansénistes.

MONTAIGNE a dit de l'éloquence, que le rhéteur avoit fait souvent de grands souliers pour de petits pieds. On en peut dire autant des économistes; ils ont déparé quelques vérités utiles & même importantes, par un jargon qui ne devoit pas être connu au dix-huitieme siecle. Tous ont joué l'enthousiasme, c'est comme qui diroit s'enyvrer d'eau froide.

froide. La morgue & le deſpotiſme de la ſecte ont achevé d'inſpirer de l'averſion.

LEUR ſyſtême d'économie politique, qui eſt bien loin d'être complet, préſente néanmoins un corps de doctrine raiſonné & aſſez bien lié. Quoi qu'ils en diſent, leur principale erreur conſiſte dans la perpétuelle application des principes moraux aux principes politiques. Ceux-ci, variables par leur nature, ne peuvent être ſoumis à cette évidence, leur grand cheval de bataille; l'article des bleds, qui n'étoit qu'une branche de leur ſyſtême, a fait grand tort à l'arbre, parce que cette branche, entée par le monopole & la cupidité, a produit des fruits malheureux & empoiſonnés.

NOUS avons cru, en liſant ces livres économiques, que l'*évidence* alloit enfin nous favoriſer de ſes rayons benins; mais le nuage revenoit ſur nos yeux, & le doute dans notre eſprit. Nous appellons de bien bonne foi les ſecours de l'inſtruction; nous invoquons la lumiere. *Fiat lux.*

AINSI, loin que les auteurs économiques nous aient amenés à la perſuaſion, ils nous ont inſpiré, au contraire, ſur ces objets,

un doute plus fort que celui que nous avions conçu. L'importance de la matiere doit tenir notre jugement en équilibre plus que jamais; car lorſqu'il s'agit des ſubſiſtances nationales, la moindre erreur devient d'une conſéquence infiniment grave.

VOICI deux problêmes d'économie politique que j'ai propoſés au fils d'un économiſte. Comme la ſolution ne m'en a pas paru ſatisfaiſante, je les reproduis.

PREMIER problême. Les économiſtes ont-ils jamais ſongé que l'homme pût ſe donner un pain & un vin artificiels ? Il ne faudroit que deux ou trois expériences chymiques pour y parvenir ; & ſi l'on réuſſiſſoit, cette découverte ne renverſeroit-elle pas la plus grande partie de la ſcience économique ? Si la nourriture des hommes étoit à leur diſpoſition, à peu près comme l'eau qu'ils boivent, que deviendroient les ſpéculations ſur les bleds ? Que deviendroit la ſcience économique ?

SECOND problême. Le papier-monnoie, ſujet à de triſtes abus, il eſt vrai, ne convient-il cependant pas aux états corrompus & ſortis de leurs limites, ainſi que le mer-

cure convient aux vérolés ? La France ne feroit-elle pas mieux, puiſque tous les quinze ans elle fait la guerre, d'avoir au lieu de ces parchemins qui ne ſont que pour les riches, les petites bandes de papier qui font jouir le pauvre ? Qu'importe que ce ſoit une illuſion ? L'argent n'en eſt-il pas une auſſi ? Il n'y a que la derniere génération qui pourra ſe plaindre, & les métaux ſont plus écraſans que le papier qui vivifie, qui anime la circulation, & ne trompe qu'une fois.

On auroit bien d'autres problêmes à leur propoſer; mais ils diſent toujours qu'on ne les comprend pas : ce qui eſt bien de leur faute. Et eux ont-ils jamais répondu nettement aux objections qui les terraſſent ?

Le lieutenant criminel de Paris, prononçant un diſcours dans une aſſemblée générale de police, ne balança pas d'attribuer à l'exportation illimitée des grains, les crimes devenus plus nombreux à cette funeſte époque. Comme il interroge tous les malfaiteurs, il eſt, par état, informé de tous les délits.

Si les économiſtes avoient ſu connoître leur ſiecle, apprécier l'eſprit de cupidité, juger & prévoir ſes effets ; s'ils avoient ſu

calculer en vrais politiques, au lieu de prêcher en orateurs, ils n'auroient pas jeté avec une telle précipitation leurs premieres idées. Mais sans s'embarrasser de la réaction du système, du lieu, du tems, de la forme du gouvernement, en vrais étourdis ils ont, avec leurs malheureuses brochures, frappé le peuple d'une calamité que l'équitable histoire ne manquera pas de leur reprocher; car c'est elle sur-tout qui doit punir leurs noms.

CHAPITRE LIX.

Martinistes.

SECTE toute nouvelle qui, tournant absolument le dos aux routes ouvertes par la saine physique, par la solide chymie, & faisant divorce avec tout ce que nous dit l'histoire naturelle, s'est précipitée dans un monde invisible qu'elle seule apperçoit.

LES Martinistes ont adopté les visions du Suédois Swedenborg, qui a vu les anges, qui leur a parlé; qui nous a décrit de sang-

froid leur logement, leur écriture, leurs habitudes; qui a vu enfin de ſes yeux *les merveilles du ciel & de l'enfer.*

CETTE ſecte tire ſon nom de ſon chef, auteur du livre intitulé : *Des erreurs & de la vérité.* Ce livre nous promet, comme tant d'autres, l'évidence & la conviction des vérités, dont la recherche occupe tout l'univers.

LA baſe du ſyſtême eſt, que l'homme eſt un être dégradé, puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures, mais que le rayon divin qu'il porte en ſoi peut encore ramener à un état de grandeur, de force & de lumieres.

UN monde inviſible, un monde d'eſprits nous environne; des intelligences douées de diverſes qualités vivent auprès de l'homme, ſont les compagnons aſſidus de ſes actions; les témoins de ſes penſées. L'homme pourroit communiquer avec eux, & étendre par ce commerce la ſphere de ſes connoiſſances, ſi ſa méchanceté & ſes vices ne lui avoient pas fait perdre cet important ſecret.

LES objets que nous voyons ſont autant d'images fantaſtiques & trompeuſes : ce que

nous ne voyons pas eſt la réalité. Les expériences phyſiques ſont des erreurs; tout eſt du reſſort du monde intellectuel; il n'y a rien de vrai au-delà : nos ſens ſont des ſources éternelles d'impoſture & de folie.

L'HOMME a perdu le ſéjour de ſa gloire, & il n'y rentrera que quand il aura ſu connoître ce *centre fécond* où gît la vérité, qui eſt une & immuable.

POUR toucher ces hautes vérités, il faut *s'adreſſer mieux qu'à des hommes;* il faut *converſer avec les eſprits.* Toutes les ſciences qui occupent les académies ſont vaines; & faute de s'être éloigné du *principe*, tous les obſervateurs ont erré dans les découvertes humaines. Le moindre habitant du monde idéal en ſait plus que Bacon, que Boërhaave, & que tous les prétendus génies dont la terre ſe glorifie.

CERTES, le grand Etre nous a donné cent raiſons différentes, qui n'ont aucun rapport entr'elles, puiſque les Martiniſtes raiſonnent paiſiblement leurs idées. Ils paroiſſent avoir la conviction de ce qu'ils affirment. Tranquilles, modérés, ces viſionnaires ſont les plus doux des hommes, & n'ont point

la chaleur ni l'enthouſiaſme tant reprochés aux autres ſectes.

Le livre de leur chef eſt un galimatias : mais on ſait que les mots ne rendent pas toujours toutes les idées que l'on peut avoir ; qu'on peut fort bien s'entendre, ſans ſe faire entendre des autres. Il réſulte de cette lecture, que les Martiniſtes adoptent une foule d'idées métaphyſiques ; qu'ils ſont diamétralement oppoſés aux matérialiſtes, qu'ils ſont religieux dans toute la force du terme, & qu'ils tendent à élever l'homme autant que d'autres ſe ſont plû à le rabaiſſer.

Eh ! qui ne voudroit avec eux pouvoir converſer avec les habitans de l'autre monde ? Comme nos jouiſſances ſeroient doublées ! Quelle ſociété ! & que ſeroient les ſpectacles de la terre en comparaiſon ! Nous paſſerions les jours à redire à nos bons amis de l'autre monde tout ce que nous ſentirions pour nos bien-aimés de la terre ; & à nos bien-aimés de la terre, tout ce que nous auroient dit ceux de l'autre monde.

Voila ce que cherchent les Martiniſtes. Il s'y diſpoſent par l'exercice des vertus ; ils parlent de l'Etre ſuprême avec une vénération & un amour qui ſaiſiſſent l'ame ; &

& tout ce qu'enſeigne le chriſtianiſme, ne trouve en eux aucune contradiction formelle. Enfin, ils n'entament aucune queſtion politique.

QUI l'eût dit, qu'après les Encyclopédiſtes viendroient les Martiniſtes ? Ceux-ci n'ont aucun trait de la phyſionomie propre à la hautaine ſecte philoſophique.

JE ne ſais comment le clergé, le gouvernement & la littérature s'arrangeront un jour avec eux. La ſecte qui vit dans un monde intellectuel ne paroît pas vouloir recourir à ce qui choque les hommes. Elle n'ambitionne ni pouvoir, ni richeſſe, ni renommée; elle rêve, elle cherche la perfection; elle eſt douce & vertueuſe, elle veut parler aux morts & aux eſprits. Cela n'eſt pas dangereux.

DES jeunes gens diſtingués par l'éducation & la figure, ſuivent ces idées extraordinaires. Ils laiſſent à d'autres les plateaux électriques, les creuſets, les vaſes en fermentations, les recherches ſur l'air fixe; ils tiennent mieux, à ce qu'ils prétendent; ils acquierent l'évidence phyſique ſur l'origine du bien & du mal, ſur l'homme, ſur la nature matérielle, la nature immatérielle & la nature ſacrée.

QU'EST-CE, après cela, que la baſe des gouvernemens politiques, la juſtice civile & criminelle, les ſciences, les langues & les arts ?

PARLER aux anges, rappeller ſon ame aux principes univerſels de la ſcience, voilà ce qui fait dédaigner la phyſique & la chymie, qui prenoient une grande faveur.

CHAPITRE LX.

Para-tonnerre.

IL eſt plaiſant que de parapluie on ſoit venu à dire *para-tonnerre*. Mais qu'importe les mots ? Qui l'eût dit que l'homme viendroit à bout de ſoutirer le tonnerre, & de lui donner une iſſue ? Il falloit le tems & l'expérience, pour révéler à l'homme un pareil ſecret.

CES grands appareils que la phyſique moderne a imaginés pour préſerver les édifices de la foudre, multipliés dans le ſein de pluſieurs villes de province, ſont rares dans la capitale. Le peuple avoit commencé à dire,

comme par-tout ailleurs, que ces conducteurs attiroient la foudre. Bientôt il n'a plus rien dit, faute d'avoir la moindre idée ſur cet objet phyſique. Ne lui ſachons donc pas gré de ſon ſilence.

M. l'abbé Bertholon, profeſſeur de phyſique expérimentale des États-généraux de la province de Languedoc, eſt celui qui a montré le plus de zele pour oppoſer les armes merveilleuſes de la phyſique aux ſurpriſes de la foudre. Il a dirigé la conſtruction des premiers *para-tonnerre* de Paris; & cet honneur lui étoit dû après avoir élevé les ſuperbes *para-tonnerre* de Lyon.

On en voit deux, l'un placé ſur l'hôtel de Charoſt, fauxbourg Saint-Honoré. Il a cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur; & la partie qui eſt dans la terre, aboutit à l'eau, a vingt-huit pieds de profondeur. Le ſecond eſt à l'autre extrémité de Paris, ſur le couvent des religieuſes auguſtines angloiſes, de la rue des Foſſés-Saint-Victor. Il a cent quatre-vingt huit pieds de long; & la portion enfoncée dans la terre, qui ſe perd enſuite ſous l'eau, eſt de quatre-vingt-dix pieds;

profondeur à laquelle nul autre *para-tonnerre* dans ce genre ne peut être comparé.

La jonction de toutes les pieces qui compoſent cet appareil eſt à vis profondes ; & toutes les barres ſemblent, par la préciſion du travail, ne former qu'une ſeule piece. Des communications métalliques, ſavamment ménagées, ſe trouvent dans les endroits où elles ſont néceſſaires ou utiles. Enfin la foudre doit obéir à M. l'abbé Bertholon, & ſuivre la direction qu'il lui a preſcrite.

Le petit peuple ne pourra guere comprendre ni deviner comment on diſſipe le feu de la foudre ; il n'y croit pas encore, quoique la preuve en ſoit ſous ſes yeux. Et le beau monde lui-même eſt-il mieux inſtruit ? Sait-il qu'il y a des *para-tonnerre* aſcendans ? En connoît-il l'uſage.

Sait-il qu'il eſt actuellement bien démontré, par un grand nombre d'obſervations, que la foudre s'éleve ſouvent de terre ? Si l'électricité, vraie cauſe de la foudre, eſt ſurabondante dans les nuages, elle s'élance vers le globe de la terre. Si au contraire elle eſt accumulée dans le ſein de la terre, elle s'en échappe pour ſe répandre à l'équilibre dans

l'atmoſphere. Afin qu'un édifice ſoit prémuni contre ces deux dangers, il eſt donc néceſſaire d'établir un *para-tonnerre* contre la foudre qui monte, comme on en a établi un contre celle qui tombe.

Il y a ſouvent des foudres terreſtres; & ſi les poëtes ont conſtamment fait deſcendre la foudre du ciel dans leurs vers ambitieux, c'eſt qu'ils ont été d'inſignes ignorans ſur les véritables cauſes; l'arrangement des mots étant leur unique affaire.

La plus belle poéſie ne nous préſerveroit pas du malheur d'être tués d'un coup de foudre; il faut donc revenir aux *para-tonnerre* aſcendans de M. l'abbé Bertholon. Il a garanti de cette maniere un clocher de Lyon, ſur lequel le tonnerre étoit tombé très-ſouvent.

CHAPITRE LXI.

Joûtes.

Autrement dites les *fêtes pléïennes*.

Les Romains avoient leurs naumachies, eſpece de batailles navales, où l'on donnoit

au peuple la vue réelle de vaiſſeaux qui s'entrechoquoient. Ce peuple victorieux avoit ſu créer une mer dans un vaſte baſſin. Quel peuple que ces Romains ! On ne peut leur reprocher que leurs combats de gladiateurs. Ce peuple étoit grand dans l'amphithéatre comme par-tout ailleurs ; & nous, que faiſons-nous ? Nous avons bâti, avec l'authentique permiſſion du *prévôt des marchands*, une enceinte de quelques toiſes ſur un bras de la riviere de Seine, en face de la Rapée. Là, les fameux nautonniers de nos majeſtueuſes galiottes s'avancent, une gaule en arrêt, ſur des batelets barbouillés de rouge & de bleu, & luttent intrépidement à qui ſe renverſera dans l'eau. La culbute du vaincu qui ne nage point, mais qui marche, intéreſſe la ſotte aſſemblée. On voit enſuite ces mêmes hiſtrions aquatiques, déguiſés en abbés, ſe précipiter dans la riviere, pour le *char de Neptune ;* & les abbés en rabbats figurent des *marſouins*, ou tels autres animaux amphibies qu'ils plaira à votre imagination de créer.

On donnoit le même ſpectacle au Coliſée : ce n'étoit pas là tout-à-fait les jeux du cirque,

ſous le regne des empereurs ; ce n'étoit pas même les tournois & les courſes de bague de nos ancêtres.

Après avoir vu des bateliers tomber dans une eau ſale & bourbeuſe, on ſuivoit de l'œil quelques fuſées ; on entendoit quelques pétards, puis on ſe promenoit dans une vaſte ſolitude ſous des galeries mal peintes, au ſon d'une muſique baroque.

Il eſt fermé ce Coliſée, conſtruit à frais immenſes. Que d'argent perdu ! . . . Ce n'étoit point là le rendez-vous du peuple ; l'intérieur n'avoit rien d'aſſez amuſant ; l'ennui planoit ſous les voûtes. Pour qui l'avoit-on bâti ? Étoit-ce pour les grands ou pour la bourgeoiſie ? Pour les grands ? il n'étoit pas aſſez voluptueux. Pour la bourgeoiſie ? il n'y avoit point de plaiſirs populaires.

Voila donc des établiſſemens Pariſiens ! On dit au public : je vais t'amuſer. Le public accourt, on ne l'amuſe point ; & comment ſe fait-il qu'au *Vauxhall*, au *Rennelag* de Londres, chacun s'amuſe à ſa guiſe, boit & mange librement, jouit paiſiblement chacun à ſa maniere, & que la décence regne en des lieux où, malgré la foule, il n'y a ni

embarras, ni disputes, ni scandales, ni gardes ?

Les administrateurs de nos plaisirs ont bien de la peine à nous en donner : c'est qu'on veut composer nos amusemens, au lieu de nous les laisser créer ; & tous les efforts d'imagination qu'on fait pour nous, n'aboutissent qu'à nous ôter la liberté, la gaieté.

Dans un païs, où l'on ne vante que l'imagination riante de ses habitans, où l'on calomnie tous les peuples voisins sur le fait de leurs plaisirs ; les divertissemens publics ont quelque chose de triste & de mélancolique. Il n'y aura jamais des sensations vives, tant qu'on voudra ordonner & symmétriser nos jouissances. A force de vouloir se mêler de tout, on gâte jusqu'aux plaisirs du dimanche.

CHAPITRE LXII.

Gluck.

Nous avons aujourd'hui besoin d'*écoles de musique*. Gluck en a senti la nécessité ; & tout compositeur François & étranger a droit de se plaindre parmi nous, que l'exécution ne

répond jamais qu'imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les descendans des Romains ? Abandonnerons-nous l'art du chant figuré à ces prétendus maitres de musique, qui n'ont ni ame ni sentiment ?

Dans l'ancienne patrie des Brutus & des Camilles, on trouve des écoles de musique, comme on y voyoit, dans les derniers siecles, des écoles de peinture.

Les Pistocchi à Bologne, les Brivio à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, sont aussi fameux parmi les amateurs d'ariettes, que le sont pour les enthousiastes de tableaux, Carrache, Michel Ange, Paul Véronese, le Correge & Raphaël.

Ces virtuoses des deux sexes, dont la voix a fait les délices des oreilles sensibles, l'ornement des théatres italiens, doivent nous causer de justes regrets, sur-tout lorsque nous comparons ces modeles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent ; une école de musique devient nécessaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu'au véritable sentiment de l'art.

Pourquoi le caractere des voix, leur expression

preſſion, leurs nuances ne peuvent-ils ſe reproduire ſur le papier, comme le pinceau tranſmet ſur la toile les images, les paſſions, les ſentimens, le goût & la maniere du peintre? Quelles ſources de jouiſſances pour nos cœurs, ſi dans le ſein paiſible de nos cabinets nous pouvions entendre, après leur mort, ces enchanteurs adorés, dont le ſouvenir fait encore palpiter de plaiſir ceux qui les admirerent autrefois! Un Porpora, dont la voix étoit ſi ſuave, le goût ſi exquis, l'art ſi parfait, qu'il reprenoit ſon ſouffle ſans que jamais on pût s'en appervoir; un Ferri, qui montoit & deſcendoit tout d'une haleine deux octaves par un trill continu, marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande juſteſſe; une Teſi, dont l'action vive, l'humeur enjouée, la prononciation nette, l'accent voluptueux & l'aimable abandon ſavoient rendre toutes les nuances de la folie & de la gaieté; & cette Cuzzoni, ſurnommée *la voix angélique*, parce qu'elle avoit par excellence le ſecret ſi rare de conduire ſon chant, de le renforcer, de le ſoutenir, de l'éteindre en quelque ſorte & le varier par des trills, des mordans, des ondulations, par ces petits

grouppes fugaces & ces mouvemens paſſionnés qui mettoient en vibration toutes les fibres de l'amour & du plaiſir !

Ce ſont les écoles d'Italie qui ont formé tous ces chefs-d'œuvres. Pourquoi donc n'avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui depuis ſi long-tems avons des écoles d'équitation, d'armes & de deſſin ?

Une école de chant rempliroit mieux ſon objet que l'académie royale de muſique, établiſſement qui n'eut jamais rien de royal que ſon titre, rien d'académique que la morgue & la jalouſie de ſes chefs, rien de muſical qu'une routine aveugle & barbare, que l'on inculquoit ci-devant à de miſérables doublures, & de plus miſérables filles de chœurs : eſpeces d'automates, dont tout le ſavoir conſiſtoit à pouſſer en commun d'harmonieux hurlemens, au ſignal, non de la meſure, mais du bâton.

Lorsqu'il s'agit de former des chanteurs, les principes ne ſuffiſent point ; il faut y joindre l'exemple. Qu'un peintre, qu'un architecte, un poète, négligent ceux dont l'inſtruction leur eſt confiée, cela peut être ſans conſéquence, parce que leurs diſciples ayant

ſous les yeux les chefs-d'œuvres de tous les grands maîtres en peinture, en poéſie, en architecture, ils peuvent par eux-mêmes atteindre à la perfection. Mais le jeune muſicien eſt dans une poſition toute différente : il n'a aucun monument pour lui ſervir de modele ; car un chanteur celebre ne laiſſe à la poſtérité ni ſes graces, ni ſon enthouſiaſme, ni ſa qualité de voix, ni aucun des agrémens qui faiſoient la magie de ſon art. On pourroit comparer une ariette écrite, à ces ſquelettes humains qu'on trouve dans les cabinets des naturaliſtes. Ces maſſes hideuſes ſon bien une partie eſſentielle de l'homme, mais l'œil ne peut les contempler ſans dégoût, dépouillés de leur peau, de leur coloris, de ces moëlleux contours & de ces formes raviſſantes qui conſtituent la beauté.

Il en eſt de même à l'égard d'une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce ſont des ſquelettes qu'on préſente au ſens de l'ouie. On ne doit point s'étonner ſi le peuple refuſe de s'extaſier devant ces ſortes de cadavres ; ils ne ſauroient intereſſer que les connoiſſeurs, dont l'imagination ſupplée à tout ce que le chanteur eſt dans l'impuiſſance de repréſenter.

On peut faire quelques reproches aux chanteurs Italiens ; on peut les reprendre assez vivement de ce que dessus le théatre ils sont distraits, inattentifs, indifférens lorsqu'un interlocuteur leur fait quelques récits; froids, lorsqu'ils devroient paroître tout de feu; hébétés, lorsque leur rôle exige un air spirituel & réfléchi. Mais parmi nous, n'est-ce pas insulter au public, de s'amuser à sourire aux jolies femmes dans les loges, à saluer ses amis dans le parterre, à répondre même aux colloques des coulisses? Ne croiroit-on pas, en effet, que ces êtres destinés à représenter les héros & les dieux, viennent alors dire aux spectateurs : messieurs, ne vous y trompez point, nous ne sommes ni Hercule, ni Jupiter, ni Junon, ni Andromaque ; nous sommes vos trés-humbles serviteurs & servantes, l'innocent signor *Petricino*, le grimacier signor *Mugnetino*, la modeste signora *Languerini*, la tendre & savante dona *Durancini*.

Les modifications forment le grand secret de la musique ; ce sont elles qui lui donnent l'expression, le mouvement & la vie. Mais on n'a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des sons filés; c'est-à-dire, l'art

de renforcer & d'adoucir la voix, de la conduire par toutes les nuances ; non du grave à l'aigu, mais du ſon le plus rémiſſe au plus intenſe, ſur chacun des degrés dont la voix eſt ſuſceptible.

Il eſt vrai que nos chanteurs ne pourroient guere mettre leurs talens en uſage, quand ils auroient perfectionné l'art en ce point; car nos orcheſtres ſont incapables de les ſeconder. Nous n'en avons aucun qui ait l'intelligence & le ſentiment du *forte-piano*. Celui de l'opéra, toujours rebelle aux efforts de l'auteur d'*Iphigénie*, reſſemble encore à un vieux coche traîné par des chevaux étiques, & conduit par un ſourd de naiſſance. Juſqu'ici il a été impoſſible de communiquer à cette lourde maſſe aucune ſorte de flexibilité. Elle reſtera éternellement dans la même inertie, tant que les jeunes artiſtes qui ont des talens & des paſſions inflammables, ſeront ſubordonnés à ces muſiciens en lunettes, que l'âge, la ſatiété, l'habitude ont rendus apathiques.

L'orchestre du concert ſpirituel eſt encore en partie infecté de ce vice national. Les chefs de ce ſpectacle ſont parvenus à donner quelque perfection à la ſymphonie; mais

plus ſymphoniſtes que muſiciens, ils croient toujours que les voix ſont faites pour accompagner leurs violons & leurs contre-baſſes. En vain le public leur crie qu'il n'entend point les paroles de leurs motets; rien ne les guérit de la manie françoiſe, qui veut que toute muſique ſoit bruyante & confuſe. On croiroit qu'on ne peut remuer le cœur ſans briſer le tympan de l'oreille.

QUE ne pourroit-on pas encore dire ſur l'articuatlion uſitée, ſur la proſodie, ſur la manie des petites notes, ſur les vices attachés à toutes les eſpeces d'agrémens dont nos maîtres de chant font un uſage ſi ridicule, & ſur-tout ſur le *récitatif*, genre de muſique entiérement éloigné des regles ordinaires, & qui, mal connu, a fait déraiſonner pour & contre dans tous les journaux!

CHAPITRE LXIII.

Écrits de Voltaire.

NÉ à Paris, ſes ouvrages ſemblent tous avoir été faits pour la capitale. Il l'avoit principalement en vue lorſqu'il écrivoit; en com-

poſant il regardoit l'académie françoiſe, où étoient ſes prôneurs, le parterre de la comédie, le café de Procope, & un cercle de jeunes Mouſquetaires; il n'a guere eu d'autres points de vue. Les nations étrangeres n'exiſtoient preſque pas pour lui.

LES écrits de Voltaire ſemblent imbibés de cette roſée qui donne aux fleurs leur émail, & aux fruits leur duvet. Brillant, ingénieux, vif, plaiſant, gracieux, il n'a auſſi aucune ſorte de profondeur; il ne touche jamais qu'aux ſuperficies. Deux ou trois idées le dominent puiſſamment, & il tourne dans ce cercle; ce qui répand une ſeule & même couleur ſur ſes productions. Quand on les lit de ſuite, on s'apperçoit qu'il n'a jamais changé ſon premier point de vue. Il eſt fort inſtruit; mais il ne ſait pas placer avec fruit cet amas de connoiſſances: la grace, l'eſprit & la malice lui tiennent inceſſamment lieu de génie.

RAREMENT éloquent, ſi ce n'eſt dans ſes belles tragédies: ailleurs il eſt ſtérile, lorſqu'il parle morale, & très-borné lorſqu'il traite de matieres politiques. C'eſt une philoſophie commune que celle dont il ſe pare; mais il l'a très-bien ornée.

TOUJOURS poète, (& c'eſt là ſon grand titre) preſque jamais penſeur, ce n'eſt point la fécondité des idées qui le diſtingue; c'eſt plutôt la variété infinie des tours, & la magie heureuſe de ſes expreſſions. Ainſi ces généraux habiles qui n'ont qu'une petite troupe, par des évolutions multipliées & adroites, font paſſer & repaſſer tant de fois leurs ſoldats, que l'œil trompé leur attribue de loin une groſſe & formidable armée.

LES puiſſances de la terre lui en impoſoient au fond de ſon cabinet; ſa plume molliſſoit; & les noms de roi, de ſouverain, de miniſtre ſur-tout, lui inſpiroient des idées extraordinairement fauſſes. Tout ce qu'il a écrit dans l'hiſtoire eſt infeſté d'un vice radical, de l'ignorance abſolue où il étoit des grands & véritables principes politiques.

IL n'a guere qu'un ſeul but dans ſon *Hiſtoire univerſelle*, & il immole tout à cette idée; c'eſt une ſatyre perpétuelle du pouvoir eccléſiaſtique. Conſtamment attaché à ſa proie, les autres idées politiques lui échappent, & même il ne les cherche pas. Il ne voit que l'autel à détruire: ainſi il a donné une empreinte uniforme à preſque tous les ſiecles. Les mêmes

réflexions reviennent ſans ceſſe ; & les faits ſous ſa plume ne paroiſſent pas variés : car traitant avec légéreté les matieres les plus ſérieuſes, &, quoique Pyrrhonien, prenant un ton déciſif, tantôt avec hauteur, tantôt avec un mépris affecté ; il employoit des injures quand il étoit réduit au ſilence ; il manioit alors avec perfidie, mais avec une adreſſe inimitable, l'arme du ridicule.

Il a profité, dit un écrivain, *des derniers attentats du fanatiſme, pour lui arracher les reſtes de ſa puiſſance.* Sous ce rapport il a ſervi réellement l'humanité ; & cette tolérance univerſelle, ſon dogme favori, il en a montré la majeſté, la juſtice & les avantages.

Doué du genre d'eſprit qui convenoit à ſon ſiecle léger, il avoit bien étudié ſon goût ; mais cette légéreté paſſera, & avec elle une partie de la gloire de Voltaire. Qui le croiroit ! elle commence déja à pâlir. Les hommes inſtruits ne s'en étonnent pas, parce qu'il faut avouer qu'on a parlé trop long-tems du même écrivain, & qu'il n'étoit pas aſſez ſubſtantiel pour ſoutenir ce poids immenſe de renommée. Traduit, il perd & paroît nu.

Son goût en littérature étoit ſûr, mais peu

étendu. En même tems qu'il admettoit la grace, la fineſſe, l'exactitude, le brillant; il proſcrivoit les beautés mâles & originales, les compoſitions fortes & tranſcendantes. On eût dit qu'il avoit peur du génie. Enfin, il ſembloit vouloir plier à une même meſure tous les talens, & méconnoître la variété féconde & ſublime de la nature dans les différens moyens qu'elle a donnés à ſes favoris pour la peindre & la chanter.

Il n'avoit point d'organe pour la muſique, ni d'yeux pour la peinture : ces deux arts étoient entiérement perdus pour lui; il admiroit des *ponts neufs* & s'environnoit de *croûtes*. Ce qu'il a écrit ſur les arts ne porte point l'empreinte d'une ame paſſionnée. Sa compoſition étoit beaucoup plus large que ſa poétique ſeche, miſérable & meſquine.

Il goûtoit plus Racine & Maſſillon que Shakeſpear, Homere & Tacite. Il ne ſentoit pas la Fontaine; il avoit fort mal lu Monteſquieu; il ne voyoit pas tout ce qui eſt dans Montaigne & dans Rabelais. Son imagination étoit rebelle à ſaiſir ce qui contrarioit ſon goût factice.

Il a dû plaire infiniment aux femmes, aux

jeunes gens; & ceux qui ſe ſont amuſés & qui ont ri, ont cru de bonne foi rencontrer la ſcience & la vérité.

POUR le trouver ſans ceſſe le même dans une carriere ſi longue, il n'y a qu'à le lire de ſuite. Les idées étroites de l'âge de vingt ans le dominoient à ſoixante: il ne travailloit pas ſa penſée, mais ſon ſtyle.

UNE ſecte qui s'imagine devoir diſtribuer excluſivement les places, l'avoit choiſi pour chef. Elle vouloit couvrir de ſon nom l'intolérance littéraire, qui eſt devenue ſon attribut diſtinctif; mais après ſa mort il ne s'eſt point trouvé de nom aſſez impoſant pour donner quelque baſe à ce ſingulier & ridicule deſpotiſme. Il eſt tombé; la république des lettres a reparu, & doit flétrir ces miſérables tyrans.

IL a été un vrai poète, un écrivain élégant; il a terraſſé le fanatiſme & avili la ſuperſtition; il a répandu des maximes de tolérance & d'humanité; il a défendu l'innocence ou le malheur avec une chaleur active & généreuſe: voilà ſa gloire. Il n'a point travaillé en grand; il a eu des préjugés petits & bizarres. Il a trop obéi à la vanité; il a

flatté les grands & trop injurié ſes adverſaires. Il s'eſt avili juſqu'à écrire pour les libertins : voilà ſes taches.

On voit qu'il fut le plus implacable & le plus furieux des hommes, dès que ſa vanité d'auteur étoit offenſée. Il ſembloit porter écrit ſur ſon front : *adorez - moi, & je vous louerai.*

On l'a appellé, dans un éloge faſtidieuſement louangeur, *le premier des êtres penſans.* C'eſt une ſottiſe imprimée.

On lui fait dire au lit de la mort, lorſque le curé de Saint-Sulpice, faiſant ſa charge avec trop d'ardeur, l'exhortoit à reconnoître la divinité de Jéſus - Chriſt : *au nom de Dieu, ne m'en parlez pas !...* Il n'a jamais dit ce mot ; mais on a parfaitement ſaiſi ſa maniere.

Il a vécu dans ſes quatre - vingt - quatre années, ſept cent quatre - vingt trois - mille deux cents heures. Voilà bien peu de tems pour ce qu'il lui a fallu apprendre & écrire, & pour les audiences qu'il a données.

Ne paſſons pas ſous ſilence le bien qu'il a fait à Ferney. Créateur de cette colonie, il y étoit juſtement reſpecté comme le bienfaiteur du lieu par ſes libéralités & par l'em-

ploi de ſon crédit. Cette gloire vaut bien celle d'avoir fait *Alzire*.

Il vida ſon porte-feuille avant ſa mort, parce qu'il avoit encore à quatre-vingts ans l'impatience du jeune écolier.

On n'a aucun ouvrage un peu conſéquent à attendre dans la nouvelle édition de ſes œuvres. Il n'a rien laiſſé d'important à la poſtérité, lui qui lui devoit peut-être une eſpece de teſtament, où il ſe montrât libre & fier après avoir été obligé d'être ſouple & adroit.

Il a écrit une infinité de lettres très-jolies, très-ſpirituelles ; mais nous ne verrons pas les plus piquantes. Certaines correſpondances manqueront à la nouvelle édition, parce qu'elles reſteront dans les portes-feuilles, & qu'elles n'en ſortiront que dans un demi-ſiecle.

Il exiſte de lui une lettre écrite de Francfort au roi de Pruſſe, lors de ſa détention, pleine d'une mâle éloquence, d'une énergie précieuſe, qui lui étoit ſi rare ; mais cette lettre, qui eſt un chef-d'œuvre-d'expreſſion, ne ſera point imprimée dans la collection, ainſi que beaucoup d'autres que l'éditeur n'a pas, n'aura point, & qui ſont les plus intéreſſantes & les plus curieuſes de toutes.

CETTE collection, déjà annoncée depuis quatre ans, ſe fait avec un apprêt, un appareil, une lenteur qui ne répondent pas à l'impatience du public, & qui annoncent de pénibles reſſources dans le génie des entrepreneurs.

POINT de mince auteur qui n'écrivît à M. de Voltaire. Il étoit aſſez bon pour répondre à ces lettres, parce qu'elles chatouilloient ſon exceſſif amour-propre. Il diſoit à l'un: *vous écrivez comme Racine;* au ſecond: *vous penſez plus fortement que Corneille;* au troiſieme: *vous ſurpaſſez Paſcal & Fontenelle.* La préſomption des auteurs le prenoit au mot, & faiſoit imprimer la lettre comme une patente infaillible. Il écrivoit ſéparément à M. Blin & à M. de la Harpe: *Vous ſerez mon ſucceſſeur; c'eſt vous qui me remplacerez.* Et ces poètes crédules, chacun de ſon côté, eſtimerent que leur prodigieux mérite avoit forcé la voix prophétique du vieillard.

QUELQU'UN lui dit un jour: comment flattez-vous à ce point de petits talens? Ces auteurs déja ſi vains en perdront la tête. *Que voulez-vous que je faſſe? Je n'ai que ce moyen de me débarraſſer d'eux. Voulez-vous que je leur diſe qu'ils ne ſont que des étour-*

neaux, tandis qu'ils ſe croient des aigles? Ils ne me croiroient pas, & aiguiſeroient leur plume contre moi. Puiſqu'ils ont la rage de faire des tragédies & des poèmes aſſoupiſſans, qu'ils rimaillent. Pendant qu'ils cultivent cette immortalité dont je les gratifie, je reſpire, & je ſuis tranquille.

CHAPITRE LXIV.

Mauſolées.

QUAND un prince eſt décédé, on commande le lendemain ſon oraiſon funebre à un évêque; puis on fait venir un architecte-décorateur, qui bâtit un catafalque au milieu de l'égliſe de Notre-Dame. Le marteau réſonne pendant un mois dans le ſaint lieu; les cris des ouvriers abſorbent la ſonnete du *lever-Dieu* & les chants des chanoines; la voix des charpentiers couvre celle des chantres; on n'entend plus le *Magnificat* ni l'*Oremus fratres*. Les *ſerpens* (*) du chœur & l'orgue de

(*) On ſait que c'eſt un inſtrument à vent; mais il eſt ſingulier qu'on diſe, *il y a dans cette*

la nef font moins de bruit que les hautes clameurs des manœuvres. On diroit que la hache & la scie ont conspiré pour faire taire l'office divin. Mais ce n'est plus un scandale; car il s'agit d'orner le cercueil d'un individu du sang royal.

L'ARCHITECTE-décorateur entoure le sarcophage de statues creuses, représentant les vertus qui précisément manquerent au défunt.

ON fait venir ensuite tous les violons & basses de la ville. On brûle dix mille bougies. On étouffe dans cet enclos, qu'on environne prudemment de pompiers; car les parens du mort ne veulent pas être brûlés vifs au milieu de cette charpente légere & dressée à la hâte.

C'EST une mascarade funebre qui dure quatre heures. Rarement une larme sincere coule sur ces tombes fastueuses; il ne manque à tous ces emblêmes de deuil qui tapissent la hauteur des voûtes, que la douleur publique.

Eh quoi, des os en poudre ont encor des flatteurs!

LA famille du mort, qui a ordonné l'oraison funebre, est venue l'écouter en pompeux

église un excellent serpent, & qu'on voie *afficher* en grosses lettres, *concours de serpens dans l'église Saint-Benoît*, &c.

cortege

cortege. L'orgueil des rangs étale encore ſes prééminences autour de l'autel de la mort; l'orgueil demande des adulations ſur la tombe de celui qui eſt jugé par la voix du peuple; & c'eſt le ſacerdoce qui ſe prête à cette complaiſance.

L'ORATEUR a promis quelquefois de dire la vérité; mais ce nom terrible à prononcer, le lie à de ſérieux engagemens. La promeſſe eſt un parjure, la vérité demeure au bas de l'eſcalier de la chaire de vérité, & l'orateur y monte ſeul, à front découvert.

IL fait des tours de force pour plâtrer la difformité de ſon idole, ou bien il vous éblouit par des phraſes compaſſées. Il étale des figures de rhétorique auſſi vides que celles qui ſemblent pleurer ſur le monument. Les feintes larmes de ces menteuſes effigies reſſemblent à la fauſſe éloquence qui va frapper ces paſſageres décorations.

LE ſurlendemain l'édifice tombe; ont met en pieces les *vertus de plâtre*; & l'éloquence de l'orateur, tout auſſi fragile, diſparoît devant l'œil moqueur d'un peuple qui en avoit ri d'avance.

C'EST une inſtitution bien abſurde que

celle des oraisons funebres ; mais ce n'est là cependant qu'un des moindres abus qu'on rencontre dans l'intérieur des soixante-quatre majestueuses barrieres de sapin qui circonvallent la bonne ville de Paris. La structure coûteuse de cette chapelle illuminée a du moins fait refluer vers une foule d'ouvriers, un peu de cet argent qui ne circule que grace à la folie & à l'ostentation des princes & des grands.

POUR tout ce que ces catafalques ont coûté depuis cent cinquante ans, on auroit pu ériger des monumens durables & faire sortir des chefs-d'œuvre immortels du ciseau de la sculpture. Mais on ne voit à Paris que le mausolée du cardinal de Richelieu, & celui du cardinal de Fleury; le beau mausolée du maréchal de Saxe est allé orner la ville de Strasbourg.

POINT de Céramique parmi nous, où l'on rencontre la statue de l'homme de génie ou de l'homme bienfaisant à côté du souverain. Qu'y auroit-il de plus éloquent néanmoins, que de voir les tombeaux joindre les noms que la postérité doit unir ? Les modeles des vertus patriotiques frappant tous les regards, échaufferoient toutes les classes de citoyens ! Voyez dans l'abbaïe de West-

minſter, le peuple qui ſe preſſe en foule; qui lit avec vénération les noms des célebres morts; qui revient avec un vif intérêt ſur leurs grandes actions! Reconnoiſſance publique d'un peuple ſenſible, qui a placé enſemble tous les perſonnages que la gloire a conſacrés, parce qu'après la mort il ne reſte plus qu'elle, & que cette foule de princes & de rois doivent s'enfoncer dans l'oubli, pour laiſſer nu & découvert, aux rayons purs & éclatans de l'immortalité, le buſte en argille de tel homme qui fut leur ſujet.

Le burin du graveur Cochin s'eſt plu à nous tranſmettre la repréſentation de pluſieurs catafalques, ainſi qu'il a repréſenté des bals parés. Les effets de l'ombre & de la lumiere offroient à ſon art des touches pittoreſques. C'eſt tout ce qu'il cherchoit; & c'eſt auſſi tout ce qui reſtera de ces bizarres cérémonies qui n'intéreſſent ni le cœur ni l'eſprit, qui ne touchent perſonne, & dont la dépenſe devroit s'appliquer à des travaux plus durables & plus utiles.

Le cirier trouvera ſans doute cette réflexion fort déplacée; mais brûler tant de bougies en plein jour, au riſque d'incendier des plan-

ches noircies & des toiles verniſſées, me paroît un des uſages déraiſonnables que notre ſiecle devroit abolir ; car pourquoi répéter les vieilles & abſurdes coutumes des ſiecles paſſés ?

CHAPITRE LXV.

Charades.

LES *calambours* régnoient chez les ſpirituels Pariſiens ; les charades ſont venues leur diſputer la prééminence. Après un grand conflit les charades ont remporté la victoire Les *bouts-rimés* vouloient reparoître comme troupes auxiliaires ; mais également vaincus, l'armée des charades les repouſſant, a déployé ſes enſeignes triomphantes dans le Journal de Paris & dans le Mercure de France. L'énigme & le logogriphe ſont abandonnés aux provinciaux déſœuvrés. La charade occupe les eſprit de la capitale ; on n'entend plus que *mon premier*, *mon ſecond* & *mon tout*. Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grace particuliere Étrangers, ouvrez le premier Mercure, & ſi vous l'ignorez, vous verrez ce qu'eſt une charade. Je ne vous l'expliquerai point.

OUI, le calambour eſt terraſſé ; mais c'eſt

depuis peu. En vain M. de Voltaire avoit dit à madame du Deffens : *liguons nous enſemble, ne ſouffrons pas qu'un tyran ſi bête uſurpe l'empire du grand monde.* Le grand-maître des calambourdiſtes gouvernoit cet empire avant & depuis la mort de ce grand homme ; mais il vient enfin d'être détrôné : il a trouvé ſon maître. Humilié, vaincu, tous ſes lauriers ſont flétris. Et qui a battu en ruines cette illuſtre réputation ? Qui fait donc que M. L. M. D. B. n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée ? c'eſt un M. *de Chambre.*

Il rencontre le monarque des calambourdiſtes, étalant cette paiſible dignité que donne une ſouveraineté tranquille. Il l'accueille, il le flatte, il lui demande un jour pour commencer une liaiſon honorable & précieuſe. Le monarque promet ; le malin courtiſan s'eſquive auſſi-tôt, rentre chez lui & écrit ce billet au ſouverain, qui étoit loin, hélas ! de redouter un pareil coup de foudre :

Empreſſé de vous recevoir, vous m'avez laiſſé, monſieur, le choix du jour. Je vous invite pour mercredi, & vous prie de vouloir bien accepter la fortune du pot.

De Chambre.

Ce nouveau Cromwel jouit en paix de son forfait médité ; il est assis au rang d'où il a précipité son adversaire, invaincu jusqu'alors, & des acclamations universelles semblent devoir affermir le sceptre entre ses mains.

On ne cite plus : *le roi n'est pas un sujet*, *j'ai la voie de la pelle*, *infidele à ma rente*, &c. On a réservé toutes les louanges pour l'heureux mot, pour le mot triomphant de M. *de Chambre*.

Heureux Parisiens, vous savez rire à peu de frais ! Bon peuple, que tes plaisirs sont innocens !

CHAPITRE LXVI.

Acheteurs de rentes viageres.

Que de métiers qui n'avoient aucun nom chez les anciens, & qui étoient même inconnus dans les siecles précédens ! Connoissoit-on, il y a deux cents ans seulement, les *agens de change*, dont les yeux perçans voient tous les coffres-forts, comme s'ils étoient à jour ; qui prennent des deux mains,

qui dîment tous les facs qu'ils remuent, & qui, plongés dans la tourmente éternelle de l'or & de l'argent, s'enrichiſſent en ſe tenant debout à *la bourſe*, & en ſe diſant réciproquement quelques petits mots à l'oreille ?

Ces infatigables négociateurs de papiers, qui augmentent le prix de la *marchandiſe-argent*, qu'ils rendent viſible ou inviſible, qui ſervent les avides monopoleurs cachés ſous le maſque, étoient-ils connus chez les Romains, & du tems même que notre Charlemagne donnoit des loix à l'Europe ? Charlemagne s'il reſſuſcitoit, pourroit-il comprendre ce qu'eſt de nos jours un agent de change, patenté par ſes ſucceſſeurs, & achetant bientôt une charge noble, après avoir long-tems uſé des ſouliers ſur le pavé de la bourſe, ou à courir par la ville après les vendeurs & les acquéreurs, également rançonnés par ſa ſcience abſtruſe ?

Oui, il ne faut que remuer de l'argent pour avoir de l'argent ; il ne s'agit que de faire à midi le *pied de grue* ou le *difficile*, rôle preſque toujours équivoque & le plus ſouvent menteur. Mais il eſt autoriſé. Voyez-le rire, crayon en main, aux dépens des

ignorans, empreſſés à réaliſer leur papier.

TEL homme encore plus actif achete un procès, ſe fait *ſolliciteur*, dévoue ſa vie à la chicane, deſcend dans ſon labyrinthe tortueux, paſſe ſes jours à tourmenter, à aiguillonner d'impaſſibles procureurs.

TEL autre cautionne quiconque ſe préſente & livre ſa ſignature dans une multitude d'affaires; ce qui pourroit faire croire un jour qu'il a poſſédé des millions. Il n'a pas le ſol; mais il fait d'un crédit quelconque, ce qu'un maître d'eſcrime fait de ſon fleuret dans une ſalle d'armes.

LA dégradation dans les mœurs, occaſionée par cet agiotage qui a ſaiſi tous les eſprits, a fait diſparoître ces plans ſages & tranquilles, familiers à nos ayeux, & nous a donné les convulſions de la cupidité.

LA moitié de la ville eſt aux emprunts; point de maiſon qui ne ſoit chargée d'hypotheques; on ne voit que contrats ſpéculatifs; on n'attend plus la rentrée paiſible des intérêts; on veut anticiper ſur l'avenir; on force l'uſure, & l'uſure punit cette avidité extravagante.

ENTENDEZ de tous côtés les plaintes des

gens qui regrettent les *tontines*. On ne parle que des perſonnes qui, pour cent écus, ont joui de quatre-vingt mille livres de rente; c'eſt à qui accouplera deux écus de ſix livres, pour leur en faire produire promptement un troiſieme.

MAIS le plus curieux de ces ſpéculateurs eſt celui qui, ayant ſans ceſſe ſous les yeux le calcul des probabilités de la vie humaine & la table des mortalités, s'eſt établi *acquéreur de rentes viageres*.

ON ſait que les extraits mortuaires ſervent de quittance au roi, & que dès qu'un homme eſt enterré, il eſt payé, eût-il porté la veille tout ſon argent au tréſor royal. L'acquéreur de rentes viageres (nouveau métier) combine toutes ces chanſes haſardeuſes, & d'après des calculs fins & particuliers, achete le pain quotidien des rentiers.

UNE dame ſe préſente à ſon bureau avec un contrat en main de douze cents livres de rentes annuelles, qu'elle veut échanger contre un capital. D'abord, le ſcrupuleux acheteur l'examine dans un ſilence recueilli; il ne la trouve ni trop graſſe ni trop maigre, indice favorable; & après un nouveau coup-

d'œil obſervateur, le dialogue ſuivant s'établit entr'eux.

LA RENTIERE.

MONSIEUR, je viens pour vous vendre mon contrat viager & en toucher l'argent.

L'ACHETEUR.

L'ARGENT eſt bien rare, Madame.

LA RENTIERE.

JE le ſais, monſieur; mais il eſt quelque part. Il ne fait rien dans les coffres; il ne peut avoir ſon prix qu'en circulant.

L'ACHETEUR.

QUEL âge avez-vous, madame?

LA RENTIERE.

QUARANTE-ſept ans, monſieur.

L'ACHETEUR.

OU eſt votre baptiſtere?

LA RENTIERE.

LE voici, monſieur, en bonne forme.

L'ACHETEUR.

OUI, je vois que vous avez quarante-ſept ans; ſi vous n'en aviez que quarante-deux, madame, je ne pourrois en conſcience faire votre affaire.

LA RENTIERE.

JE vous entends, monſieur; j'ai paſſé le

tems critique, & je puis actuellement me flatter d'une longue vie.

L'ACHETEUR.

Il n'y a rien de si incertain, madame, que la vie de l'homme.

LA RENTIERE.

Mon genre de vie est exact, je ne soupe point en ville, je me couche de bonne heure, & je passe la moitié de l'année à la campagne.

L'ACHETEUR.

Je sais tout cela, madame, & voilà pourquoi j'ai consenti à recevoir votre visite. (*Se levant.*) Mais permettez, madame, que j'examine de plus près.....

LA RENTIERE.

Approchez, monsieur, je n'ai pas encore de rides sur le front.

L'ACHETEUR.

Je le vois bien, madame; mais ce n'est pas cela: permettez que j'examine vos dents.

LA RENTIERE.

Mes dents! vous avez raison, monsieur, les dents sont le symptôme de la santé; les miennes sont blanches, regardez. Eh bien, monsieur, combien me donnez-vous de mes

douze cents livres de rente, vu ma parfaite ſanté ? J'oubliois de vous dire que j'ai fait quatre enfans : ce n'eſt ni trop ni trop peu ; & les femmes qui ont fait des enfans, pourſuivent leur carriere plus loin que les autres.

L'ACHETEUR.

MADAME, tout le monde s'adreſſe à moi ; c'eſt à qui viendra. Quand on ſeroit ſûr de la fin du monde, on ne pourroit pas être plus âpre à vouloir fondre ſes contrats. Mais je n'ai pas les tréſors du Pérou ; il faut que j'aie mes ſûretés ; je n'acquiers pas indifféremment de toutes les perſonnes. D'abord, je n'achete point de contrats viagers ſur les hommes ; ils ſont aujourd'hui trop adonnés à leurs plaiſirs. Je me ſuis fait une loi de n'acquérir que des rentes placées ſur des têtes de femmes. Les Génevois, habiles calculateurs, m'en ont donné l'exemple ; ils ont fait là une opération ſûre, excellente, & qui leur rendra beaucoup ; mais c'eſt qu'ils ont choiſi des têtes comme j'en voudrois, des têtes qui reſpirent l'air pur des montagnes ; & vous, madame, vous vivez dans Paris.

LA RENTIERE.

JE n'y vis que ſix mois, monſieur, & pendant l'hyver.

L'ACHETEUR.

C'EST juſtement la ſaiſon dangereuſe. Je ne ſais, il y a toujours dans l'air quelque choſe de peſtilentiel; entendez-vous la groſſe ſonnerie ? .... On enterre bien fréquemment depuis trois mois.

LA RENTIERE.

C'EST une femme de quatre-vingt-dix ans qui eſt morte. J'eſpere bien aller juſques là; & comptez alors, monſieur, tous les arrérages que vous aurez touchés.

L'ACHETEUR.

ON m'offroit hier, madame, un contrat de quatre mille livres de rente; mais j'ai ſu que la dame qui le vendoit alloit ſouvent au bal; il ne faut qu'un bal pour tuer une femme. Et quelles ſont vos occupations, je vous prie ?

LA RENTIERE.

RÉGLER mon ménage; le reſte du tems je m'occupe à lire, & tous les jours je me promene une heure ou deux ſur le boulevard. Enfin, monſieur, d'après ma vie rangée, com-

bien me donnerez-vous de mes douze cents livres de rente ?

L'ACHETEUR.

JE vais vous le dire : quatre mille huit cents livres.

LA RENTIERE.

EH, monſieur, vous n'y penſez pas ! Je me porte à merveille ; que donneriez-vous donc à une femme cacochyme ?

L'ACHETEUR.

VOUS pouvez mourir, madame, en deſcendant mon eſcalier.

LA RENTIERE.

LE livre de M. de Buffon me donne au moins quinze années de vie, & j'ai toutes les probabilités pour moi.

L'ACHETEUR.

JE ne calcule point comme M. de Buffon ; j'ai là-deſſus des regles qui corrigent les promeſſes magnifiques des livres. Et puis les révolutions : vous m'entendez....

LA RENTIERE.

LES révolutions ! Il n'y en a point à craindre ; je vous proteſte que l'on paiera toujours à l'hôtel-de-ville les rentes viageres, &

de préférence à toutes les autres. C'eſt ſacré ; jamais le roi....

L'ACHETEUR.

AH ! madame, je me tais ; je n'ai rien à dire là-deſſus. Je vous donne quatre mille huit cents livres en eſpeces ſonnantes pour votre parchemin, & je puis recevoir malheureuſement dans huit jours votre billet d'enterrement. Vous me paroiſſez d'une conſtitution un peu délicate. Il y a tant de choſes qui abregent la vie des femmes ; les veilles, la bonne chere, les liqueurs ; il faut manger ſobrement, le jeu même altere la ſanté.

LA RENTIERE.

JE ne joue jamais, monſieur ; tous les plaiſirs que vous citez là me ſont étrangers. Si je vend mon contrat, c'eſt que j'y ſuis obligée pour ſoutenir & pourſuivre un procès de famille.

L'ACHETEUR.

VOUS avez un procès, madame ? Mais cela donne du chagrin.

LA RENTIERE.

JE le gagnerai, monſieur. Mon procureur de chez qui je ſors, me l'a promis formellement ; puis vous ſavez que le chagrin nous

fait vivre. Allons, ſoyez plus raiſonnable; ajoutez à vos quatre mille huit cents livres....

L'ACHETEUR.

PAS une obole, madame. Vous n'avez qu'à perdre votre procès, & puis vous livrer au déſeſpoir....

LA RENTIERE.

AH! monſieur, j'ai des principes, du courage.

L'ACHETEUR.

A propos, quel eſt votre médecin, madame?

LA RENTIERE.

JE n'ai jamais été malade, monſieur, au point d'appeller un médecin. Je ſuis ſujette à des migraines; je ſouffre cruellement pendant ving-quatre heures, & puis me voilà délivrée de preſque tous les autres maux.

L'ACHETEUR.

Et la petite vérole, madame, vous l'avez eue? Oui, la marque en eſt preſqu'imperceptible.

LA RENTIERE.

CELA ſuffit, monſieur, pour ne plus l'avoir.

L'ACHETEUR.

NOUS allons paſſer chez le notaire, ſi vous voulez, madame; tout ſera conclu dans une heure, & vous toucherez votre argent.

LA

LA RENTIERE.

MAIS, monsieur, quatre mille huit cents livres pour douze cents livres de rentes, que vous toucherez pendant vingt-cinq années au moins, je m'en flatte, songez donc....

L'ACHETEUR.

EN vérité, je suis un insensé de faire de pareilles acquisitions. Du parchemin! Et puis l'incertitude de nos jours! Mais, madame, croyez-moi, logez-vous dans le quartier du Luxembourg, près la porte d'Enfer; j'ai là deux ou trois têtes avancées & qui tiennent. Vous y êtes intéressée autant que moi.

LA RENTIERE.

UN peu plus, je pense. Enfin, puisque vous êtes inexorable, allons chez le notaire. Tout cet argent sera donc pour des gens de justice; mais qu'y faire? Il faut dans ce beau royaume en passer par là.

L'ACHETEUR.

ENVELOPPEZ-vous bien dans votre pelisse, madame. (*A voix basse.*) Et quel est ce monsieur qui dans ce coin nous a si bien écoutés sans mot dire?

LA RENTIERE.

C'EST mon *factoton*; il n'a pas le sens

d'une oie, il n'entend rien ; il portera les sacs....

L'ACHETEUR.

Ah, bon!.... Vous savez que je n'acquiers pas en mon propre nom?

LA RENTIERE.

Pierre ou Paul, cela m'est indifférent..... Allons, quoique vous soyez bien succinct, je veux vivre long-tems pour que vous puissiez me dire : j'ai fait une excellente affaire.

CHAPITRE LXVII.

Vaches.

Elles arrivent aux barrieres, l'échine maigre & le pis desséché. Voyez les vaches dans les gras pâturages de la Suisse : elles levent fiérement la tête, elles ne se dérangent point quand vous passez. On diroit qu'elles sentent que leurs pieds foulent une terre de liberté, que l'impôt onéreux ne greve pas. Leur robe est superbe, leur démarche sûre ; ce n'est plus un animal dégradé. La vache aux flancs arrondis semble partager l'aisance de son maitre. Io ne fut pas plus belle que ces belles geniſſes.

Les vaches entrant à Paris tête baissée, rappellent les vaches maigres & dévorantes du songe de Pharaon ; elles ont l'air affamées, & elles viennent pour être mangées.

On les vend pour du bœuf, dont les grosses maisons & les couvens ont emporté toutes les fortes pieces ; il ne reste au petit bourgeois qui achete en détail, que de la vache. Par-tout ailleurs il y a une différence dans le prix des viandes ; ici la vache se vend publiquement au même taux que le bœuf, surcharge excessive pour le pauvre, tort réel à la nourriture publique. Un nouveau tarif seroit de toute équité ; car pourquoi faut-il que je paie la vache au même prix que le bœuf ? Et pourquoi me livre-t-on de la vache quand je demande du bœuf ? Ce n'est qu'à Paris qu'un pareil abus est, pour ainsi dire, consacré, malgré les plaintes journalieres du peuple.

Point de païs où l'on excelle mieux dans l'art de couper la viande, c'est-à-dire, de la dépecer de maniere que les os ne sont jamais séparés de la chair. On vend pour de la tranche un côté de mâchoire ; & l'indigent qui n'a qu'un pot-au-feu, est étonné de trou-

ver une dent dans un morceau qu'on lui a donné pour de la culotte.

On avoit annoncé avec beaucoup d'emphaſe une laiterie de vaches Suiſſes, & tous les bons Pariſiens diſoient : nous boirons du bon lait de Suiſſe. Les poitrinaires ſe regardoient déja comme guéris ; les tempéramens uſés comptoient ſur le rétabliſſement de leurs forces : mais on ne ſongeoit pas que les entrepreneurs n'avoient pas les épaules aſſez fortes pour tranſporter aux Champs-Elizées les montagnes couvertes de ſapins, où croiſſent les végétaux ſubſtantiels.

Les vaches maigrirent dans de maigres pâturages, donnerent un lait commun, & finirent par être livrées aux bouchers. L'entrepriſe échoua, à la grande ſurpriſe des badauds qui demandoient toujours du bon lait des vaches Suiſſes.

Il ne faut qu'un pareil trait pour peindre l'ignorance crédule d'une ville, combien elle réfléchit peu, & avec quelle facilité elle eſt dupe de toutes les promeſſes illuſoires qui lui ſont offertes par des compagnies & des imprimés.

CHAPITRE LXVIII.

Petits Negres.

Le singe, dont les femmes raffoloient, admis à leurs toilettes, appellé sur leurs genoux, a été relégué dans les anti-chambres. La perruche, la levrette, l'épagneul, l'angora, ont obtenu tour-à-tour un rang auprès de l'abbé, du magistrat & de l'officier. Mais ces êtres chéris ont tout-à-coup perdu de leur crédit, & les femmes ont pris de petits Negres.

Ces noirs Africains n'effarouchent plus les regards d'une belle; ils sont nés dans le sein de l'esclavage. Mais qui n'est pas esclave auprès de la beauté?

Le petit Negre n'abandonne plus sa tendre maîtresse; brûlé par le soleil, il n'en paroît que plus beau. Il escalade les genoux d'une femme charmante, qui le regarde avec complaisance; il presse son sein de sa tête lanugineuse, appuie ses lèvres sur une bouche de rose, & ses mains d'ébene relevent la blancheur d'un col éblouissant.

Un petit Negre aux dents blanches, aux

levres épaiſſes, à la peau ſatinée, careſſe mieux qu'un épagneul & qu'un angora. Auſſi a-t-il obtenu la préférence; il eſt toujours voiſin de ces charmes que ſa main enfantine dévoile en folâtrant, comme s'il étoit fait pour en connoître tout le prix.

TANDIS que l'enfant noir vit ſur les genoux des femmes paſſionnées pour ſon viſage étranger, ſon nez applati; qu'une main douce & careſſante punit ſes mutineries d'un léger châtiment, bientôt effacé par les plus vives careſſes, ſon pere gémit ſous les coups de fouet d'un maître impitoyable; le pere travaille péniblement ce ſucre que le Négrillon boit dans la même taſſe avec ſa riante maîtreſſe.

CHAPITRE LXIX.

Figure équeſtre de Henri IV.

OH, que le bon roi eſt bien ſur le Pont-Neuf! Il a un front populaire; il ſourit aux paſſans; il n'eſt point environné d'hommes à argent. Les oiſeaux du ciel viennent ſe percher ſur ſa tête royale, & ſa place n'a rien coûté.

ACADÉMICIENS de province, qui avez demandé l'éloge du *bon roi*, brûlez vos programmes, fondez cette médaille que vous deſtiniez au phraſier, au rhéteur; venez, & arrêtez-vous aux pieds de cette ſtatue que l'amour a élevée au centre de la capitale! Liſez dans tous les regards combien ſa mémoire eſt adorée; le recueillement de cet homme qui contemple & qui ſe tait; cette mere empreſſée qui montre Henri IV à ſon jeune enfant; cet infortuné qui leve les mains au ciel & ſoupire en ſilence. Ce reſpect univerſel d'un peuple attendri devant ce bronze; que dis-je! cet hommage non moins vif des étrangers, devenus citoyens en ce moment: tout le monde d'accord pour le regretter & le bénir, comme s'il vivoit encore, comme ſi le fil de ſes jours avoit pu s'étendre juſqu'à nous. Ah, que ce cri unanime eſt touchant, qu'il ſurpaſſe par ſon énergie tout ce que l'éloquence s'efforcera vainement d'exprimer!

UN officier, conduiſant un détachement de ſoldats & paſſant devant cette ſtatue vénérée, s'arrêta tout-à-coup & cria: *haut les armes! Saluons celui-ci, mes amis, il en vaut bien un autre.*

ON devroit faire de la petite eſplanade qui environne cette ſtatue, un jardin pour les enfans. S'il y a ſur la terre un lieu contraire à l'enfance, c'eſt cette grande ville. Les enfans ne peuvent jouer ſans riſque dans la rue ni dans les carrefours; & s'il y des gazons devant la place du Louvre & ailleurs, on les repouſſe avec le fuſil: on ne permet pas aux *bonnes* de s'y aſſeoir. A quoi ſert ce gazon, s'il n'eſt pas pour l'enfance? Ah! monſieur d'Anguevillers, je vous préſente ici ma requête: les enfans orneront vos gazons encore mieux que vos ſentinelles.

J'AIMERAI à voir la ſtatue du bon roi environnée de la génération qui vient de naître; & les enfans, en conſervant le ſouvenir de leurs premiers jeux, auroient appris de bonne heure à bénir ſa mémoire, & à redire ſes vertus à la génération ſuivante.

CHAPITRE LXX.

Dictionnaire.

PANKOUKE & Vincent les commandent à tout compilateur armé de ſcribes ; on bâtit des volumes par alphabet, ainſi que l'on conſtruit un édifice dans l'eſpace de tant de mois. L'œuvre eſt ſûre avec les manœuvres.

ON a tout mis en dictionnaires. Les ſavans s'en plaignent ; ils ont tort. Ne faut-il pas que la ſcience deſcende dans toutes les conditions ? Ne faut-il pas qu'elle ſoit hachée, pour être reçue par le grand nombre ? Priſe en maſſe, elle effraieroit. Si telle ſcience étoit entiere & parfaite, on auroit tort de la morceler ; mais aucune n'a cet avantage ; toutes en ſont loin encore. Nous n'avons que des matériaux proprement dits ; & les débris de la choſe valent la choſe même.

TANT mieux, ſi l'on a trouvé le ſecret d'inſtruire à peu de frais ; ſi l'on a évité les recherches pénibles, laborieuſes. Quant aux erreurs, elles ſe gliſſent par-tout ; les gros livres n'en ſont pas plus exempts que les abré-

gés. Ce qu'il a de plus important, c'eſt que certaines connoiſſances ſoient à la portée de tout le monde.

Les Dictionnaires ne contiennent pas tous les mots uſités parmi le peuple ; ils ſont inſuffiſans pour une foule d'expreſſions qui valent bien celles que les poètes & les orateurs ont conſacrées, & qui tiennent à des pratiques curieuſes & journalieres. Un François enſeignoit à des mains royales à faire des boutons ; quand le bouton étoit fait, l'artiſte diſoit : *à préſent*, *Sire*, *il faut lui donner le fion.* A quelques mois de là, le mot revint dans la tête du roi, il ſe mit à compulſer tous les Dictionnaires françois, Richelet, Trévoux, Furetiere, l'Académie françoiſe, & il n'y trouva pas le mot dont il cherchoit l'explication. Il appella un Neuchatelois qui étoit alors à ſa cour, & lui dit : dites-moi ce que c'eſt que le *fion* dans la langue françoiſe ? Sire, reprit le Neuchatelois, le *fion* c'eſt la bonne grace.

Graves auteurs, graves penſeurs, naturaliſtes, politiques, hiſtoriens, vous n'êtes pas diſpenſés de donner le *fion* à vos livres ; ſans le *fion* vous ne ſerez pas lus. Le *fion* peut s'imprimer dans une page de métaphyſique,

comme dans un madrigal à Glycere. Académiciens qui parlez de goût, étudiez le *fion*, & placez ce mot dans votre Dictionnaire qui ne s'acheve point.

CHAPITRE LXXI.

Muſées.

ETABLISSEMENS nouveaux, que quelques particuliers s'efforcent de naturaliſer parmi nous. Ils auront beaucoup de peine à réuſſir, parce qu'il y a trop peu de liberté dans notre gouvernement, pour que chacun donne un développement ſûr à ſes vues particulieres, & que la capitale a plutôt des goûts & des fantaiſies qu'un amour réel & conſtant pour les ſciences & pour les arts.

AVEC quel zele infatigable M. de la Blancherie n'a-t-il pas pourſuivi l'ouverture de ces aſſemblées! Chaque jour il avoit à combattre quelque nouvel obſtacle. Son muſée s'ouvroit, ſe fermoit, tomboit, ſe relevoit; il le promenoit dans tous les quartiers, & jamais il n'a pu recevoir une aſſiette ſolide & fixe, parce les hommes ne s'aſſembleront jamais

pour mêler leurs idées, leurs vues, leurs entrepriſes autre part que dans une république. Il nous manquera toujours un point de réunion pour l'éloquence, pour les belles-lettres, pour la philoſophie; il faut que ceux qui cultivent ces arts, travaillent iſolés, & ils n'en vaudront que mieux. On tente de le donner, ce point fixe, aux ſcienoes exactes, à la phyſique, à la chymie, aux mathématiques. M. Pilatre de Roſier ſera-t-il plus heureux que M. de la Blancherie? Verra-t-on accourir en foule les ſavans, les artiſtes, les amateurs nationaux ou étrangers?

Les proſpectus étalent de ſuperbes promeſſes; les commiſſaires ont prononcé, le gouvernement a accordé ſa protection à l'hôtel où tous les chefs-d'œuvre des arts doivent ſe réunir. Toutes les claſſes de citoyens ſont averties de venir à tel jour & à telle heure puiſer dans le vaſte baſſin des ſciences; mais l'exécution répondra-t-elle à tout ce grand appareil? j'en doute fort, même pour les ſciences qui n'alarment point l'adminiſtration.

Toute aſſemblée publique eſt trop contraire à l'eſprit du gouvernement François, pour qu'elle ait lieu; & toute ſociété qui ne fera pas ſes loix elle-même & qui les rece-

vra, ne pourra ni se maintenir, ni poursuivre, ni chérir ses travaux. Ces sortes d'établissemens me paroissent impraticables, parce qu'il n'y a à Paris que des liaisons superficielles, & que les prohibitions sont si aisées, si multipliées, qu'il ne faut que le sot rapport d'un subalterne ou la mauvaise humeur d'un homme en place, pour dissoudre l'assemblée d'hommes les plus éclairés & les plus animés du bien public.

CHAPITRE LXXII.

Bureaux d'esprit.

On appelle ainsi toute maison où la maîtresse affiche son goût pour la littérature, fait profession d'en parler, & se pique de s'y connoître. On ne voit plus guere aujourd'hui de ces sociétés que l'on citoit il y a quelque tems. Elles sont dissoutes, parce que le goût des lettres est répandu par-tout, & que le titre d'académicien ne donne pas plus d'esprit à l'individu qui le porte, qu'à la maison qu'il fréquente. On pense, on parle,

& l'on raiſonne ſans ces directeurs de littérature ; elle eſt infiniment connue & cultivée dans toutes les claſſes.

UNE femme eſt toujours dupe de vouloir régner autrement que par l'empire des graces ou par celui de la bonté. On peut tout feindre, excepté l'eſprit des lettres. Quand on ne les cultive que par air ou comme une reſſource, les difficultés naiſſent & offrent un écueil dangereux.

QU'A fait une femme qui veut entrer ſubitement & comme actrice dans le ſanctuaire des muſes & de la philoſophie ? elle a lorgné, perſiflé, minaudé, fait des nœuds & des riens ; elle a gâté ſon eſprit dans une mer de futilités ; elle n'a fait attention qu'au brillant ; & s'eſt toujours arrêtée à la ſuperficiel. Elle s'aveugle elle-même ; cependant elle croit pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon. La pareſſe de ſon eſprit l'empêche d'examiner ; le peu d'énergie de ſon ame ne lui permet pas de ſaiſir les traits marqués ; ſa légéreté repoſe ſur quelques détails, & ne peut embraſſer le plan. Elle prononce comme elle ſent, d'une maniere vague, incertaine & peu ſûre.

Qu'elle ouvre sa porte à cet essaim d'auteurs qui, sans noms & sans talens, sont dix fois plus orgueilleux que les autres connus. Ils arrivent pour mettre à contribution son ton admiratif. Le satyrique vient chercher près d'elle des traits propres à la comédie. Elle siege sur son petit tribunal, où en jugeant elle est jugée la premiere. Obligée de louer ceux qui sont présens, les derniers venus se montrent jaloux. Alors la division se met dans la troupe; elle veut concilier les mécontens, & des jugemens contradictoires sortent de sa bouche. L'aigreur devient acharnement; elle auroit plutôt pacifié les puissances belligérantes, que de réunir ces partis opposés.

Elle a voulu se rendre médiatrice, elle est chansonnée des deux côtés; ce qui est fort cruel, après avoir reçu tant de vers à sa louange. Elle reste enfin seule, forcée de protéger encore un auteur de la foire ou de l'opéra-comique, qui l'ennuie & qu'elle écoute pour ne pas paroître désœuvrée.

Les femmes distinguées ont renoncé à ce ridicule, encore en vogue il y a trente années, & l'ont laissé à quelques petites femmes d'a-

cadémiciens, qui ont beſoin de plâtrer la réputation de leurs maris, & qui ſont curieuſes auſſi de juger par elles-mêmes du talent des jeunes auteurs. Les femmes ſenſées, qui ſont étrangeres à toutes les prétentions de la gent académique, ne ſe livrent pas à un engouement particulier; elles ne répetent point le jargon des jugeurs modernes, ne ſe perdent pas dans les pédanteſques diſcuſſions du goût, & n'ont point la fureur de s'éloigner du bon ſens pour courir après l'eſprit.

On trouve donc aujourd'hui l'académie françoiſe dans beaucoup de maiſons. Il n'eſt plus beſoin d'aller au Louvre pour y entendre des vers & de la proſe; on en fait dans le monde tout auſſi bien que les jurés beaux-eſprits. Ils n'ont de plus que le ridicule de leurs prétentions excluſives.

CHAPITRE LXXIII.

Monſieur le Public.

Le public exiſte-t-il? Qu'eſt-ce que le public? Où eſt-il? Par quel organe manifeſte-t-il

feſte-t-il ſa volonté ? Ne s'imagine-t-il pas ſouvent prononcer, quand il dédaigne ou bien quand il s'engoue ? Dites à un homme en place, *le public déſapprouve ;* il répond : *j'ai auſſi mon public, lequel approuve, & je m'en tiens à celui-là.*

Un autre dit : *Le public ; je le fais parler comme je veux ; il ne tient qu'à moi de lui donner telle ou telle impreſſion.* Et il dit vrai, du moins pour quelque tems.

Qu'est-ce donc que ce public, que l'auteur d'*Anajou* a traité avec un ton ſi cavalier ? Il manque d'un point de réunion ; & comme il ne peut jamais former à Paris une ſeule & même voix, c'eſt un compoſé indéfiniſſable.

Un peintre qui voudroit le repréſenter ſous ſes véritables traits, pourroit le peindre ſous la figure d'un perſonnage en cheveux longs & en habit galonné, une calotte ſur la tête & l'épée au côté, portant le manteau court & les talons rouges, tenant en main une canne à bec-à-corbin, ayant une épaulette, la croix à la boutonniere gauche & l'aumuſſe ſur le bras droit. Vous voyez que ce *monſieur* doit raiſonner à-peu-près comme il eſt vêtu.

Je citerai encore l'admirable production, trop peu lue, intitulée : *le Charlatan ou le docteur Sacroton*, où l'on voit un tableau du public. Il consiste en différens mannequins de toutes sortes de grandeurs & de figures. Le Charlatan s'en sert pour enhardir son éleve, qui tremble de débuter sur le Pont-Neuf. Il lui crie d'envisager ce public formidable tel qu'il est; & le disciple, convaincu que le public n'est qu'une assemblée de mannequins, parle & harangue hardiment.

Il est cependant un public; mais ce n'est pas celui qui a la fureur de juger avant de comprendre. Du choc de toutes les opinions, il résulte un prononcé qui est la voix de la vérité & qui ne s'efface point. Mais ce public est peu nombreux, il n'a ni chaleur, ni esprit de parti, ni précipitation; il n'est point dans les anti-chambres des hommes en place; & c'est de lui que madame de Sévigné a dit : *le public n'est ni fou ni injuste;* ou comme le disoit une autre femme pleine d'esprit : *c'est que la raison finit toujours par avoir raison.*

CHAPITRE LXXIV.

Anecdote.

UN médecin fameux, qui ne fait la médecine que pour les gens riches, fut appellé chez un homme aisé. Il se charge volontiers de le traiter. Pendant la convalescence du malade, le laquais de ce dernier se trouve indisposé. Le convalescent en reconduisant son médecin, le prie de s'arrêter un moment dans l'entresol, pour donner un conseil à son laquais. Le médecin lui donne le conseil; mais le maître, un mois après, l'ayant fait avertir de passer chez lui, il n'y vint pas.

ÉTONNÉ de ce procédé, il en demanda la raison au médecin, dans une maison où il le rencontra. Voici la réponse du docteur: *en m'écrivant, monsieur, vous ne m'avez pas marqué si c'étoit pour vous ou pour votre laquais. Je n'ai point été chez vous; car je suis bien aise de vous prévenir, que je ne fais point la médecine pour les laquais.*

CHAPITRE LXXV.

Pieces de deux sols.

Les pieces de deux sols, dont l'empreinte est presqu'effacée, sont un objet perpétuel de disputes, & donnent lieu, dans les marchés publics, à de fréquens pugilats. Deux crocheteurs se cassent la mâchoire pour l'intérêt de deux liards; mais tout est relatif.

La cour des monnoies a voulu que la piece de deux sols, marquée ou non marquée, eût son cours. Tout vendeur s'étoit obstiné à vouloir les réduire à six liards de sa pleine autorité. A cet effet, on les raya d'une croix, pour désigner celles qui étoient usées. Or l'arrêt portoit défense de rayer ainsi les pieces. Ce débat a occasioné un nombre infini de gourmades & de clameurs, & l'on s'égosilloit pendant vingt minutes, avant de pouvoir fixer irrévocablement le taux de la piece.

Il seroit facile de suivre la méthode usitée en Espagne. Des hommes se promenent avec une corbeille pleine de nouvelles pieces, & le public leur apporte les vieilles en échange;

car c'eſt le gouvernement qui doit ſupporter en plein le déchet des monnoies. Le peuple à Paris n'en donneroit pas la raiſon politique ; mais il la ſent par inſtinct, & il crie très-haut quand on veut l'obliger à perdre ſur le ſigne repréſentatif. Il doit être immuable. La piece effacée doit avoir ſon cours comme la piece neuve, & ſans aucune diminution.

CHAPITRE LXXVI.

Marchandes de modes.

Assises dans un comptoir à la file l'une de l'autre, vous les voyez à travers les vitres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galans trophées que la mode enfante & varie. Vous les regardez librement, & elles vous regardent de même.

Ces boutiques ſe trouvent dans toutes les rues. A côté d'un armurier qui n'offre que des cuiraſſes & des épées, vous ne voyez que touffes de gaze, des plumes, des rubans, des fleurs & des bonnets de femmes.

Ces filles enchaînées au comptoir, l'ai-

guille à la main, jettent inceſſamment l'œil dans la rue. Aucun paſſant ne leur échappe. La place du comptoir, voiſine de la rue, eſt toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui paſſent, offrent toujours le coup-d'œil d'un hommage.

La fille ſe réjouit de tous les regards qu'on lui lance, & s'imagine autant d'amans. La multitude des paſſans varie & augmente ſon plaiſir & ſa curioſité. Ainſi ce métier ſédentaire devient ſupportable, quand il s'y joint l'agrément de voir & d'être vue; mais la plus jolie du comptoir devroit occuper conſtamment la place favorable.

On apperçoit dans ces boutiques des minois charmans à côté de laides figures. L'idée d'un ſerrail ſaiſit involontairement l'imagination; les unes ſeroient au rang des ſultanes favorites, & les autres en ſeroient les gardiennes.

Plusieurs vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales; il faut qu'elles faſſent taire la ſecrete jalouſie de leur ſexe, & que par état, elles embel-

liſſent toutes celles qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois eſt ſi joli, que le front altier de la riche dame en eſt effacé. La petite marchande en robe ſimple ſe trouve à une toilette dont elle n'a pas beſoin; ſes appas triomphent & effacent tout l'art d'une coquette. Le courtiſan de la grande dame devient tout-à-coup infidele; il ne lorgne plus loin d'un miroir que la bouche fraiche & les joues vermeilles de la petite qui n'a ni Suiſſe ni ayeux.

Plus d'une auſſi ne fait qu'un ſaut du magaſin au fond d'une berline angloiſe. Elle étoit fille de boutique; elle revient un mois après y faire ſes emplettes, la tête haute, l'air triomphant, & le tout pour faire ſécher d'envie ſon ancienne maîtreſſe & ſes cheres compagnes.

Elle n'eſt plus aſſujétie au comptoir; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au ſixième étage dans un lit ſans rideaux, réduite à attraper en paſſant le ſtérile hommage d'un maître clerc de procureur. Elle roule avec plaiſir dans un leſte équipage; & d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour-à-tour leur

miroir & leur triſte couchette, attendent du deſtin le moment de jeter l'aiguille & de ſortir d'eſclavage.

En paſſant devant ces boutiques, un abbé, un militaire, un jeune ſénateur y entrent pour conſidérer les belles. Les emplettes ne ſont qu'un prétexte ; on regarde la vendeuſe & non la marchandiſe. Un jeune ſénateur achete une bouffante ; un abbé ſémillant demande de la blonde ; il tient l'aune à l'apprentiſſe qui meſure : on lui ſourit, & la curioſité rend le paſſant de tout état acheteur de chiffons.

Quelques boutiques de marchandes de modes ſont montées ſur un ton ſévere, comme pour contraſter fortement avec les autres. Là toutes les filles ſont recluſes ; c'eſt la main de la chaſteté contrainte qui arrange ces ajuſtemens voluptueux dont ſe parent les courtiſannes. Là on les habille, mais on ne les imite pas ; on ne garde rien pour ſoi des ornemens ſéducteurs que l'on prodigue aux filles d'opéra. On travaille bien pour elles ; mais il n'eſt pas même permis de les voir. Imaginez des cuiſiniers qui ne goûteroient jamais à la ſauce : tel eſt l'état

de ces filles gardées & travaillant sous l'œil de la sévérité aux attributs de la licence.

Mais la maîtresse du magasin est si étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi & qu'elle maintient, qu'elle le raconte à tout venant, comme un prodige continuel. On diroit que c'est une gageure qu'elle a faite à la face de l'univers, & qu'elle veut faire dire à l'histoire : dans Paris est une boutique de marchande de modes, où toutes les filles sont chastes ; & ce phénomene est dû à l'exemple de ma vertu & à ma vigilance.

Mais j'oubliois que le travail des modes est un art ; art chéri, triomphant, qui dans ce siecle a reçu des honneurs, des distinctions. Cet art entre dans le palais des rois, y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes passe au milieu des gardes, pénetre l'appartement où la haute noblesse n'entre pas encore. Là on décide sur une robe, on prononce sur une coiffure, on examine tout le jeu d'un pli heureux. Les graces ajoutant aux dons de la nature, embellissent la majesté.

Mais qui mérite d'obtenir la gloire, ou

de la main qui deſſine ces ajuſtemens ; ou de celle qui les exécute ? Problême difficile à réſoudre. Peut-on dire ici, *invente, tu vivras ?* Qui ſait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l'Europe, & ſoumettre encore des portions de l'Amérique & de l'Aſie à nos collets montés ?

La rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté derniérement, comme entre deux grands poètes. Mais l'on a reconnu que le génie ne dépendoit pas des longues études faites chez mademoiſelle Alexandre, ou chez M. Baulard. Une petite marchande de modes de l'humble quai de Geſvres, bravant toutes les poétiques antécédentes, rejetant les documens des vieilles boutiques, s'élance, prend un coup-d'œil ſupérieur, renverſe tout l'édifice de la ſcience de ſes rivales. Elle fait révolution, ſon génie brillant domine, & la voilà admiſe auprès du trône.

Aussi quand le cortege royal s'avance dans la capitale, que le pavé étincele ſous le fer des courſiers que monte une noble élite de guerriers, que tout le monde eſt aux fenêtres, que tous les regards plongent au fond du char étincelant ; la reine, en paſſant,

leve les yeux & honore d'un ſourire ſa marchande de modes.

Sa rivale en ſeche de jalouſie, murmure de ſes ſuccès, cherche à les rabaiſſer, ainſi que fait un journaliſte dans ſes feuilles contre un auteur applaudi. Mais la reine eſt l'arbitre des modes; ſon goût fait loi, & ſa loi eſt toujours gracieuſe.

Les marchandes de modes ont couvert de leurs induſtrieux chiffons la France entiere & les nations voiſines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une eſpece de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'eſt une contrefaçon univerſelle; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cent mille demoiſelles nubiles ne ſe marieront pas.

Tout mari a peur de la marchande de modes, & ne l'enviſage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coiffures, ces ajuſtemens, ces panaches dont les femmes ſont idolâtres, réfléchit, calcule & reſte garçon. Mais les demoiſelles vous diront qu'elles

aiment autant des poufs & des bonnets hiſtoriés que des maris. Soit.

CHAPITRE LXXVII.

Carmélites.

UNE fille de Louis XV, Madame Louiſe de France, a pris le voile de Carmélite & a prononcé ſes vœux dans le monaſtere de Saint-Denis. Ce renoncement à la cour pour les auſtérités du cloître a fait grand bruit dans le tems.

LA ducheſſe de la Valiere, tendre amante de Louis XIV, ſe fit auſſi Carmélite en 1675, & vécut trente-cinq ans dans les larmes de l'amour & de la pénitence.

LEUR genre de vie eſt fort auſtere; mais la tempérance & une vie réglée font qu'elles pouſſent loin leur carriere. Le jeune habituel alonge les jours de l'homme; & c'eſt dans les couvens qu'il faut chercher ces individus vivaces qui doivent au régime exact de longues années. Voilà un ſujet de réflexions pour les mondains uniquement attachés à

cette vie & qui aiment à vivre ; mais il ne faut pas qu'ils se livrent à la gourmandise ; c'est ce que nous dit l'exemple des Carmélites, qu'une grande frugalité dans le boire & dans le manger, qu'une nourriture sévere & toujours égale, que la diette enfin accroît les forces vitales, & que la sobriété rigoureuse enterrera constamment l'intempérance.

Ainsi les sœurs Carmélites sont utiles en ce qu'elles donnent à tous les humains leurs freres une perpétuelle leçon ; en ce qu'elles prêchent le régime aux partisans de la bonne chere, à cette foule de gourmands qui ne peuvent s'imaginer qu'un peu de pain, de légumes & d'eau suffisent pour soutenir à la fois la vie, la santé & la force.

La sœur Louise-Marie de France, religieuse Carmélite à Saint-Denis, a eu la consolation de voir plusieurs Carmes déchaussés, animés tout-à-coup par son exemple, condamner le relâchement qui s'étoit glissé parmi eux sur quelques points de leur institut primitif & religieux, plus fervens, embrasser la regle dans toute sa rigueur.

La sœur Louise-Marie de France, pour protéger des vues aussi recommandables, sup-

plia ſon auguſte pere d'obtenir un bref du pape, qui les autoriſât à vivre ſous une diſcipline plus ſévere ; & le bref du pape eſt venu récompenſer l'héroïſme monaſtique de ces Carmes déchauſſés, qui font à Charenton l'édification des ſœurs Carmélites.

Si j'avois à trouver le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, j'irois le chercher dans un cloître, a dit l'abbé Trublet. Cette réflexion a de la profondeur.

CHAPITRE LXXVIII.

Mémoires imprimés.

Si les injures ne les défiguroient pas trop ſouvent, la ſociété en retireroit un grand avantage dans les affaires litigieuſes.

Comme il y a des hommes qui, par ton ou plutôt par un ſecret intérêt, contrediſent les choſes les plus claires, les plus utiles, & réduiſent tout en problême, on a vu des *parleurs* aſſez ennemis de la juſtice & de l'ordre pour condamner cette défenſe publique de l'opprimé, toujours formidable à l'op-

preſſeur, & qui, en éclairant le public, dirige les magiſtrats & peut leur ſauver beaucoup d'écarts. *Vox populi, vox Dei.*

Si la découverte de l'imprimerie eſt un préſent divin fait aux hommes, c'eſt ſurtout lorſqu'elle peut ſervir à intéreſſer une nation entiere, à la rendre attentive aux droits de l'infortuné ſans nom & ſans crédit. Rien ne doit plus irriter le méchant & l'homme injuſte que l'idée de voir le flambeau ſubitement enfoncé dans les ténebres, où ils cachoient leurs actions honteuſes.

L'HONNÊTE homme ne craint point les recherches que l'on peut faire ſur ſa vie privée. Semblable à ce Romain vertueux, il habiteroit volontiers une maiſon diaphane. C'eſt donc une inſtitution qui mérite d'être conſervée, que celle qui traduit d'abord, en préſence du public, les combats qui doivent ſe porter ſous l'œil des juges. Ils ſeront plus aſſurés dans leurs marche, parce que la queſtion aura été débattue & apperçue ſous toutes ſes faces.

La voix publique a une droiture & une force que le philoſophe ne ſe laſſe point d'admirer. Rarement elle s'égare; & même lorſqu'elle ſe trompe, elle fait toujours des ob-

ſervations aſſez juſtes, dont on peut profiter.

QUAND un peuple deviendra fin & rufé, l'injuſtice ſe perfectionnera chez lui dans l'art de ſe couvrir des apparences de l'équité. Ses voiles d'iniquités ſeront plus épais, & il n'y aura que des mains hardies qui pourront les déchirer.

LE riche a l'avantage ſur le pauvre qu'il peut employer pour ſa défenſe les plus hauts talens, appuyer ſon uſurpation de tous les dehors impoſans de l'éloquence. Le pauvre eſt ſeul. S'il n'a pas la reſſource d'intéreſſer le public & de promettre à ſon défenſeur la gloire qui accompagne le courage déſintéreſſé, il ſuccombera.

LE plus terrible frein qu'on puiſſe oppoſer enfin à l'injuſtice qui foule aux pieds les loix qu'elle croit n'être pas apperçues, eſt la menace d'amener ſes violences ſourdes au grand jour. Alors elle frémira, elle accordera à la crainte de la honte ce qu'elle aura refuſé au tribunal de la conſcience.

NOUS le répétons, il n'y a que l'homme dont la vie cherche l'ombre, qui puiſſe réclamer contre cet uſage propre à demaſquer les fourbes, à intimider les hypocrites, à comprimer le crime dans le cœur du méchant

chant, qui craint plus ordinairement l'infamie que ſes propres remords.

Ne diſſimulons pas qu'on peut abuſer de cet avantage, qu'on l'a fait; & de quoi n'abuſe-t-on point? Mais les abus ſont en trop petit nombre pour contrebalancer l'utilité qui réſulte de la publicité des faits litigieux. Le vrai perce toujours; il a un caractère qu'on ne peut méconnoître. Ce qui appartient à la calomnie, n'eſt point durable; elle ſe trahit toujours par quelque côté. D'ailleurs les mémoires injurieux ſont ſupprimés, & leurs auteurs flétris.

La profeſſion des lettres devroit être indiſpenſablement liée à celle d'avocat; ou plutôt ce ne devroit être, comme chez les anciens, qu'un ſeul & même état. Mais les vieux avocats, voulant ſe réſerver excluſivement le droit lucratif de ſigner des *pieces d'écriture*, que le plus ſouvent ils n'ont pas faites, ont déclaré la guerre aux jeunes, afin d'éloigner des copartageans incommodes. Ils ont imaginé toutes les entraves pour ôter à une profeſſion noble ſa liberté, pour y briſer le reſſort des grandes ames. Ils ſe ſont oppoſés à ſon affranchiſſement; de ſorte qu'a-

vec le *tableau*, l'ordre des avocats n'eſt plus aujourd'hui qu'une communauté de procureurs.

CHAPITRE LXXIX.

Maris.

Les maris ont paru adopter définitivement ces deux vers de la Noue :

La plainte eſt pour le fat, le bruit eſt pour le ſot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

La honte ne réjaillit que ſur celui qui ſemble la ſouffrir volontairement. Tant que les choſes ſont dans l'ombre, (& tout ſe paſſe aujourd'hui décemment) un mari n'en eſt point reſponſable ; mais ſi elles parviennent au grand jour, il peut alors uſer de quelque rigueur. Ordinairement le mari ne fait point retentir les tribunaux de ſes diſgraces domeſtiques ; il dit à ſa femme : je ne veux pas cauſer vos malheurs ; ſoyez libre, jouiſſez de tel contrat de rente ; le revenu vous en ſera payé en quelque lieu que vous vous tranſportiez : mais nous ne nous verrons plus. Je vous prie ſeulement

de quitter la capitale pour quelque tems, afin d'effacer le bruit qui court. Une nouvelle en détruit aiſément une autre dans ce païs frivole.

TELLE eſt l'honorable capitulation. La femme fait ſonner bien haut le ſacrifice de la capitale; elle s'écrie : comment peut-on vivre en province ? En vain ſon intime amie lui dit qu'on vit maintenant à la pariſienne dans preſque toutes les villes; elle veut que ſon mari lui ſache gré de ſon départ, & qu'il augmente en conſéquence la penſion annuelle.

LES maris Pariſiens ne ſont pas les maîtres abſolus dans leur maiſon ; leurs épouſes ne ſont point aſſervies à l'obéiſſance. Un air d'égalité regne entr'eux : point de ton marital ; chacun vit de ſon côté & choiſit ſes amuſemens & ſes ſociétés. Perſécuter ſa femme, la contrarier, ſeroit une choſe odieuſe & généralement condamnée ; mais quelle que ſoit la vie particuliere, jamais on ne manque aux égards que lon ſe doit réciproquement. Voyez-les enſemble : c'eſt l'image de la concorde ; c'eſt le langage, ſinon de l'amitié, au moins de la complaiſance attentive. Jamais les diſputes

intérieures ne ſont remarquées de l'étranger : ce ſeroit un vrai ſcandale. La femme aigre, impérieuſe, rencontre ordinairement un mari plus raiſonnable, qui lui cede & ne fait que rire de ſes caprices.

LIÉS intimement par leurs intérêts domeſtiques, ils les ſoutiennent de concert & avec prudence. La coutume de Paris donne aux femmes des droits très-étendus qu'elles n'ont point ailleurs : auſſi ſont-elles conſultées ſur toutes les affaires, qui ne ſe font que par leur entremiſe. Sans les femmes, aucune affaire ne ſe conclut.

QUELQUEFOIS deux époux, après avoir mené chacun une vie diſſipée, viennent à ſe reconnoître, &, & ſe rapprochent ſur la fin de leur carriere. Ils ſe pardonnent leurs torts réciproques. Une douce amitié fait alors le charme de leur vieilleſſe. Ils goûtent, quoiqu'un peu tard, ce bonheur domeſtique auquel rien ne peut ſuppléer. Tels ſe ſeroient aimés conſtamment toute leur vie, s'ils n'en euſſent pas prononcé le ſerment à l'autel.

IL faut avertir les étrangers que tous les anciens contes faits ſur la débonnaireté des maris ne ſont plus de miſe dans aucune ſo-

ciété ; qu'on ne parle des infidélités des femmes, que quand l'hiſtoire eſt narrée en jolis petits vers : alors on peut la lire publiquement aux dames aſſemblées. Mais jamais on ne parle en proſe des diſgraces maritales ; il faut qu'elles aient un air poétique pour avoir cours dans le monde. On a vu des étourdis raconter en pleine table à des femmes leur propre hiſtoire, ſans y entendre malice. Cet accident fâcheux pouvant ſe renouveller dans une ſociété, l'on eſt convenu généralement qu'on ne plaiſanteroit plus dorénavant d'aucune maniere ſur les maris trompés ou débonnaires ; & cette loi bien conçue eſt fort ſage.

CHAPITRE LXXX.

Mimes d'un genre nouveau.

J'AI vu trois hommes doués d'un talent ſingulier. Ils imitoient parfaitement ce que perſonne ne ſonge à imiter, comme le bruit léger d'une mouche qui vole & bourdonne, d'une porte qui ſe ferme & de la clef qui tombe, d'un pot qui ſe caſſe. Vous entendez

enſuite le chant de vingt religieuſes, où vous diſtinguez les voix jeunes & les voix caſſées; une proceſſion, un enterrement que coupe un embarras, la voix meſurée des prêtres & la voix rauque des voituriers. L'œil voit l'auteur qui crée tous ces tons différens, & l'oreille s'étonne de leur vérité & de leur préciſion.

Le même homme à table ſe métamorphoſe rapidement en pluſieurs perſonnages, pleure, rit, chante, ſanglotte, éternue, touſſe, fait le ſourd, le niais, l'aveugle, le goutteux. Chaque tableau paſſe comme un éclair; ce ſont des nuances fines, délicates, promptes, qui donnent à ſa phyſionomie des phyſionomies diverſes, & qui lui impriment une prodigieuſe & incroyable mobilité.

Il ſeroit impoſſible de donner aux étrangers une idée de ce talent rare & pittoreſque; il faut le voir. S'il eſt impoſſible à la plume de repréſenter le jeu pathétique de la Dumeſnil, les graces de feu Poiſſon, la naïveté de mademoiſelle Dangeville, il me ſeroit encore plus difficile de décrire le jeu fin de ces mimes. Heureux imitateurs des accidens variés de la nature, elle leur fournit une multitude de traits qu'on n'a jamais ſongé à faire

paſſer ſur nos théatres. Nos ſalles ſeroient trop vaſtes pour ces imitations fines & déliées, qui déguiſent l'art avec tant d'adreſſe. Il faut voir & entendre ces mimes; & lorſqu'on les a vus & entendus, on a peine à comprendre comment l'art a pu s'approcher de ce point de perfection. Sortez d'auprès d'eux, & allez voir Préville, comédien du roi: ſon jeu ne vous paroîtra plus qu'une grimace, une charge perpétuelle, une attitude maniérée.

CHAPITRE LXXXI.

Hôtel de la Force.

CET hôtel appartenoit à Jacques de Caumont, *duc de la Force*. Le haſard a voulu qu'il devînt une véritable maiſon de force, & l'on n'ôtera plus déſormais de la tête du petit peuple que cet *hôtel de la Force* prend ſa dénomination des guichets, des clefs & des larges verroux. Ainſi l'origine de pluſieurs antiquités eſt devenue équivoque par l'ignorance ou l'entêtement du peuple.

CETTE priſon eſt un exemple du bien qu'a-

menent les juſtes réclamations des écrivains plaidant la cauſe de l'humanité. Il faut donc écrire, ou plutôt tourmenter la partie qui gouverne. La punition d'une faute n'eſt plus un ſupplice, l'imprudence ne ſe trouve plus à côté du crime; on n'y a point creuſé ces cachots & ces ſouterreins, où je ne ſais quel oubli cruel ajoutoit à la rigueur de la loi.

Louis XVI (qu'il en ſoit béni!) jetant un regard paternel ſur ces lieux d'horreur & de miſere, a accordé aux priſonniers les commodités qui peuvent alléger leur état, & ôter aux infortunés, quels qu'ils ſoient, le ſentiment affreux du déſeſpoir. La queſtion a été anéantie ainſi que les cachots, & l'on reconnoît aujourd'hui que c'étoit une cruauté gratuite.

Louis XVI a donné pluſieurs édits bienfaiteurs de cette eſpece. Il ne faudroit pas d'autres trophées à l'entour de ſa ſtatue, que le titre de ces édits publiés ſous ſon regne. La nation en attend de nouveaux auſſi favorables à la partie ſouffrante. Ils viendront.... Oh, qu'il eſt beau de voir un homme enchâſſé dans un roi!

CHAPITRE LXXXII.

Matrones.

TERME reçu qu'on a ſubſtitué à un mot moins honnête.

IL y a des matrones de pluſieurs ſortes. Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrones qui les accompagent par-tout. C'eſt une dame de compagnie pour les actrices renommées, ainſi que pour les danſeuſes; c'eſt une nourrice & une entrepreneuſe pour les filles pauvres ou pour ces beautés vagabondes, qui vont de ſpectacles en ſpectacles chercher des avantures, c'eſt-à-dire, des ſoupers.

LES matrones n'ont plus beſoin de mettre en jeu l'art de la ſéduction; la licence des mœurs modernes, le goût du libertinage & la pauvreté, mauvaiſe conſeillere, conduiſent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

LES matrones, dites appareilleuſes, font des avances à toutes les jolies griſettes qu'elles apperçoivent. Elles tiennent une ſorte de penſion plus ou moins nombreuſe, & c'eſt dans leurs maiſons que ſe rendent ſourdement les

petites bourgeoiſes & filles de boutique de toute eſpece, qui, pour avoir des robes & ſoutenir leur parure, vont paſſer la ſoirée chez les matrones.

L'ÉTENDUE de Paris fait qu'elles dérobent l'irrégularité de leur conduite à leurs parens & tuteurs ; elles paroiſſent chaſtes & honnêtes & n'en ont que l'apparence. Des femmes qui conſervent dans le monde tous les dehors de la décence, ſe rendent auſſi dans ces maiſons, où le libertinage eſt fort à ſon aiſe.

D'AUTRES matrones diſtribuent des adreſſes, n'appellent les filles qu'au beſoin, & les colportent en fiacre le matin chez les vieux garçons, les hypocondres, les goutteux, les ennuyés & les jeunes gens blaſés.

L'EXPERIENCE leur ayant appris à deviner les caprices & les fantaiſies des hommes, elles font jouer toutes ſortes de rôles à leurs filles. La marchande de modes devient une petite villageoiſe nouvellement débarquée ; l'ouvriere en linge eſt une timide provinciale toute neuve, qui a fui la cruauté inſigne d'une belle-mere impérieuſe. Le langage répond à l'habillement. Comme nos plaiſirs dépendent beaucoup de

l'imagination, les hommes trompés n'en ſont pas moins ſatisfaits.

VIENNENT enſuite les matrones qui ont entrepris un ſerrail en grand. Vous y verrez enſemble ou tour-à-tour *la façonnée*, *l'artificielle*, *la niaiſe*, *l'alerte*, *l'éveillée*, *l'achalandée*, *l'émérillonnée*, *l'éventée*, *la ſuperbe*, *la follette*, *la fringante*, *l'attiffée*, *la pimpante*. Toutes les nuances ſont là : *la mignonne*, *la graſſe*, *la maigre*, *la pâle*, *l'ardente*, *la mutine*, & juſqu'à *la boiteuſe*. Ainſi que dans les haras les courſiers ont leur ſurnom, de même ici chaque fille a le ſobriquet qu'indiquent ſa taille & ſa figure.

DES matrones moins achalandées ne pouvant avoir ni vaſtes appartemens ni lits ſomptueux, établiſſent des ſerrails plus étroits, où les filles ſont logées, nourries, blanchies. L'argent qu'elles reçoivent va à la *mere*; celle-ci ne parle que de la reconnoiſſance qui lui eſt due; elle a décraſſé ce troupeau de province & des campagnes. Toutes lui doivent ce qu'elles ſont. Si elles ont un déshabillé blanc pour porter dans la maiſon, un mantelet pour l'été, une peliſſe pour l'hyver, une robe de ſoie pour aller chez *Nicolet*, à l'*Am-*

ligu-comique, aux *Variétés amuſantes*, à qui ſont elles redevables de ſi rares bienfaits ? Elles devroient porter le caſaquin & le tablier, avoir les mains noires & caleuſes, laver les écuelles, coucher avec des rouliers ; & les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte. C'eſt à elles d'intéreſſer le coucheur & d'obtenir des rubans : or rubans, en ſtyle du lieu, ſignifie la généroſité particuliere qui s'accorde quand on eſt content.

ENFIN arrivent les infames *marcheuſes*, vieilles matrones ruinées, échappées de l'hôpital & ridées ſous le poids des vices : ainſi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de ſon corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans ſon atmoſphere ; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiariſées avec l'incontinence & ſes ſcenes journalieres, elles raccrochent & par inſtinct & par beſoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni ; celles-ci n'ont qu'une chauſſure & un jupon blanc. Faut-il qu'elles expoſent dans les boues

leur unique habillement ? La *marcheuſe* affrontera pour elles les chemins fangeux.

Il y a un réglement tacite de police qui défend à toutes ces matrones de recevoir aucunes filles vierges ; il faut qu'elles ſoient défiorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté ; & ſi telle fille ne l'étoit pas, on avertiroit ſoudain M. l'inſpecteur.

On rira peut-être de cette derniere phraſe. On aura tort ; je l'écris dans un ſens ſérieux. On a voulu établir un certain ordre dans le ſein du déſordre même, parer à de trop grands abus, proteger l'innocence & la foibleſſe & empêcher que le libertinage trop hardi, rompant tout frein, ne détruiſe le lien civil, le nœud ſacré des familles. Auſſi aucun pere n'a de plaintes à faire, jamais l'inconduite de ſa fille n'a commencé dans le lieu ſuſpect : c'eſt un grand point que celui-là ; & tout obſervateur qui penſe, doit le remarquer à la louange de la police.

Ce ſeroit à un peintre à deſſiner le gradin ſymbolique, où ſeroient repréſentées toutes les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l'eſquiſſe.

Au ſommet l'on verroit ces femmes am-

bitieuſes & altieres, qui ne couchent en joue que les hommes en place & les financiers. Elles ſont froides, elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les foibleſſes des grands.

IMMÉDIATEMENT au-deſſous d'elles ſe verroient les filles d'opéra, les danſeuſes, les actrices, moitié tendres, moitié intéreſſées & qui commencent à placer le ſentiment où l'on ne l'avoit pas encore vu.

ENSUITE les bourgeoiſes demi-décentes, recevant l'ami de la maiſon, & le plus ſouvent du conſentement du mari : eſpece dangereuſe & perfide, qui voile & pare l'adultere de couleurs trompeuſes, & qui uſurpe l'eſtime dont elle eſt indigne.

AU milieu de cet amphithéatre figureroit la race innombrable des gouvernantes ou ſervantes-maîtreſſes, cohorte mélangée.

LA baſe en s'élargiſſant offriroit les griſettes, les marchandes de modes, les monteuſes de bonnets, les ouvrieres en linge, les filles qui ont leur chambre & qu'une nuance ſépare des courtiſannes. Elles ont moins d'art, aiment le plaiſir, s'y livrent, ne raviſſent point les heures précieuſes deſ-

tinées aux devoirs de votre état. On les nourrit, on les divertit, & elles ſont contentes, paiſibles. Si elles ſe permettent un amant à la ſuite de l'entreteneur, voilà où ſe borne leur tromperie.

L'OEIL en deſcendant ſaiſiroit les phalanges déſordonnées des filles publiques, qui garniſſent impudemment les fenêtres, les portes, qui étalent leurs charmes laſcifs dans les promenades publiques. On les loue comme les carroſſes de remiſe, à tant par heure. Elles ſeroient pêle-mêle confondues avec les danſeuſes, chanteuſes, & actrices des boulevards.

LE dernier gradin plongeant dans la fange montreroit les hideuſes créatures du *Port-au-Bled*, de la rue *du Poirier*, de la rue *Planche-Mibray*; & le peintre, pour ne pas trop bleſſer les regles délicates du goût, n'en feroit ſaillir que la tête. Ici le vice a perdu ſon attrait, & le friſſon qui court dans les veines dit que la débauche ſait ſe punir elle-même.

IL eſt des métamorphoſes très-ſurprenantes parmi ces femmes, & qui les font tout-à-coup changer de place ſur le haut gradin pyramidal. Elles montent & deſcendent, ſe-

lon que le hasard leur amene des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice, l'engouement, des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille & qu'on ne regardoit pas, est préférée à toutes ses compagnes. Elle roule quinze jours après en voiture brillante sur ce même boulevard où ses regards sollicitoient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cents livres, qui lui donnoit à souper dans son taudis, la reconnoît & ne peut en croire ses yeux.

L'AUTRE retombe dans l'indigence, après avoir mené un train, & devient dans son abaissement le partage du laquais qui la servoit six mois auparavant.

QUI pourra deviner les causes de ces vicissitudes ? Qui pourra savoir au juste pourquoi feue mademoiselle Deschamps étoit montée à ce degré d'opulence, qui lui fit adopter le luxe insolent de border les bourrelets de sa chaise percée de dentelles d'Angleterre, & d'orner de *stras* les harnois de ses chevaux ?

UNE fille d'opéra qui vient de décéder, laisse un mobilier immense, une somme d'argent considérable. Avoit-elle plus de beauté & d'esprit qu'une autre ? Non ; sortie de la

plus

plus baſſe claſſe du peuple, elle eut pour elle les faveurs de ce deſtin inconcevable, qui dans ce monde éleve, abaiſſe, maintient, renverſe miniſtres & catins.

La populace regrette beaucoup le ſpectacle de la promenade de l'Âne : plaiſir que lui donnoit quelquefois un arrêt ſolemnel du parlement.

Il s'agiſſoit de la punition exemplaire de ces matrones, qui comme le dit naïvement un grave juriſconſulte, *font métier de ſéduire des filles de bonne maiſon.*

Mais l'exemple tomboit ordinairement ſur quelque malheureuſe qui avoit prêté ſon miniſtere à des filles indigentes. On ne s'attachoit point à celle qui, exerçant la profeſſion en grand, avoit ſervi les goûts fantaſques des princes, des prélats, des étrangers, & même de quelques philoſophes.

Voici une idée de cette promenade, telle que je l'ai vue. A la tête marchoit un tambour, enſuite venoit un ſergent armé d'une pique ; un valet conduiſoit un âne par la bride ; ſur l'animal à longues oreilles étoit montée à reculons la matrone, appareilleuſe ou ſéductrice, le viſage tourné contre la

queue de la bête ; une couronne de paille artiſtement rangée ornoit ſa tête. Sur ſon dos & ſur ſa poitrine pendoit un écriteau en gros caracteres, avec ces mots : *maquerelle publique.*

IMAGINEZ toute la canaille dans le tumulte & l'ivreſſe de la joie, jetant en l'air ſes ſales bonnets ; & fermant la marche avec des huées & des cris licentieux.

ON n'a point renouvellé depuis pluſieurs années ce ſpectacle indécent, qui ne ſert qu'à réveiller des idées de turpitude, & qu'à autoriſer la populace à proférer des mots ſales & groſſiers. L'écriteau lu, commenté & interprété, devenoit un ſcandale pour les oreilles chaſtes & pour les jeunes filles innocentes.

D'AILLEURS que fait la promenade à cette vile créature ? Elle ne ſent pas plus la honte que l'âne qui la porte.

CETTE miſérable oſoit ſourire à la dériſion univerſelle ; & meſurant de l'œil les croiſées qui s'ouvroient ſur ſon paſſage, elle avoit l'effronterie de dire : *là, à ces fenêtres, au ſecond étage, ſont des demoiſelles qui ſont les prudes, & qui n'oſent ſe montrer ; car elles ne pourroient me regarder ſans me reconnoître.*

Si l'on n'a pas donné plusieurs représentations de cette mascarade, ce n'est pas que l'actrice principale soit devenue rare ; mais on a senti que nos Phrinés & nos Laïs ne dédaignant pas quelquefois de se livrer à une complaisance intéressée en faveur de quelques personnages titrés ; il étoit inutile de faire tomber le châtiment ignominieux sur une malheureuse errante le long des ruisseaux, & mangeant par famine le pain de la prostitution.

Combien plus coupable est celle qui descend du trône de la beauté, pour exercer ce vil & infâme métier, & qui immole ses propres charmes à l'avarice ou à l'ambition ! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes, c'est la femme même.

Ces matrones bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les argus & les agens de la police, parce qu'indépendamment des accointances, elles devinent que leur sexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudroit user à leur égard. Un instinct secret leur dit que, péchant contre elles-mêmes & contre les loix religieuses, elles n'ont pas porté une dangereuse atteinte aux loix de

l'état, à celles qu'il veut que l'on reſpecte par-deſſus tout.

On diroit auſſi qu'elles ont deviné que la police avoit à Paris un beſoin continuel de leur miniſtere; & que ſi elles ne pulluloient pas en arrivant des provinces voiſines & éloignées, on les appelleroit de tout côté pour approviſionner la ville qu'on ne laiſſera point chommer de cette denrée, & pour cauſe.

En effet, un paſteur s'étant plaint à un lieutenant de police que ſa paroiſſe étoit infeſtée de femmes publiques, le magiſtrat lui répondit tranquillement : *monſieur le curé, il m'en manque encore trois mille.*

Voila un article aſſez étrange; mais il entroit néceſſairement dans le tableau de la capitale. Je n'ai pu paſſer ſous ſilence ce qui eſt pour ainſi dire de notoriété publique. J'ai dit ce qui ſe voit, ce qui frappe tous les regards. Le reſte peut ſe deviner; ma main ne ſoulevera pas le rideau.

Le déſordre dont je viens de faire ici le récit, eſt commun à toutes les grandes villes. Il exiſte de tous les tems; mais il eſt aujourd'hui monté à un tel point, qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

Les hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent ſans aucun fruit. Les femmes ſe dénaturent, & prennent un tour d'eſprit mauvais & pernicieux, qui influe ſur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le ſpectacle révoltant & ſcandaleux de la proſtitution non voilée, devient une contagion doublement funeſte.

L'original *Rétif de la Bretonne* a propoſé dans ſon *Pornographe* un plan pour les courtiſannes de toutes les claſſes, au moyen duquel le libertinage, levant la tête dans les carrefours, n'inſulteroit pas du moins ſous l'œil de la mere & de la fille à la décence publique. Seroit-il donc impoſſible de l'adopter au moins en partie, & par des loix nouvelles adaptées à l'eſprit du ſiecle, de corriger ces vices publics qui entraînent néceſſairement la ruine d'une foule d'idées morales ?

Il faudroit avant tout recourir aux travaux modernes de la chymie, pour tuer, s'il ſe peut, le venin que lancent dans le ſang de la jeuneſſe ces femmes qui, ſous l'air de Vénus, récelent les feux empoiſonnés de Tiſiphone.

CETTE réforme ſera difficile ; car elle demande un eſprit juſte, & un coup-d'œil vraiment philoſophique : mais elle devient de toute néceſſité.

NON, il ne faut pas qu'une créature ſéduiſante & pourrie attaque dans la rue le jeune homme, en lui montrant des appas propres à échauffer un vieillard, ni qu'elle faſſe perdre en un inſtant à ſon malheureux pere le fruit de dix-huit années d'éducation & de ſoins. Non, il ne faut pas que l'époux, juſques là fidele, rencontre tous les ſoirs de ces femmes, marchant avec un air de volupté, qui ne fut jamais dans la reſpectable mere de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards ! Éloignez-les ! La parole qui ſort de la bouche de la proſtituée, & qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence, eſt encore plus dangereuſe que ſes appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche eſt caché, pourquoi le premier ne le ſeroit-il pas également ? Ce n'eſt pas le libertinage qui étouffe toute vertu, c'eſt ſa fatale publicité. Adminiſtrateurs, liſez ſérieuſement le *Pornographe* de Rétif de la Bretonne.

CHAPITRE LXXXIII.

Nouvelles à la main.

Les grands & les riches, après avoir parcouru les gazettes, liſent plus attentivement les *Nouvelles à la main.* Il y en a de pluſieurs ſortes : les anecdotes courantes y ſont conſignées ; elles circulent chez un très-petit nombre de perſonnes, leur entrée dans la capitale ne pouvant ſe faire que par un très-long circuit.

L'auteur anonyme ſaiſit la premiere leçon qui court, & ſouvent il ne s'y trouve qu'un filet de vérité. Le ſtyle enſuite qui viſe à la méchanceté, dénature toujours un peu les faits. Les copies s'alterent ſous la main des ſcribes, & leur erreur enfante d'étranges & ſingulieres bévues.

Il s'y trouve auſſi des narrations hardies. Elles ne ménagent pas ſur-tout les particuliers ; la vengeance ſourde s'eſt gliſſée dans ces canaux preſqu'inviſibles, qui voiturent par-tout le fiel de la malignité. Le miniſtere livre cet appât à des perſonnes choiſies & qu'il connoît.

Ces *Nouvelles à la main*, moins dangereuſes à meſure qu'elles s'éloignent du centre, ſont plus communes en province qu'à Paris.

Si les gazettes diſtribuées dans la capitale ſont toutes d'accord ; ſi aucunes ne ſe contrediſent ; ſi elles marchent en tutelle ; ſi elles récitent également bien leur leçon, les *Nouvelles à la main* ont leur caractere propre & particulier. Elles narrent différemment les mêmes faits. Moins aſſervies au protocole des idées miniſtérielles accoutumées, le point de vue qu'elles indiquent offrent les objets ſous une face nouvelle.

Mais ſi l'on veut ſe convaincre combien on eſt ſujet, lorſqu'on prophétiſe en politique, à être trompé par maints événemens imprévus, qu'on reliſe de ſuite les anciennes *Nouvelles à la main* ; leur fauſſeté ou leur erreur deviendra palpable.

Nous vîmes en 1757 le roi de Pruſſe à deux doigts de ſa perte. L'impératrice du Ruſſie mourut : tout changea de face. Frédéric eut des ſuccès brillans, & fit une paix glorieuſe. Qui l'eût dit ?

Allez moins avant, prenez toutes ces *Nouvelles à la main*, & voyez ſi une ſeule

a ſu prévoir dans le tems le partage de la Pologne, la révolution de l'Amérique, le parti que prit le roi d'Angleterre, les négociations ultérieures de Francklin, leur ſuccès, le réſultat enfin de la guerre qui vient de finir. Voyez ſeulement ſi l'on a entrevu l'iſſue des affaires de Geneve, dont perſonne ne devine encore aujourd'hui la *péripétie*. Ces nouvelliſtes preſſés & confians ont tous la tête dans un ſac.

Ils ſe trompent moins quand ils frappent de leur plume maligne quelque littérateur, qui ignore ſouvent le mal qu'on a dit de lui; mais ils ſe trompent encore, & c'eſt à ces *Nouvelles à la main* qu'on pourroit appliquer le diton: *il ne faut croire que la moitié de ce que l'on dit.*

Il paroit que c'eſt des débris de ces différentes gazettes que l'on a compoſé les *Mémoires ſecrets de la littérature*, devenus ſi fameux. Si leurs auteurs approchent quelquefois de la vérité, plus ſouvent ils s'en éloignent par la pente inſurmontable qu'ils ont à vouloir flatter le goût malin du public par le ton immodéré de la ſatyre; mais il ne ſuffit pas d'être mordant pour être véridique.

DANS les cours étrangeres, on a pour les nouvelles politiques & littéraires des correſpondans qui demeurent à Paris. Ils voient avec leur lunette dont le verre eſt trouble ou coloré. Paris donne à toutes les idées une précipitation ſinguliere ; l'opinion régnante eſt un vrai coup de vent.

LES nouvelles politiques ont une phyſionomie publique & caractériſée ; on ne ſe trompe que pour l'avenir. Mais les nouvelles littéraires ont des nuances fines, qui varient au gré des métamorphoſes des différens parties. Elles ſont donc encore plus fautives. Le point précis de la vérité échappe ; il eſt difficile à ſaiſir. Au reſte l'erreur en ces ſortes de matieres eſt d'une très-petite conſéquence.

UN Ruſſe ayant chargé un auteur de lui envoyer des détails littéraires, il ſe trouva au bout de cinq années que le poète n'avoit loué que ſes propres ouvrages, & par grace quelques productions de ſes protégés. Il avoit voulu faire adopter à ſon lointain correſpondant toutes les petites paſſions qui l'agitoient dans ſon petit cercle ; & l'habitant de la Newa ne ſe laſſoit pas d'admirer toute la fougue

de ces transports littéraires, qui tendoient à dénigrer quelques futiles brochures.

CHAPITRE LXXXIV.

Libelles.

Un libelle bien plat, bien atroce, bien calomnieux, paroit sous le manteau; c'est à qui l'aura. On le paie un prix fou; le colporteur qui ne sait pas lire & ne veut que gagner du pain pour sa pauvre famille, est arrêté. On le jette à Bicêtre, où il devient ce qu'il peut.

Plus le libelle est défendu, plus on en est avide. Quand on le lit & qu'on voit que rien ne compense sa basse témérité, on est tout honteux d'avoir couru après. On n'ose presque dire, *je l'ai lu.* C'est l'écume de la basse littérature; quelle chose n'a pas son écume?

Le mépris seroit peut-être l'arme la plus sûre contre ces misérables écrits aussi éloignés du talent que de la vérité.

Quel est le libelle qui au bout de quinze jours, n'a pas été flétri par l'opinion publique, & abandonné à sa propre infamie? La recherche qu'on en fait, voilà ce qui lui donne

une conſéquence ſérieuſe. La méchanceté eſt avertie, & ſe promet un plaiſir ſecret bien digne d'elle.

QUAND les hommes en place ſauront-ils dédaigner également & les louanges intéreſſées des adulateurs intrigans, & les ſatyres que la faim commande?

D'AILLEURS, ceux qui ſiegent ſur les gradins ſupérieurs doivent toujours s'attendre à quelques traits lancés par ceux qui ſont en-bas; cela devient preſqu'inévitable. Il faut bien qu'ils paient leur place plus commode: du moins on attribue à ceux qui nous dominent de rares jouiſſances; ils en ont quelques unes; ils l'avoueront eux-mêmes quand ce ne ſeroit que de ſe ſentir au-deſſus de la multitude. Le cœur humain eſt naturellement envieux. Que les hommes en place pardonnent donc ou diſſimulent à propos: les ſatyres tomberont; c'eſt en ſe montrant impaſſible qu'ils déſarmeront l'ardente malignité.

JE le répete, on n'eſt pas aux premieres loges au même prix qu'au parterre; & quand on fait obéir les autres ſi facilement, il faut conſentir de bonne grace à payer ce plaiſir qu'accompagnent néceſſairement pluſieurs au-

tres prérogatives. Elles ſont aſſez nombreuſes ; car de fait tous les miniſtres tiennent beaucoup à leur place, mais beaucoup.

L'HOMME qui ne ſait pas pardonner une injure, & qui montre un amour-propre chatouilleux, ſoit dans la carriere de la politique, ſoit dans celle de la littérature, qu'il ſorte des rangs ; il n'eſt pas né pour la gloire. Il faut ſavoir écouter celui qui improuve comme celui qui approuve. On ne devient invulnérable que quand on a pu ſe dire à ſoi-même : *ceci n'eſt qu'une légere bleſſure ; je n'ai pas ſenti le coup.*

CEPENDANT il eſt un genre de libelles odieux qui, ayant tous les caracteres de la calomnie, doit être réprimé. Celui-là n'eſt ordinairement que le fruit de la vengeance ſourde & envenimée ; car que fait à tout homme de lettres le manege ſecret des cours ? Il ſaura aſſez tôt ce qui doit convenir à la plume de l'hiſtoire.

MAIS ſi le libelle audacieux ſe trahit par ſa fureur, s'il révolte ou dégoûte, plus modéré il devient quelquefois le contrepoids de la trop grande puiſſance ; il paſſe les bornes ainſi qu'a fait une autorité abuſive. De

petits deſpotes inſolens & nuls l'ont ſouvent provoqué ; & le public, à travers deux extrêmes, apperçoit la vérité.

Un libelliſte doit être puni, comme tout ce qui eſt violent doit l'être. Mais que les intéreſſés s'abſtiennent de prononcer ; car alors où ſeroit la proportion entre la peine & le délit?

Je n'appelle point libelles ces accuſations atroces & gratuites contre la vie privée des princes & des particuliers. Ces traits injurieux & ſans but ſont un attentat à l'honneur ; leurs auteurs doivent être punis.

On a arrêté un inſpecteur qui, prépoſé à la découverte de ces libelles, en propoſoit la fabrique à de faméliques écrivains, & qui, après leur avoir tendu ce piege infernal à l'appât de quelqu'argent, alloit les dénoncer & les vendre au miniſtere.

Le même fourbe annonçoit avec toute l'apparence du zele, qu'il connoiſſoit l'aſyle clandeſtin où ſe forgeoit la foudre ſatyrique. Il ſe faiſoit payer ; il ſuppoſoit un voyage lointain, & le coquin recéloit chez lui l'édition ſcandaleuſe qu'il vouloit vendre au miniſtere, comme ſi elle lui avoit coûté beaucoup de recherches & de peines.

Ces malheureux, aveuglés par l'âpre soif d'un peu d'or, s'amusent des inquiétudes du ministere ; & plus ils le voient dans les transes de l'appréhension, plus ils se plaisent à grossir le danger & à redoubler ses alarmes.

La liberté a rendu le ministere d'Angleterre insensible aux libelles. Le dédain est sûr avant que l'ouvrage soit commencé. Si la satyre est ingénieuse, on en rit sans y croire : si elle est plate, on la méprise. Mais de toute façon, rien ne porte coup.

La licence chez ce peuple singulier s'étend jusqu'aux gravures. Les ministres y sont représentés sous des figures emblématiques ; le roi lui-même a sa caricature, suivant qu'il a plu à l'imagination du dessinateur. Toutes ces estampes satyriques restent exposées en grand nombre devant toutes les boutiques. On passe, on regarde, on sourit, on leve les épaules & l'on n'y songe plus. Rien ne fait tort à l'homme public, ni peinture, ni livre ; ces *charges* se détruisent l'une par l'autre.

Le gouvernement François ne sauroit-il adopter en partie cette insouciance ? Un mépris plus caractérisé pour ces plumes viles & inconnues, qui cherchent à piquer la sensibi-

lité de l'orgueil, dégoûteroit les lecteurs de ces satyres plates & mensongeres, dont ils ne sont si avides, que parce qu'ils s'imaginent que le gouvernement en est véritablement offensé.

OBSERVONS que ces écrits qui flattent plus ou moins la malignité publique, dissipent en étincelles fugitives un feu central, qui comprimé feroit peut-être le volcan.

L'INQUIÉTUDE des esprits & la mauvaise humeur se satisfont complétement avec ces pamphlets; chacun se croit vengé quand le papier est noirci. Ne faut-il pas donner un jouet à un enfant, de peur que l'étourdi dans son oisiveté ne se mette a casser les meubles? C'est un petit tambour qui étourdit, mais qui avertit en même tems qu'il ne fait point d'autre mal. Enfin, les hommes en place peuvent pardonner aux auteurs de ces écrits ce qu'ils disent, en faveur de tout ce qu'ils ne disent pas.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXXV.

Lieutenant de Police d'Athenes.

LE lieutenant de police d'Athenes voyoit-il tous les mois à ſes genoux deux ou trois cents créatures en linge ſale & en fontanges, dont la plupart font ſoulever le cœur, lui faire une révérence que le genou caractériſe fortement contre une ſeule & miſérable jupe, & filer enſuite l'une après l'autre pour ſe rendre au Cynotarge ?

ÉTOIT-il obligé de courir après un miſérable pamphlet, dont ſe plaignoit un prêtre de Cérès ? Avoit-il à la fois le département des brochures clandeſtines & de tous les mouchoirs volés ? Se ſervoit-il de la même meute pour ſuivre à la piſte un voleur & un libraire ? Oppoſoit-il ſavamment filoux à filoux, délateurs à délateurs, pour mieux inſpecter & tirer parti de cette racaille ?

VOULOIT-IL ſavoir tout ce qui ſe diſoit dans les bains publics, tantôt pour l'intérêt de l'état tantôt par ſimple curioſité ?

COMMENT recevoit-il Sophocle & Euripide, quand ils alloient à ſon audience ?

LORSQU'ALCIBIADE eut contrefait chez lui les myſteres de Cérès & de Proſerpine, & qu'il y eut joué, cria-t-il au ſacrilege avec le peuple ? non, dit l'hiſtoire.

COMMENT fit-il relever les ſtatues de Mercure, qui ſe trouverent mutilées en une nuit ?

QUE diſoit-il à Timon le miſanthrope, à Diogene le cynique ? Avoit-il plus de condeſcendance pour Ariſtophane que pour Ménandre, qui n'avoit ni ſon effronterie, ni ſa malice, & qui ne s'énonçoit pas avec la même aſſurance ?

ON ſait qu'il n'avoit rien à dire à Démoſthenes tonnant dans la tribune aux harangues, & qu'un exempt très-poli ne venoit pas l'arrêter lorſqu'il rêvoit à une nouvelle Philippique.

QUELLES étoient ſes fonctions parmi ce peuple cauſeur ? L'Athénien, naturellement babillard, ne pouvoit retenir ſa langue ; il falloit qu'il parlât : l'empêchoit-on de parler ?

COMMENT conduiſoit-il les fêtes des bac-

chanales & les farces que les païsans d'Icaria repréſentoient à la lumiere.

QUAND Anacréon ou Damophile avoient fait un couplet plaiſant, le magiſtrat envoyoit-il chez tous les copiſtes pour arrêter ou changer la verſion ?

LORSQU'UNE affaire publique agitoit trop les eſprits Athéniens ; que l'on faiſoit entendre que la navigation & le pilotage des Tyriens & des Phéniciens l'emportoient ſur la navigation d'Athenes ; lorſque les vaiſſeaux Tyriens avoient paſſé *preſto* entre les jambes du général ennemi, faiſoit-il alors nouvelle recrue de bouffons, de danſeuſes & de baladins ?

ACCORDOIT-IL des frivolités & des maſcarades au peuple, pour mieux lui enlever la cauſerie ſur les affaires de l'état ?

REDOUTOIT-IL cette cauſerie au point de faire enfermer ou d'exiler ceux qui, au lieu de parler de la Vénus de Praxitele, de la Minerve de Phydias ou du drame d'Eſchyle, examinoient la conduite de Thémiſtocle, de Miltiade & de Périclès ? Pardonnoit-il au babil d'un peuple doué d'un eſprit vif, & qui vouloit deviner tout ce qu'on

lui cachoit ? Faiſoit-il publier quelques faits peu importans pour mieux déguiſer au peuple ceux qu'il vouloit couvrir d'un voile impénétrable ?

COMMENT ſe comportoit-il avec cette académie de plaiſans, dite des *Soixante*, dont l'inſtitut étoit de raffiner ſur les plaiſanteries ? Se fâchoit-il ſérieuſement, quand un ſarcaſme que la gaieté plutôt que la méchanceté avoit fait naître, venoit à tomber ſur les Archontes ſourcilleux ?

ET les mimes, & les ménades, & les fêtes d'Adonis, comment gouvernoit-il tout cela ? Et les ſecrets des grandes dames, en rioit-il tout ſeul au fond de l'ame ? Comment menoit-il de front cette foule de divers emplois, qui n'avoient entr'eux aucun point de contact ?

LUI falloit-il répondre tour-à-tour à un philoſophe, à une jolie femme, à un comédien, à un guerrier, à un eſpion, à un pontife, à une courtiſanne, à un colporteur, à un Spartiate, à un exempt, & changer de ton & de langage ſelon l'état de ces divers perſonnages ?

VENOIT-ON lui dire : on a tué un homme

& l'on a fait un vaudeville malin ; le feu a pris tel édifice, & le parterre s'eſt mutiné contre tel hiſtrion ?

Si Eſchyle, dans ſon *Prométhée*, haſardoit quelques vers, un cenſeur à ſes ordres étoit-il là pour tronquer ſes hémiſtiches ? Avoit-il l'oreille au guet pour ſaiſir toutes les alluſions que l'on créoit au théatre, tantôt craignant de ſupprimer le trait, de peur de lui donner de l'importance, tantôt appercevant avec trop de ſagacité ce que le peuple à coup ſûr n'auroit pas apperçu ?

De quelle maniere commandoit-il à la frénéſie athénienne, qui avoit ſes accès & ſes boutades, lorſque rien ne délectoit autant les citoyens que la ſatyre du jour, qu'ils la ſavoient par cœur & qu'ils la récitoient partout comme un chant de victoire ?

Dans le tems de la guerre du Péloponneſe, commandoit-il que jamais fâcheuſe nouvelle ne parvînt à la porte du *Dipylon*, où étoit la belle promenade ? Et lorſqu'on avoit eu quelques revers, ordonnoit-il une nouvelle Pyrrhique ?

Avoit-il beſoin également, pour curer la ville, de la pelle du boueur, de l'œil de l'inſ-

pecteur & de la main de l'exempt ? Enfin, étoit-il obligé de porter inceſſamment la vue ſur ce qu'il y a de plus immonde & de plus bas dans l'eſpece humaine ?

On voudroit bien ſavoir tout ce qui ſe paſſoit dans la capitale de l'Attique, & dans le beau quartier, fameux par ſa loquacité & par des épigrammes plus fines, dit-on, que celles qui ſe débitoient près du Pyrée.

Or il faut qu'un lieutenant de police de nos jours ſoit un peu *Grec*. Non-ſeulement il a affaire aux grecs de profeſſion, qui dans les maiſons de jeu accumulent toutes les ruſes, & qui vivent aux dépens de la crédulité & de l'inexpérience ; mais il faut encore qu'il ait l'œil ouvert ſur ces vilains grecs qui intervertiſſent un culte déterminé par la nature, & qui, malgré tous les charmes avant-coureurs dont elle a paré les plaiſirs légitimes, méconnoiſſent l'autel & l'hoſtie.

Il a donc à ſurveiller des *Grecs* qui ne ſont pas Athéniens. Quand les faits ſont problématiques, de quelle pénétration n'a-t-il pas beſoin pour démêler la vérité, & ne point faire injure à l'homme innocent ? D'un autre côté, le ſcélérat fait compoſer ſon front &

ſes diſcours. Le profond Deſrues ne parut pas coupable dans les premiers inſtans où il fut accuſé.

Il fut une occaſion où un lieutenant de police de nos jours ſe comporta en véritable Athénien. Écoutez.

Sur le point de faire un voyage, un particulier avoit chez lui un capital de vingt mille francs qui l'embarraſſoit; il n'avoit qu'un domeſtique dont il ſe défioit, & la ſomme pouvoit le tenter. Il alla prier un de ſes amis de vouloir bien la lui garder juſqu'à ſon retour.

Quinze jours après, l'ami nia le dépôt. Point de preuves: les loix civiles ne pouvoient prononcer dans cette affaire.

Il eut recours au lieutenant-général de police, qui réva un moment & envoya chercher le dépoſitaire. Il fit paſſer l'accuſateur dans un cabinet.

L'ami arrive & ſoutient qu'il n'a pas reçu les vingt mille livres. Eh bien, dit le magiſtrat, je vous crois; & comme vous êtes innocent, vous ne riſquez rien d'écrire à votre femme le billet que je vais vous dicter. Écrivez.

MA chere amie, tout eſt découvert; je ſuis puni ſi je ne reſtitue ce que tu ſais. Apporte la ſomme; ce n'eſt qu'en venant vite à mon ſecours que je ſortirai d'embarras, & que j'obtiendrai mon pardon.

CE billet, ajouta le magiſtrat, va pleinement vous juſtifier. Votre femme ne pourra rien apporter, puiſque vous n'avez rien reçu, & votre accuſateur ſera débouté.

LE billet fut envoyé; la femme effrayée accourut avec les vingt mille livres.

AINSI le lieutenant de police peut ſuppléer journellement à l'imperfection & à la lenteur de nos loix civiles; mais il doit uſer de ce rare & beau privilege avec un extrême circonſpection.

JE ne voudrois pas être lieutenant de police; mais ſi je pouvois ſavoir la moitié de ce qu'il fait, ſuivre la moitié de ce qu'il voit, aſſiſter à pluſieurs de ſes opérations, comme je ſerois plus avancé dans la connoiſſance du cœur de l'homme, & combien mes opuſcules y gagneroient!

QUAND Bacon eut fait ſon traité ſur le cœur humain, & qu'il l'eut intitulé *de Spelunca* (de la caverne,) il ſe ſervit d'une image

effrayante. Je ſuis trop ſûr, hélas ! qu'elle ne manque point de juſteſſe aux yeux d'un lieutenant-général de police. Quel abîme profond, obſcur & tortueux ne faut-il pas qu'il ſonde, & preſqu'à chaque inſtant !

CHAPITRE LXXXVI.

Athenes rétablie.

QU'ENTENDS-JE ! Quoi ! Athenes renaîtroit ſous la main vivifiante d'un digne empereur, ſous celle d'une impératrice à jamais célebre, & dont toutes les idées ſont marquées au coin de la vraie grandeur ? Quoi ! un projet neuf, vaſte & ſublime, rendroit aux orateurs, aux hiſtoriens, aux philoſophes, aux poëtes leur antique patrie ? L'univers reverroit Platon & Alcibiade, Anacréon & Périclès ? La liberté dirigeant ſon vol vers ces belles contrées, où tous les arts ont germé comme ſur leur ſol natal, nous permettroit de rire tout à notre aiſe des Philippe de Macédoine, & d'écouter encore Démoſthenes ?

VITE, mes amis, embarquons-nous ; allons ſous le ciel fortuné où l'eſprit eſt vif & fin,

ingénieux & profond. Nos Archontes venus du Nord, ont encore la glace aux talons ; ils ne ſavent pas répondre à nos bons mots ; ils font la guerre à nos brochures. Retournons, nous favoris des muſes, retournons aux lieux d'où nous ſommes ſortis.

Je me ſens un peu Athénien, mes amis. Tout païs où l'on ne cauſe pas en liberté, eſt un triſte païs, & bientôt tout le reſte s'en reſſent.

Resaisissons la gloire des talens ; rouvrons le ſéminaire de l'éloquence, de la philoſophie, du goût & de la politeſſe ; montrons à l'univers le peuple qu'il regrette encore. Nous ſerons mieux là que dans la ville barbare, où la hache de la ſottiſe coupe les racines de l'arbre des beaux arts ; où l'on veut lier notre langue, fermer notre bouche ; où l'on métamorphoſe quelquefois en vil carton nos productions les plus ingénieuſes.

Adieu, groſſier païs, où le génie eſt obſédé de mouchards. Je vais reſpirer l'air pur du Prytanée.

Oh ! ſi les bouquetieres d'Athenes avoient avec les fleurs qu'elles vendoient, une reſſemblance que les nôtres n'ont pas ; ſi les cour-

tiſannes avoient autant d'eſprit que nos filles entretenues ſont bornées ; ſi les vendeuſes d'herbes étoient douées d'un tact particulier, qui leur faiſoit ſentir toutes les nuances d'un dialecte : oh, quel plaiſir, mes amis, de pouvoir être libres dans nos propos, de ſouper avec une Aſpaſie & de rire de nos peſans perſécuteurs, qui prennent tout au ſérieux, qui ne ſavent pas plaiſanter avec les gens d'eſprit, qui vous envoient des exempts à la mine de Sycophante, au lieu de vous décocher finement un trait ſpirituel qui vous ridiculiſe, ce qui leur épargneroit des gages de geoliers !

ALLONS, mes amis, nous avons eu tort de prodiguer nos talens pour ces Viſigoths des bords de la Seine, de chauſſer le ſoc & le cothurne pour l'amuſement de ces ames froides & ingrates. Enfans des Grecs, reportons dans notre aimable patrie le dépôt égaré des ſciences & des arts. Fuyons, dérobons-nous à d'impertinentes entraves ; allons parler la langue d'Homere, de Platon & d'Euripide, & laiſſons les prohibiteurs avec les livers qu'ils approuvent.

CHANTERA déſormais qui voudra ſous le

privilege ſcellé de cire jaune ; je vais trouver la place où le gentil Anacréon faiſoit réſonner ſon luth, où Socrate ironiſoit ; & les Pariſiens ne ſeront plus pour moi que ce qu'étoient pour les Athéniens les peuples qui végétoient au-delà des colonnes d'Hercule.

GRANDS empereurs, qui voulez tirer les anciennes républiques de la Grece de leur anéantiſſement & reproduire le peuple qui honora jadis l'univers, ſauvez les arts & nous du régime moderne des barbares !

CHAPITRE LXXXVII.

Vinaigriers.

ON les voit dans les rues avec le bonnet rouge & le tablier, roulant la brouette ſur laquelle eſt le baril plein de l'acide ſalutaire, & criant, *bon vinaigre !* Ainſi fit mon héros *Savalette* il y a cent ans ; & ſans moi ce modele des bons peres ſeroit oublié. Rien n'eſt plus ſain que le bon vinaigre ; & j'aime les gens qui reſſemblent au *pere Dominique*. Quand je rencontre la *brouette du vinaigrier* dans les rues, je me dis : & moi auſſi je l'ai fait

rouler à ma maniere sur tous les théatres de l'Europe, au grand étonnement des critiques; & maintenant la *brouette* y est naturalisée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis*. Je l'avois prédit dans la préface de cette piece. Le bon Pere Dominique, dans son costume & avec son langage paternel, a fait autant de plaisir qu'un autre personnage. L'éloquente brouette est ennoblie de ma façon.

Le vinaigre a des propriétés admirables; le plus simple est toujours le meilleur. Livrez-vous aux acides, mes chers lecteurs, & vous vous porterez bien. Lisez ensuite ma *Brouette du vinaigrier*, que l'envie a attaquée, & aidez-moi à terrasser l'envie.

Ce n'est pas un mauvais métier; *Savalette* & *le Comte* y ont fait fortune. Tant mieux; car plus cette marchandise sera répandue, mieux nous nous porterons.

Mais le coryphée des vinaigriers est le sieur *Maille*. C'est le génie le plus inventif en fait de moutardes. Il a su composer quatre-vingt-douze sortes de vinaigres, tant de propreté que de santé. Avant lui il n'en existoit que de neuf especes. La réputation & l'argent ont récompensé ses travaux, & il jouit aujourd'hui

du titre *de vinaigrier distillateur ordinaire du Roi & de Sa Majesté Impériale.*

Les moutardes & les vinaigres du sieur *Maille* courent toute l'Europe ; & les envieux qui ont voulu rabaisser ma *Brouette*, n'ont pas la centieme partie de la renommée dont jouit ce moutardier. C'est que leurs critiques ne sont pas aussi fines que ses moutardes, & ne mettent pas comme elles le lecteur en appétit.

Le sieur *Maille* est encore cher aux dames. Il a composé des vinaigres particuliers à leur usage. Les demoiselles connoissent le nom & la boutique du sieur *Maille* ; & si elles n'en parlent pas, elles n'en ont pas moins dans le cœur un petit sentiment de reconnoissance.

O Paris, tu renfermes tout ce que l'art peut créer de plus séduisant & de plus utile ! & la beauté qui veut réparer & conserver ses charmes, achete dans la même matinée un bonnet élégant & le vinaigre réparateur.

CHAPITRE LXXXVIII.

Le Fat à l'Angloise.

C'EST aujourd'hui un ton parmi la jeunesse de copier l'Anglois dans son habillement. Le fils d'un financier, un jeune homme dit de famille, le garçon marchand prennent l'habit long, étroit, le chapeau sur la tête, les gros bas, la cravate bouffante, les gants, les cheveux courts & la badine. Cependant aucun d'eux n'a vu l'Angleterre, & n'entend un mot d'anglois.

TOUT cela est fort bien, parce que ce costume exige de l'uni & de la propreté. Mais quand vous venez à raisonner avec ce soi-disant Anglois, au premier mot vous reconnoissez un ignorant Parisien. Il dit qu'il faut prendre la Jamaïque; & il ne sait pas où la Jamaïque est située; il confond les grandes Indes avec le continent de l'Amérique. Il s'habille comme un habitant de la cité de Londres, marche la tête haute, se donne les airs d'un républicain; mais gardez-vous d'entrer en conversation sérieuse avec lui, car

vous ne trouverez pas plus de lumieres dans ſa tête, que dans celle d'un huiſſier-audiencier au Châtelet de Paris.

REPRENDS, mon jeune étourdi, reprends ton habillement françois; mets des dentelles; que ta veſte ſoit brodée; galonne ton habit; fais toi coiffer *à l'oiſeau royal*; porte un petit chapeau ſous le bras, deux montres avec leurs breloques. Ce n'eſt pas aſſez de prendre l'habit des gens, pour en avoir l'eſprit & le caractere. Retiens ton coſtume national, il te ſied; c'eſt ſous cette livrée que tu dois parler ſans rien dire; déraiſonner agréablement ſur tout, & étaler les graces de ta profonde ignorance.

NE prendrons nous jamais des Anglois que l'habit? Ils ont des fats; mais leur fatuité tient à l'orgueil, & les nôtres n'obéiſſent qu'à une puérile vanité. Ils ont des hommes vicieux; mais ils le ſont là moins qu'ailleurs, parce qu'en tout autre païs ils ſe verroient obligés de faire les hypocrites. Enfin, ils ont des voleurs; mais ces voleurs ont une ombre de juſtice: ils ne vous dépouillent pas entiérement; ils partagent; ils ne font pas couler le ſang comme le voleur François. Qu'il me

tarde

tarde d'être volé à l'angloiſe! Mais nos voleurs de grands chemins ne ſont guere plus avancés que nos fats modernes, prétendus imitateurs des mœurs britanniques.

Les marchands mettent ſur leurs enſeignes, *magaſins anglois*. Les limonnadiers, ſur les vitres de leurs cafés, annoncent le *punch* en langue angloiſe. Les redingottes de Londres, avec leurs triples collets & leur camail, enveloppent les petits-maitres. Les petits garçons ont les cheveux ronds, plats & ſans poudre. On voit le pere ſortant de ſon hôtel vêtu de gros drap, trotter à l'angloiſe, le dos courbé. Il y a long-tems que les femmes ſont coiffées en chapeau élégant, dont la mode nous eſt venue des bords de la Tamiſe. Les courſes de chevaux établies à Vincennes, rappellent celles de Newmarket. Enfin, nous avons les ſcenes de Shakeſpeare, qui miſes en vers par M. Ducis, font le plus grand effet.

Ainsi nous n'avons plus tant de peur de nos ennemis. Nous voilà familiariſés avec les formes que nous rejetions avec hauteur & dédain il y a trente années. Mais avons-nous pris ce qu'il y avoit de meilleur? Ne nous reſteroit-il pas à adopter tout autre choſe

que le *punch*, les *jokeis*, & les ſcenes du grand Shakeſpeare !

CHAPITRE LXXXIX.

Inſcriptions.

TOUTES ſont en latin ; & d'où viennent les raiſons qui propagent cette coutume abſurde ? Approche, pédant en *us* ; dis-moi ce qui te porte à vouloir proſcrire, même pour les monumens publics, la langue nationale ? *La langue latine a plus de préciſion.* Soit. Eh bien, l'inſcription ſera un peu plus longue. Pourvu qu'elle ſoit bonne & intelligible, qu'importent quelques ſyllabes alongées ? *La langue latine durera plus que la langue françoiſe.* Qu'en ſais-tu, pédant ? Qui te l'a dit ? Comment oſes-tu affirmer ce qui ſe paſſera dans mille ans ? Et pour qu'un ſavant du quarantieme ſiecle puiſſe lire facilement ton inſcription, faut-il que les trois quarts d'une ville ne ſachent point ce qu'on a voulu leur dire ? Vois ce beau vers, qu'on pourroit graver ſur le piédeſtal de la ſtatue de Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

FAIS mieux ; va, le ſtyle lapidaire ſera toujours admirable quand il énoncera quelque idée ſaine & lumineuſe.

L'ACADÉMIE françoiſe a mis ce beau vers au bas du buſte de Moliere, placé dans la ſalle où ſa qualité de comédien l'empêcha d'être admis.

Rien ne manque à ſa gloire, il manquoit à la nôtre.

LIS à Saint-Euſtache l'épitaphe du brave Chevert; elle eſt recommandable par ſa noble hardieſſe.

Sans ayeux, ſans fortune, ſans appui,
Orphelin dès l'enfance,
Il entra au ſervice à l'âge de onze ans;
Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite;
Et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat.
Le ſeul titre de maréchal de France
A manqué, non pas à gloire
Mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modele.

ET bien, ces lignes de d'Alembert ne diſent-elles pas mieux que n'auroit pu dire un régent de college dans une langue morte?

PARMI tant d'autres que je pourrois citer, lis encore celle-ci au pied de la ſtatue de Louis XV, à Rheims; il ne s'agit au reſte que de l'expreſſion.

De l'amour des François éternel monument,
Inſtruiſez à jamais la terre,
Que Louis dans nos murs jura d'être leur pere,
Et fut fidele à ſon ſerment.

MAIS tout pourroit s'arranger encore. Sur le côté de la plaque tournée vers l'œil des citoyens, ſeroit l'inſcription françoiſe; & derriere, l'inſcription latine, pour le ſavant antiquaire qui viendroit la lire dans douze cents années. Ainſi tout le monde ſeroit content. Permis même aux amateurs du grec de graver auſſi leurs mots; mais toujours derriere la plaque.

COMME ſix cent mille citoyens, faiſant des maiſons, des bas, des ſouliers, & pétriſſant le pain que mangent meſſieurs les ſavans, n'ont pas eu le loiſir d'aller au college, il faut que les latiniſtes aient de leur côté la complaiſance de leur laiſſer l'uſage de leur langue maternelle, & de ne pas mettre ſous les pieds d'un roi, un latin qu'il n'a ja-

mais compris ; car il ne pourroit pas expliquer lui-même ce qu'on dit à ſa louange.

VOICI un invalide qui s'avance ſur une jambe de bois ; il a perdu un bras à la bataille de Fontenoi ; il s'approche de la ſtatue du monarque pour lequel il a verſé ſon ſang. Il ſait lire ; mais il ne peut plus reconnoître le nom de la célebre bataille où il fut bleſſé & vainqueur. Le cruel latiniſte lui a enlevé une grande ſatisfaction, & preſqu'un dédommagement.

QUOI ! jamais rien pour le peuple ! Il ſera conſtamment étranger à toutes les jouiſſances de l'eſprit & de l'ame ? Un porteur d'eau, à la fontaine, tandis que ſon ſceau ſe remplit, regardera bouche béante deux vers latins. La patrie n'aura pas voulu communiquer avec lui, même à la fon[illegible] auroit pu retenir une inſcripti[illegible] en faire un motif de conſo[illegible] travaux journaliers. Les péda[illegible] n'entende jamais un mot c[illegible] paſſe dans le monde avec le[illegible] vu juſqu'aux monumens pub[illegible] interrogations, & uſer avec[illegible] ſuperbe & inintelligible.

DES inſcriptions choiſies & ſemées à propos dans la ville, pourroient former un cours de morale & graver dans l'eſprit du peuple des maximes courtes à l'uſage de la vie. Mais les pédans, avec les vieux levains des ſiecles paſſés, ont gâté la bonne pâte nouvelle. Ils ont ôté aux cantiques offerts à la Divinité l'expreſſion vulgaire qui les rendoit touchans, & j'oſe le dire, ſacrés. Ils ont chargé la peinture des faſtes de la mythologie. Voilà l'ouvrage des pédans, & voilà ce qu'engendre la proceſſion gothique du recteur, lorſque traînant dans les rues de Paris les vieux lambeaux des ſiecles barbares, & en faiſant orgueilleuſement parade, il croit, en préſidant les *quatre facultés*, marcher à la tête des ſciences humaines.

ON échappoit jadis à la potence en s'écriant au pied de l'échelle : *ſum clericus* ; mais aujourd'hui que l'on pendroit le plus fameux latiniſte de l'univerſité tout comme un garçon ſerrurier, ce beau privilege anéanti, je ne vois pas ce qui oblige les ſuppôts des colleges à vouloir graver ſur nos monumens un idiôme mort. Seroit-ce pour

mieux voiler ainſi le vide & la petiteſſe de leurs idées ?

CHAPITRE XC.

Sentences de police.

On a affiché derniérement une ſentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende, pour avoir fait manger aux Pariſiens de la chair d'âne pour du veau. La ſentence ajoutoit, *comme coutumier du fait.*

On a été obligé de prépoſer des hommes pour enſévelir les chevaux, parce que pluſieurs aubergiſtes venoient couper une tranche de cheval, & la vendoient pour du bœuf dans les gargottes qui peuplent les fauxbourgs.

On feroit un extrait curieux des diverſes ordonnances rendues par la police; on verroit qu'il y a une infinité de petits & incroyables délits, qui ont un caractere de nouveauté, d'audace & de bizarrerie.

C'est toujours après l'accident que vient

la loi réparatrice. Le jeu ſubit d'une déco-ration ayant accroché le jupon d'une comédienne & coupé ſon rôle, il s'enſuivit une ordonnance de police, qui enjoint à toute actrice ou danſeuſe de ne paroître ſur les planches d'aucun théatre ſans caleçons.

L'ACTRICE qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie, n'en eſt pas plus diſpenſée que celle qui bondit & fait des cabrioles au-deſſus des têtes preſſées du parterre. Cette loi s'étend depuis la ſalle de l'opéra juſqu'à la loge du *grimacier*.

LA tragédienne ſuperbe, ſous ſes majeſtueux habillemens, & déja reſpectable par elle-même, doit encore ſe munir de ce voile caché contre les accidens ignorés & imprévus, ainſi que la ſaltinbanque de chez *Nicolet*, pour qui ce vêtement n'eſt pas une précaution ſuperflue.

EXCEPTÉ les actrices, les Pariſiennes ne portent point de caleçons; ils ſont d'uſage dans des païs plus froids. S'ils étoient adoptés à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à courir par-tout, ſe préſerveroient d'une infinité de maux que le froid & l'humidité leur occaſionent.

CHAPITRE XCI.

Baptêmes.

QUAND un enfant eſt né, il faut le baptiſer. La loi veut que ce ſoit dans les vingt-quatre heures. Le baptême d'un enfant exige la préſence d'un parrain & d'une marraine; ce qui ne laiſſe pas quelquefois d'être embarraſſant pour le pere. Il vous ſollicite avec un air un peu honteux; car c'eſt une petite corvée dont on ſe paſſeroit bien. On l'impoſe aux plus proches parens, quand on n'eſt pas brouillé avec eux. En général, le tems du compérage eſt paſſé.

LE parrain donne des dragées à la marraine, & les baptêmes tournent au profit des confiſeurs de la rue des Lombards, qui doivent avoir un reſpect particulier pour ce premier ſacrement de l'égliſe.

LA ſage-femme ne manque pas de dire à l'accouchée, en emportant l'enfant pour le baptême : *madame, d'un payen nous allons faire un chrétien.* Hélas ! ce pauvre enfant

n'eſt rien; on le ſauve de l'enfer ſans qu'il s'en doute.

PLUSIEURS riches, pour abréger, font aujourd'hui comme les plus pauvres; ils prennent le bedeau de la paroiſſe pour parrain, & la mendiante au tronc pour marraine. Un gueux à qui l'on donne un écu va répondre devant le prêtre de la croyance de M. le marquis.

LA ſage-femme couvre le nouveau-né d'une tavayole. Tous vont à l'égliſe ſous le même coſtume.

TOUT parrain doit réciter *le credo*. Sur cent, quatre-vingt-dix-huit ne le ſavent plus. Le prêtre, pour ne pas donner auprès des fonts baptiſmaux le ſpectacle journalier de catholiques ne ſachant plus leur ſymbole de foi, permet qu'on le diſe tout bas.

UN *baptiſeur* plus difficile, exigeant d'un parrain que le *credo* fût récité à haute & intelligible voix, le parrain répondit : *j'en ai bien retenu l'air; mais j'en ai oublié les paroles.*

LE prêtre verſe de l'eau froide ſur la tête de l'enfant : ce qui n'eſt pas toujours ſans inconvénient. On lui met enſuite un grain

de ſel dans la bouche : quelquefois ce grain de ſel ſe trouve trop gros ; ce qui fait crier l'enfant ; il devient violet. Le ſel étant ſuperflu pour l'effet du ſacrement, c'eſt aux naturaliſtes à juger ſi un gros grain de ſel, dans une petite bouche, ne pourroit pas être dommageable.

APRÈS le baptême vient toujours une collation. Chargé d'un enfant de plus, le petit bourgeois n'en boit pas moins, tandis que le nouveau-né, remis entre les mains d'une nourrice, part pour la campagne. Le pere & la mere ne le reverront que dans deux ans ; & l'enfant fuyant alors leurs embraſſemens, ſe rejetera ſur le ſein de la païſanne dont il aura ſucé le lait.

LE baptême eſt une cérémonie très-importante ; il donne lieu à un acte civil, qui déterminera l'exiſtence, le rang & la fortune d'un individu. Il ſera obligé de reproduire cet acte baptiſtaire dans toutes les circonſtances de ſa vie. La moindre tranſpoſition, la moindre erreur peuvent avoir des conſéquences infinies. Il faut beaucoup de formalités pour redreſſer une erreur dans un pareil

acte ; on ne sauroit donc y apporter trop d'attention.

QUAND on s'est trompé sur le sexe de l'enfant, il faut malgré toute l'évidence de l'erreur, recourir encore à l'autorité pour redresser l'acte.

S'IL est touchant de voir sur les regîstres de la paroisse le nom du fils du roi régnant, placé à la date du jour de sa naissance & couché entre deux noms obscurs, ce qui rappelle l'image de l'égalité des enfans des hommes ; on ne voit pas avec le même intérêt la layette du Dauphin, apportée en pompeuse cérémonie à Versailles par le nonce du pape, & le tambour battre aux champs ; la maison du roi sous les armes, pour recevoir au passage des langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le regîstre où le monarque a inscrit son fils, comme le frere de celui qui nâquit la veille.

O combien il dépendroit, avec des usages simples & éloquens, d'instruire à la fois les princes & les sujets, de concilier leurs idées, & de donner respectivement à leur ame des conceptions justes & grandes !

CHAPITRE XCII.

Faillites.

Ce délit contre la société s'accroît parce qu'il eſt impuni. En ſe multipliant, il a banni la confiance du commerce.

Quelles ſont les cauſes qui font des faillites une eſpece de jeu qu'on renouvelle pluſieurs fois ? c'eſt qu'il exiſte des hommes qui poſſedent la ſcience funeſte de préparer, de conduire & de terminer une faillite de la maniere la plus avantageuſe pour le débiteur. Ces hommes ont l'adreſſe perfide de préſenter le négociant qui a manqué ſous les dehors intéreſſans d'un commerçant malheureux : ils exagerent ſes pertes & lui créent des recouvremens imaginaires, pour en impoſer à la crédulité & à la bonne foi de ſes créanciers.

Le débiteur, de ſon côté, commence par jouer le rôle d'un homme délicat, réduit au déſeſpoir d'être forcé de manquer à ſes engagemens. Il prodigue l'éloquence captieuſe ; il fait entrevoir qu'en venant à ſon ſecours, en lui donnant du tems, en lui faiſant quel-

ques remiſes, il conſervera aux créanciers leur propriété.

Le but de ſes démarches eſt de préparer une aſſemblée générale, dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus diſparates ſont tout étonnés de ſe trouver enſemble. Le marchand de chevaux & la marchande de modes tiennent en main leur mémoire, tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préférence.

Le débiteur ne ſe trouve point à cette ſéance; il laiſſe les créanciers évaporer leur feu, & lui prodiguer les épithetes honorables qu'il mérite.

L'orateur qu'il a choiſi ſe leve, calme les eſprits courroucés, pérore, harangue, fait l'éloge du débiteur, vante ſa probité. Dans l'aſſemblée tumultueuſe ſe trouve un créancier qui s'annonce ſous les apparences impoſantes d'un homme ruiné; il a la fureur dans les yeux, & l'injure à la bouche. Il commence par tonner contre les banqueroutes. Lorſqu'il a échauffé les eſprits par des tableaux qui annoncent qu'il faut prendre un parti violent, il s'interrompt bruſquement, & changeant de

ton, il dit d'une voix baſſe & diſſimulée : oui, meſſieurs, je vous le répete, il ne faudroit aucune pitié contre ces débiteurs qui ruinent le commerce & lui portent chaque jour des coups ſi terribles. Cependant, meſſieurs, je dois vous obſerver que la marche qu'il faut ſuivre pour arriver à ce but effrayant eſt longue, incertaine & diſpendieuſe. On expoſe les débris de la fortune du débiteur à être dévorés par les frais & l'on doit craindre d'être forcé de ſacrifier des capitaux utiles à des pourſuites douteuſes. Je ſuis donc d'avis, meſſieurs, qu'il faut préférer un arrangement à un procès.

QUELQUES créanciers indignés crient qu'il faut dénoncer le coupable à la juſtice ; mais comme ce n'eſt pas le nombre des ſuffrages qui l'emporte, & que trois hommes qui ſe montrent créanciers de ſommes qui excedent le total des trois quarts de la banqueroute, ſont préférés à trente particuliers à qui il n'eſt dû que le quart, ce ſont ordinairement trois ou quatre créanciers qui font la loi aux autres.

L'ORATEUR inſiſtant toujours ſur les frais conſidérables de juſtice, diſpoſe à un accommodement.

APRÈS beaucoup de rumeur, le plus grand nombre ſigne. Alors le débiteur timide leve une tête audacieuſe; on diroit qu'il a fait grace à ſes créanciers, en ne leur faiſant perdre que ſoixante pour cent. Quelquefois il demande encore des délais, & les obtient, parce qu'il a ſu d'avance faire la loi dans les aſſemblées, en s'aſſociant des complices qui par des actes ſimulés, ſe ſont rendus maîtres des conditions.

CE n'eſt point un roman que nous traçons; ce ſont d'affligeantes vérités. Comment l'aſtuce & la duplicité ſont-elles venues à bout d'éluder à ce point les précautions du légiſlateur, & de tourner contre la ſûreté du commerce une loi humaine dans ſon origine, mais qui eſt totalement annulée par la malice & la perfidie?

NOUS avons peint le banqueroutier juſqu'au moment du contrat qu'il fait avec ſes créanciers; mais le tableau ſeroit imparfait, ſi nous ne le montrions pas après cette époque.

SI l'on imagine qu'il ſera modeſte, qu'une honnête pudeur couvrira ſon front, qu'une ſage prudence déterminera ſes actions, on ſe trompe. On le verra pouſſer l'impudence & l'oubli

l'oubli de toutes les bienſéances juſqu'au point d'afficher une dépenſe plus conſidérable ; on le verra continuer ſon commerce, & en étendre même les branches avec une audace téméraire. Pluſieurs, après avoir fait une ceſſion générale de leurs biens, ſont montés le lendemain dans une carroſſe, ont pris un hôtel ſomptueux à la ville, & une maiſon délicieuſe à la campagne. Un ſpectacle auſſi révoltant s'offre tous les jours dans la capitale. Et quelle eſt la cauſe funeſte de ce ſcandale publie ? il n'y en a point d'autre que celle que nous avons dévoilée ; l'extrême facilité de faire une banqueroute lucrative, en la combinant & en la faiſant conduire par des hommes exercés à ſoutenir le débiteur infidele.

Comme le miniſtere des procureurs, des avocats, intervient dans ces diſcuſſions juridiques, & qu'il ſe fait une grande conſommation de papier timbré, ces ſortes d'affaires s'alongent, & les officiers de la chicane prélevent leur dû ſur la maſſe des créanciers. C'eſt une bonne aubaine pour eux, & ils ſeroient très-fâchés que les faillites fuſſent plus rares.

Le commerce a beſoin d'une loi nouvelle, vu le raffinement de la cupidité & le génie de la mauvaiſe foi; il la faudroit ſimple, ſévere & irréfragable. C'eſt une honte, c'eſt une tache nationale, que de voir la confiance particuliere inceſſamment léfée; elle ne pourra renaître qu'après que le légiſlateur aura ſévi contre des manœuvres infames & journalieres, qu'on ne prend pas même ſouvent la peine de couvrir d'un voile, & que les magiſtrats, enchaînés par le code, ſont dans l'impuiſſance de punir.

Si les négocians malheureux, que des circonſtances cruelles ont mis dans la triſte néceſſité de faire faillite, ont droit à quelque pitié, il n'en eſt pas ainſi du débiteur ruſé, & il y auroit des regles ſûres pour le reconnoître & le livrer à toute la rigueur des loix. Mais elles ont tellement molli, que le plus grand frippon combat l'infamie avec un front arrogant, & ſouvent il triomphe.

CHAPITRE XCIII.

Courtiers.

QUI pourroit nombrer la foule de ces miniſtres de l'uſure, qui courent toute la ville pour découvrir & reconnoître ceux qui ſont tourmentés par des beſoins pécuniaires? Leur métier eſt de faire prêter de l'argent, & leur premier mot eſt toujours qu'ils n'ont point d'argent.

LA moitié des Pariſiens brame après l'eſpece monnoyée: où eſt-elle? Il y a trente fois plus de papier que d'argent. Comment rafraîchir une terre perpétuellement altérée? Les courtiers ſont ceux qui portent l'arroſoir; ils ſavent où puiſer. Infatigables commis des agens de change & des capitaliſtes, ils rient de votre détreſſe, & ſongent à en tirer tout le parti poſſible.

L'HOMME qui vous propoſe de l'argent a l'air have, famélique; il porte un habit uſé. Il eſt toujours las; il s'aſſied en entrant: car il arpente dans un jour tous les quartiers de la ville, pour faire correſpondre les ven-

tes & les achats, & pour lier les fréquens échanges de différentes marchandiſes.

Vous livrez d'abord entre ſes mains vos billets ou lettres de change. Il ſort : toute la clique des courtiers les aura ſcrutés en moins d'une heure. Alors il reviendra vous offrir une pacotille de bas, de chapeaux, de galons, de toile, de ſoie crue, de livres ; il vous amenera juſqu'à des chevaux. C'eſt à vous de métamorphoſer ces objets en argent. Vous voilà tout-à-coup chapelier, bonnetier, libraire, ou maquignon.

Nombre d'exemplaires de l'Encyclopédie, *cordes ſur balle*, circulent dans les affaires ; & un jeune homme, pour mettre une fille d'opéra dans ſes meubles, commerce des ballots de ſcience, ſans connoître autre choſe du volumineux dictionnaire que ſon titre. Un autre reçoit des tonneaux de vin, & n'a point de cave.

Voila donc votre billet payé en marchandiſes. Vous obtenez quelquefois un quart en argent ; & le même courtier, auquel vous êtes obligés de recourir, eſt encore l'homme propre à vous débarraſſer des marchandiſes qui vous peſent.

Nouvel agiotage qui réduit bientôt votre billet au tiers de ſa valeur.

Le courtier, après vous avoir prouvé que ſon entremiſe vous a été fort heureuſe, vous demande, outre vos pertes, un louis d'or ſur mille livres; parle de ſa conſcience & s'en va.

Ces courtiers ſe rencontrent ſur le pavé qu'ils battent inceſſamment, s'accoſtent, parlent ſur le bord des allées, & ſe donnent mutuellement des clartés vigilantes ſur le degré de néceſſité où ſont réduits les emprunteurs, ainſi que ſur leurs reſſources préſentes ou futures.

Ils entrent par-tout; chez le pauvre auteur qui veut négocier un billet de libraire, & qui voit le courtier rire & ſecouer la tête à cette ſignature; & chez la belle dame qui s'eſt oubliée la veille au ſallon de Marly, & qui les ſupplie preſqu'à mains jointes de venir à ſon ſecours.

Il faut entendre leurs réflexions plaiſantes; on eſt tenté d'en rire, malgré qu'on enrage. Voilà que l'auteur reçoit une caiſſe de quincaillerie, & que l'on donne à la belle dame huit cents aunes de drap; il faut que le poète pacifique vende des lames & des couteaux,

& que la belle dame demande à tout ſon voiſinage, *qui veut habiller des domeſtiques ? j'ai du drap.*

Le marquis de **** faiſant des affaires de cette nature, on lui alloua un magaſin complet de bierres pour enſévelir les morts ; de ſorte que pendant trois mois, il vendit au rabais à toutes les fabriques de Paris des cercueils de toute grandeur. Le débit étoit ſûr ; & plus d'un affamé d'argent ne demanderoit pas mieux que de rencontrer une pareille pacotille.

Quand l'emprunteur lâche ſa lettre de change, le courtier ne lui en donne point de reconnoiſſance. Le courtier ne vole jamais le billet en entier ; il ne fait perdre que les deux tiers ou les trois quarts. Mais le gain n'eſt pas pour lui, il eſt pour des uſuriers au front voilé. Il a ſoin de vous en avertir, ſans les nommer : ce qui l'enhardit à donner à ſes opérations particulieres le caractere de la plus haute impudence. Il ne rougit point, il ſourit, & vous traite aſſez familiérement, qui que vous ſoyiez, pendant que vous avez beſoin de ſon office.

Plus vous criez famine, plus leur joie augmente. Le confrere accuſe ſon camarade, quand

il n'a pas été assez adroit, & que ses fripponneries sautent aux yeux ; & le lendemain celui-ci vous enveloppe dans un artifice de création toute nouvelle. Il y a de grands coups de maître en ce genre.

CONNOISSANT bien la marche des affaires de commerce & leurs formes juridiques ; c'est avec ces mêmes formes qu'ils enlacent tous ceux qui veulent réaliser du papier en argent. Vous auriez vingt procès contr'eux, que vous les perdriez tous. Quand l'escroc veut joûter avec eux, l'escroc est désarçonné. On en a vu cependant qui les ont fait tomber dans le piege ; mais c'est un exemple presqu'unique & cité éternellement parmi eux, qui doit préserver d'une pareille erreur trois générations consécutives de courtiers.

CHAPITRE XCIV.

Notre-Dame.

QUEL est l'architecte Goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien ? N'avoit-il pas un génie hardi, & ne sentez-vous pas

en entrant dans cette égliſe, que l'étendue & la majeſté du monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulieres & délicates de nos temples modernes ?

La figure coloſſale de ſaint Chriſtophe frappe d'étonnement au premier coup-d'œil.

La *Chapelle du damné* fait réciter l'hiſtoire de ce prédicateur célebre, de plus chanoine de *Notre-Dame*, qu'on croyoit mort en odeur de ſainteté, & qui tandis qu'on récitoit pour lui l'office des morts, ſortit la tête de la bierre, & cria : *je ſuis damné !*

Eh bien, cette hiſtoire ne vous pénetre-t-elle pas d'effroi ? N'eſt-elle pas compoſée d'une maniere pathétique ? Quand elle eſt récitée dans ce monument vaſte & majeſtueux, dans un demi-jour impoſant, en préſence de ſaint Chriſtophe, ces objets me ſemblent parfaitement d'accord. Je ſuis ému profondément : j'ai du plaiſir à voir la haute ſtatue, à entendre, ſous ces voûtes élevées, l'hiſtoire du chanoine qui ſe releva trois fois de ſon cercueil, pour dire : *je ſuis jugé par le jugement de Dieu...* L'auditoire pâlit.

Si le *bourdon*, un inſtant après, vient à ſonner, c'eſt encore un ſenſation forte que

je reçois. Là tout eſt grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'apperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaſte Paris a une phyſionomie particuliere ! Il exhale la fumée, & il ſemble me dire, *tout eſt fumée.*

L'EMPREINTE gothique de l'édifice, le portail noirci, les cloches énormes, les eſcaliers tortueux, les antiques vitraux, la ſculpture rongée, tout me fait rétrograder dans les ſiecles écoulés. Je redeſcends, je me promene, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguſte. Je repaſſe vingt fois devant ces objets vaſtes & mélancoliques; & quand la muſique du chœur ſe mêle au ſon majeſtueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du bénitier, m'alonge une longue perche pour me donner de l'eau bénite, tout me paroît dans une proportion égale; & mon ame plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'égliſe *Notre-Dame* que dans tout autre temple.

J'AI vu avec regret qu'on avoit reblanchi cette égliſe, qui me plaiſoit beaucoup mieux lorſque ſes murailles portoient la teinte vé-

nérable de leur antiquité. Ce demi jour ténébreux invitoit l'ame à se recueillir ; les murs m'annonçoient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf ; les temples doivent être vieux. Je ne me console qu'en voyant les tours, saint Christophe, & la *Chapelle du damné*.

Oh ! les beaux vitraux ! quel effet ! Ils brillent depuis des siecles ! O quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine !

Quand j'entre dans la grande sacristie, que je vois cet amas d'or & d'argent, ce qui rappelle les trésors du Mexique ; le calice enrichi des grands offices, la crosse, la mitre dont on coiffera la tête de monseigneur l'archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts, tout cet appareil fait naître une foule d'idées graves & riantes par leur enchaînement.

Cependant monseigneur l'archevêque sort de la riche sacristie, crossé, mitré, & me bénit en passant tout comme un autre. Oh ! je ne donnerois pas cette heure là, où je fléchis le genou avec le peuple, pour la plus belle représentation dramatique.

Les chanoines, les chantres, les bedeaux,

la muſique, la multitude, l'égliſe, le palais archiépiſcopal, tout m'arrête ; & dans mon admiration, je demeure le dernier témoin de la cérémonie.

Si je m'occupe à lire les épitaphes, lorſque le temple eſt déſert, je ſuis encore intéreſſé. Quarante-cinq chapelles m'offrent en foule des monumens hiſtoriques, & je m'arrête devant la tombe de la maréchale de Guébriant, la ſeule femme qui ait eu de ſon chef la qualité d'ambaſſadrice.

De jeunes enfans proprement vêtus & d'une aimable figure, choiſis parmi les enfans trouvés, me font admirer les ſoins de la charité. C'eſt une nuance touchante, qui adoucit l'empreinte de tant de graves objets.

Non, il m'eſt impoſſible de traverſer le parvis, ſans faire une fois le tour de l'égliſe *Notre-Dame*. J'aime moins Saint-Sulpice. L'édifice de Sainte-Génevieve eſt magnifique, mais ce n'eſt pas un bâtiment gothique, érigé ſous Childebert I, & où tous les rois de France & Charlemagne ſont entrés.

Qu'on remette les tableaux, qu'on ne détruiſe rien du portail & des ventaux,

qu'on n'abatte point Saint-Chriſtophe; c'eſt l'ouvrage, non d'un ſtatuaire, mais d'un maçon. Il me repréſente mon Shakeſpeare : voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs aſſez de belles ſtatues; mais Saint-Chriſtophe, il eſt unique.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit parler en détail de cette baſilique. Mais que vous importeroit de ſavoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV ſont là; qu'on y a découvert les tombes de pluſieurs évêques & archevêques, qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon, plus incorruptible que les oſſemens des prélats?

Je vous parlerai plutôt de la châſſe de Saint-Marcel, contemporain & ami intime de Sainte-Génevieve.

Quand on porte proceſſionnellement ces deux châſſes, & qu'elles viennent à ſe rencontrer, la ſympathie qui les lioit autrefois agit encore ſi fortement qu'elles tendent à ſe réunir; il faut l'effort de douze robuſtes porteurs pour entraîner Saint-Marcel, & rompre l'attraction ſentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de dompter cette tendance réciproque, les deux châſſes viendroient tout-à-

coup à ſe joindre, & reſteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de ſuite. Quel étonnant privilege a l'amour des ſaints ! Mais les porteurs, avertis par l'ancienne tradition, ont ſoin de promener le ſaint & la ſainte à une diſtance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'égliſe *Notre-Dame*, n'eſt pas auſſi pathétique que celui de la *Chapelle du damné*; mais dans ſon genre, il n'eſt pas moins précieux. Revenons à des traits hiſtoriques.

En 1728, lorſqu'on faiſoit quelques réparations dans la nef, & que les échafauds étoient dreſſés, des voleurs s'aviſerent d'un expédient pour piller tout à leur aiſe. Ils choiſirent le jour de pâques, comme devant raſſembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verſet du ſecond pſaume des vêpres, deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter ſur les échafauds les plus élevés, firent tomber quelques moëllons, quelques outils d'ouvriers, renverſerent quelques échelles, & crierent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent le verſet du ſecond pſaume, & penſerent à ſe ſauver. Mais les portes étoient

trop étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte, les voleurs travaillerent dans les poches, pillerent montres & tabatieres. Les femmes qui avoient les plus belles boucles, furent les plus à plaindre; on leur arrachoit l'oreille & les diamans. Les auteurs de ce coupable ſtratagême ſe conduiſirent avec une ſi profonde adreſſe, qu'on ne put jamais les découvrir.

L'ÉGLISE de *Notre Dame* vit jadis un grand débat entre le parlement & la chambre des comptes, pour le pas & la préſéance du rang. C'étoit à la proceſſion ſolemnelle, le jour de l'aſſomption de la Vierge, inſtituée par le valétudinaire Louis XIII, lorſque ſa femme devint groſſe après vingt-trois ans de ſtérilité.

LA chambre des comptes fut repouſſée en corps & vigoureuſement par le parlement en corps. Après pluſieurs paroles & voies de fait, ces hommes de robe, à la ſuite de ce débat, furent trente années ſans aſſiſter à la proceſſion. Le roi, pour les accorder, fut obligé de ſéparer leur brigade.

LE premier préſident de la chambre des comptes, qui fut le battu, eſt obligé aujour-

d'hui de marcher à la gauche du premier préſident du parlement ; & il porte encore ſur ſon front l'air humilié de ſon ancienne défaite. Le peuple le remarque & dit tout haut : *il a la gauche, il n'oſeroit faire un pas vers la droite.* Quel inſigne revers dans les grandeurs humaines, être battu & céder encore le pas ! Il faut marcher ainſi le 15 août, ſous l'œil de tout le public attentif, & ſortir queue traînante du chœur par la ſeconde porte, tandis que le parlement en triomphe ſort par la premiere.

Un grenadier regardant un jour la cathédrale de Paris, s'écrioit : *oh, le beau chêne, le beau chêne !* --- *Que dis-tu là ?* lui diſoit ſon camarade. *Rêves-tu ? un beau chêne ? Ne vois-tu pas deux groſſes tours, un clocher pointu ?* --- *Eh, non*, reprit l'autre ; *c'eſt un chêne ; regarde, regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre.* En ce même inſtant les chanoines fleuris, gros, gras, fourrés, ſortoient des vêpres, leurs aumuſſes ſous le bras.

Les actions de graces que la cour rend à Dieu pour la naiſſance d'un prince, pour le gain d'une bataille, pour la convaleſcence

d'un monarque, enfin pour la paix, ſe célébrent dans l'égliſe *Notre-Dame*, au ſon d'une muſique bruyante.

LES étendards & drapeaux enlevés aux ennemis, ſont ſuſpendus aux voûtes de ce temple. Le peuple appella jadis un général, conſtamment vainqueur, *le tapiſſier de Notre-Dame*. Quelle préciſion énergique dans ce mot !

CHAPITRE XCV.

Le petit Dunkerque.

C'EST la boutique d'un marchand bijoutier, à la deſcente du Pont-Neuf. Elle étincelle de tous ces bijoux frivoles que l'opulence paie, que la fatuité convoite, que l'on donne aux femmes honnêtes qui n'acceptent point de l'argent, mais bien des colifichets en or, parce qu'ils ont un air de décence.

RIEN n'eſt plus brillant à l'œil que cette boutique : rien n'eſt plus triſte à la réflexion ; on ne ſait ſi l'on doit ſourire ou gémir de ce

ce luxe puérile. On admire les graces qu'on a su donner à des riens.

Ces superfluités sont les joujoux des grands enfans, & c'est dans ce lieu sur-tout qu'un philosophe pourroit dire : *que de choses dont je n'ai pas besoin !*

De nombreux tiroirs sont remplis de mille bagatelles, où le génie de la frivolité a épuisé ses formes & ses contours. Le prix de la façon vaut dix fois le prix de la matiere ? L'or a pris toutes les couleurs ; le cristal, l'émail, l'acier, sont des miroirs taillés en facettes, & les enfantillages de l'industrie délicate sont là sur leur trône. Un homme descend de voiture, entre dans la boutique du bijoutier, & achete des breloques à un tel prix que la moitié auroit suffi pour faire subsister pendant une semaine entiere plusieurs familles nécessiteuses.

Nos petits seigneurs prennent ces petits bijoux à crédit, les distribuent d'un air de nonchalance ; & ces dépenses de fantaisies excedent les dépenses nécessaires. Il est triste de voir des sommes considérables offertes à un luxe aussi petit. Dans les premiers jours de l'année, la boutique est remplie d'ache-

teurs; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire, en étalant une boîte : *c'eſt du Petit-Dunkerque ?* Chaque année on baptiſe ces petits bijoux d'un nom particulier & biſarre.

MAIS après avoir gémi en philoſophe, il faut rendre juſtice au goût du maître. Il anime, il dirige les artiſtes ; il imagine ce qui doit plaire. En donnant la vogue à pluſieurs colifichets, il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands frais de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès, depuis qu'il a mis ſous les yeux du public des modeles élégans & variés, qu'elle n'en avoit fait depuis longtems.

D'AILLEURS chez lui le prix des bijoux eſt fixe & invariable ; & ſi la rivalité fait dire aux autres marchands, qu'on paie le double au *Petit-Dunkerque*, c'eſt la jalouſie qui parle. La grace & le fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

VOLTAIRE, lors de ſon dernier ſéjour à Paris, ſe plaiſoit beaucoup dans le riche magaſin de cette maiſon curieuſe. Il ſouriroit à toutes ces créations du luxe ; il appercevoit, je crois, une

certaine analogie entre ces bijoux brillans & ſon ſtyle.

COMME le luxe change continuellement d'objets, & que les modes varient avec rapidité, les ouvriers du luxe éprouvent des viciſſitudes ruineuſes, & leur ſort eſt toujours incertain, tandis que celui de l'agriculteur ne l'eſt pas. Tel colifichet perd de ſa faveur, & voilà des hommes qui tombent inopinément dans le beſoin.

UN autre jour s'accrédite un nouveau genre: des ouvriers qui mouroient de faim ſe trouvent dans une abondance imprévue, & ſuffiſent à peine aux demandes des amateurs. Mais ces artiſans, ſoumis aux idées de fantaiſie, n'ont que des momens de vogue; ils ne ſavent à quel objet s'attacher, pour aſſurer leur ſubſiſtance. Quand le caprice vient à changer, pluſieurs ne ſont plus en état d'embraſſer une profeſſion nouvelle. La pénurie les deſſeche, & l'état perd des citoyens dont les bras & la tête ſont devenus abſolument oiſifs.

SI l'on dit que les ouvriers favoriſés jouiſſent à leur tour de la ſouffrance des autres, & dédommagent l'état de la perte des mal-

heureux, il faudroit pouvoir ajouter que cette abondance ſera durable. Mais non; ils tombent invinciblement dans l'abîme de la miſere, ces futilités changeantes exigeant une adreſſe particuliere. Priſée la veille, nulle le lendemain, cette induſtrie n'eſt point applicable à des objets utiles; elle eſt trop ou trop peu payée, ſelon le cours de ces joujoux biſarres. Auſſi l'artiſan qui connoît lui-même l'inſtabilité de ſa profeſſion, n'oſe jamais ſtatuer ſur rien, & la population ordinairement ne gagne pas avec lui.

CHAQUE ſiecle a ſon moule qui paſſe de mode. Tout s'y jette; on le change: les deux ſiecles n'ont preſque plus la même phyſionomie.

QUI découvrira les chaînons imperceptibles, mais exiſtans, par leſquels nos manieres tiennent les unes aux autres? Quand les femmes portoient de grands paniers, on forgeoit chez les orfevres des aſſiettes d'une grandeur extraordinaire. Les bijoux du Petit-Dunkerque ſemblent d'accord aujourd'hui avec nos petits appartemens, nos jolis meubles, notre habillement & notre coiffure. Il eſt donc en tout des rapports ſecrets, qui ont leur origine & leur liaiſon.

CHAPITRE XCVI.

Concert ſpirituel.

On eſt ſi affamé de ſpectacles à Paris, que le beau monde ne ſauroit encore s'en paſſer dans les jours les plus ſolemnels, marqués par la religion & conſacrés par elle aux offices divins.

On ferme l'opéra le jour du vendredi ſaint, de pâques, de noël, de la pentecôte, mais l'orcheſtre de l'opéra, les chanteurs & les chanteuſes vont ſur un autre théatre qu'on appelle *Concert ſpirituel*, & ſous de nouvelles affiches en lettres rouges, débitent toutes les modulations de leur goſier harmonieux. Ils n'ont pas leur habit de théatre; voilà toute la différence.

On chante le *Miſerere* & le *De profundis* à grand *chœur;* mais cela ne touche perſonne, religieuſement parlant. Lorſque la même voix qui a chanté la veille le rôle d'Armide ou d'Iphigénie, chante un verſet d'un pſaume du roi David, le roi David a l'air un peu profane. Quinault & le pſalmiſte, dans la

bouche de la même actrice, font sourire l'imagination. Tous ces motets deviennent des représentations vraiment théatrales. On bat des mains, & l'on parle d'un cantique sacré comme d'une ariette dans le goût italien.

QUELQUE aguerri que soit l'observateur aux singulieres contradictions de nos coutumes, il ne se fait pas à l'idée de voir les membres excomuniés de l'opéra chanter sous des parures mondaines, ces psaumes que les prêtres chantent le même jour en habits sacerdotaux dans les temples, où la multitude recueillie se prosterne & adore.

LA chanteuse ne comprend pas toujours le sens des paroles qu'elle profere; mais elle obéit à la note, & beaucoup de gens n'ont point entendu dans toute leur vie d'autres vêpres que celles qui se disent au *Concert spirituel* par l'organe enchanteur des acteurs de l'opéra.

LES abbés qui s'interdisent scrupuleusement l'*Académie royale de musique*, se permettent le *Concert spirituel*. Par ce moyen ils connoissent la figure, les graces, la voix & le talent des chanteuses, sans avoir scandalisé leur protecteur; car leur évêque dans son

rigoriſme ne ſauroit déſapprouver le *Concert ſpirituel*, puiſque le roi David s'y trouve, & que ſes vers, accompagnés de la harpe, ſemblent purifier les levres de l'actrice chantante.

CHAPITRE XCVII.

Hôtels nouveaux.

LA belle rue que forment tous ces bâtimens nouveaux! Que le coup-d'œil en eſt régulier & magnifique! Quel eſt cet hôtel qui s'éleve? Qui doit l'habiter? c'eſt un homme qui a laiſſé mourir dans les hôpitaux une foule de ſoldats languiſſans. A côté eſt l'hôtel d'une courtiſanne, dont l'adreſſe a raſſemblé une immenſe fortune. Plus loin eſt celui d'un homme de cour, qui, pour tout mérite, a broyé le pavé de Verſailles, il n'a pas fait ſa cour en *préſence des batteries*. En face eſt la demeure de l'homme qui a vendu ſa patrie. Ces hôtels ſi brillans au dehors, recelent des êtres ſéparés de la multitude autant par leur froide inſenſibilité

que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne ſoit cimenté de larmes.

L'UN a fait diſparoître des voitures de farine ; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là eſt un intendant qui a traité une province comme un païs ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hôtels ? à des uſuriers, à des concuſſionnaires, à des agioteurs, à d'infatigables agens d'oppreſſion.

COMME la réflexion rend hideux ces hôtels ſuperbes ! Quoi, les beaux arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie ! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à l'amour, eſt deſtiné à la prêtreſſe du libertinage ! Cette jolie maiſon appartiendra à un avide calculateur, dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés !

TOUTES les fortunes de ces uſurpateurs ſont grandement établies ; ils en jouiſſent ſans remords.

Architectes, doreurs, peintres & ſtatuaires,
Accourez, hâtez-vous, Damon veut un palais !
Bronzes, marbres, tableaux, raſſemblés à grands frais,
L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable,
A force d'être beau, ceſſe d'être habitable.

On le montre, on le voit ; mais on n'y loge pas,
Et ſon maître diſcret s'exile au galetas.
La table de Damon gémit ſous dix ſervices,
Tout, l'air, la terre & l'eau, fournit à ſes délices.
C'eſt un gala de noce, un feſtin, un banquet,
Un ſuperbe hécatombe, & Damon vit de lait.
De ſa bibliotheque admirez l'étendue :
Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.
Les fameux Elzévirs imprimerent ceux-ci,
Deromme, en marroquin, couvrit ceux que voici.
Ceux-là de Baskerville ont illuſtré la preſſe ;
D'autres qui trompent l'œil par une heureuſe adreſſe,
Ne ſont que du bois peint ; ils lui ſervent autant.
Il les montre, il les cite, & chacun ſemble dire :
Le bel emploi d'argent... ſi Damon ſavoit lire !
Quoi ! déja vous ſortez ? Un moment : il faut voir
Ce temple faſtueux, qu'il nomme ſon boudoir.
Avancez... De Vénus, voici le ſanctuaire :
Un Amour à la porte, apoſté par ſa mere,
Défend aux indiſerets d'approcher de ces lieux.
Damon eſt cependant comme Titon le vieux.
Au-dedans on reſpire une riche molleſſe ;
Glaces, tableaux, ſofas, tout parle de tendreſſe,
Tout peint la volupté, tout invite aux plaiſirs.
Quel malheur qu'on ne puiſſe acheter des deſirs !

(*Anonyme.*)

AUCUN philoſophe n'a d'hôtel. Rarement un nom reſpecté du public loge dans ces magnifiques demeures. Les arts ont travaillé

pour les commodités faſtueuſes & recherchées de ces hommes nouveaux & dangereux.

D'OU viennent ces fortunes rapides qui étonnent? Comment en dix ou douze années un homme paſſe-t-il de la miſere à la plus extréme l'opulence, & qu'a-t-il fait? On a vu un courtaut de boutique gagner douze millions, un commis vingt-cinq, un ex-laquais dix-huit, ſans compter les fortunes ſubalternes de ſix à ſept millions, qui ſont venues engraiſſer des hommes de la plus baſſe extraction, ſans que leurs travaux aient honoré ou ſervi la patrie. Un travail obſcur, une ſcience particuliere & infernale, voilà ce qui a tout-à-coup décoré & élevé au-deſſus de nos têtes ces hommes de néant. *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.*

ENCORE ſi l'on pouvoit compter quelques fondations utiles, quelque bien fait au public; ou ſi leur exceſſive opulence s'écartoit dans ſon emploi des puérilités d'un luxe petit & concentré, on leur pardonneroit leurs richeſſes. Mais non; ils jouiſſent ſeuls; ils jouiſſent dans le cercle étroit de quelques paraſites. Comme tout leur eſt venu par le jeu voilé d'un rampant & vil égoïſme, n'attendez

pas que ces insolens millionnaires laissent après eux un monument qui serve à sauver leur nom d'un juste opprobre. Les richesses d'un luxe personnel resteront seules après eux, & seront l'objet d'une oisive curiosité. Aussi leur mort semble soulager l'humanité; elle est ordinairement reçue avec un sourire qui condamne leur vie entiere. Quand le magnifique hôtel sera tendu de noir, que tout le clergé de la paroisse formera le convoi, que les sonneurs mettront en branle les grosses cloches, le peuple n'aura aucune réflexion touchante à faire sur le mort. *Il n'a pu emporter son argent dans l'autre monde :* voilà les paroles qu'on entendra autour de son cercueil.

CHAPITRE XCVIII.

Couvens, Religieuses.

Les couvens sont jugés. Les curiosités excessives, la bigoterie & le cagotisme, l'inepte monastique, la bégueulerie claustrale y regnent. Ces déplorables monumens d'une

antique ſuperſtition ſont au milieu d'une ville où la philoſophie a répandu ſes lumieres ; mais les murailles de ces priſons ſacrées ſéparent les victimes de toutes les idées régnantes.

QUELQUES directeurs ont droit de contrôle ſur l'adminiſtration de cet empire. Un mélange adroit de décence & de mondanité les en rend le génie tutélaire.

ON voit d'un côté la plus implicite obéiſſance, & de l'autre les petiteſſes du commandement. Ajoutez enſuite le déſeſpoir du plus grand nombre, la réſignation pacifique de quelques-unes, & l'abrutiſſement d'eſprit des plus ſpirituelles. Là le devoir n'eſt plus qu'une routine ; on fait le bien par contrainte & ſans goût ; on prie ſans ſavoir ce que l'on demande, & l'on ſe mortifie pour obéir à la regle.

L'HABITUDE adoucit un peu le joug ; mais les imaginations ne ſont pas aſſujéties. On apprend aux novices à craindre le démon, tellement qu'elles déſapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auroient fait par amour.

LES paſſions ne dorment pas dans le ſi-

lence de la retraite; elles s'éveillent & jettent un cri plus long & plus perçant. Que de larmes ſecretes! Les moins infortunées tombent dans une ſtupeur machinale; les autres, après s'être abandonnées aux ſourdes imprécations du déſeſpoir, meurent à la fleur de l'âge.

Le nombre de ces victimes diminue; mais qu'il eut été facile de détruire ces priſons triſtes; en reculant l'époque des vœux à vingt cinq ans! Une loi timide eſt ordinairement une mauvaiſe loi.

Autrefois de jeunes ſœurs étoient ſacrifiées à l'avancement d'un frere au ſervice; & plus d'une mere coquette voyoit avec déplaiſir auprès d'elle une fille qui grandiſſoit.

On a tant écrit ſur cet abus, que les meres les plus ambitieuſes & les plus dénaturées n'oſent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les monaſteres ſont des filles pauvres & ſans dot.

Mais les demoiſelles y reſtent juſqu'à ce qu'on les marie; & quand elles ſont femmes elles racontent à voix baſſe les hiſtoires ſecretes que tout le monde ſait, & les ſingulieres paſſions qui y regnent. Ce qu'il y a

d'étrange & d'inconcevable, c'eſt que cette même mere ne manquera pas d'y mettre un jour ſa fille, quoique bien inſtruite du danger que l'innocence y court.

Je ne ſais ſi les pauvres religieuſes étrillent tous les jours leurs dos & leurs épaules à grands coups de diſcipline; ſi elles s'éveillent conſtamment à minuit; ſi elles regardent leur directeur comme doué d'une ſcience ſurnaturelle: mais je ſais qu'on ne ſe jette plus aux pieds de ces vertus ſublimes, & qu'on a ceſſé de les admirer.

Ainsi les monumens de l'extravagance humaine ſubſiſtent, lors même que la raiſon en a montré les abus & les dangers. Le vœu de virginité, loin d'être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté tous ces moines rubiconds, aux épaules larges, à la taille nerveuſe; & jugez de la loi qui éleve des grilles, des verroux, des portes pour condamner ces malheureux priſonniers des deux ſexes, à des plaintes & à des tourmens qui ſe renouvellent à la naiſſance de chaque aurore.

Je n'ai jamais vu une religieuſe placée

derriere une grille de fer, ſans la trouver ſouverainement aimable; il n'y a point d'ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile, ces habits lugubres, la mélancolie de leurs regards, qui dément leur parole ordinairement vive & précipitée; l'impoſſibilité de changer leur état, le ſentiment que tant de charmes ſont perdus, & que le ſoupir de l'amour malheureux ſera éternel dans leur cœur; tout m'attriſte devant la barriere impénétrable, que rien ne peut briſer. Quand je m'éloigne, je ſens avec amertume qu'il n'eſt point au pouvoir d'un mortel d'adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont ſans doute quelques jouiſſances qui leur aide à ſupporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu'il n'y a plus de félicité pour elles; & je répete tout bas ce vers de Lucrece, qu'on eſt forcé de redire ſi fréquemment dans les états catholiques :

Quantum religio potuit ſuadere malorum!

Si les vocations ne ſont plus forcées, la ſéduction a toujours lieu dans les cloîtres, pour conduire l'inexpérience aux vœux monaſtiques & éternels.

VOICI un fait ſingulier, arrivé à Paris en 1773.

UN pere voulant marier ſa fille qu'il avoit miſe dans un couvent pour y recevoir ſa premiere éducation, éprouva l'oppoſition la plus décidée. Il reconnut ſans peine l'inſpiration des filles indiſcretes & pieuſes qui l'avoient élevée. Il ne permit pas qu'elle retournât dans ce couvent, & ſe chargea du ſoin de guérir cette grande averſion pour le monde, & de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après il reçut la lettre ſuivante :

„ DIEU, à qui tout appartient, Souverain
„ de l'univers & de toutes créatures, Juge
„ des vivans & des morts.

„ Écoute, impie, les paroles de ton Dieu.
„ Si tu les mépriſes, je commande à l'ange
„ exterminateur de te frapper avant la fin
„ de l'année. Oſes-tu préférer ta fortune au
„ ſalut de ton ame, & ſatisfaire tes vues
„ ambitieuſes en allant contre mes volontés?
„ Ne ſais-tu pas que tous les biens ſont dans
„ ma main puiſſante, & que je les diſtribue
„ ſelon qu'il me plaît? Ta fille eſt à moi,
„ ſa volonté & ſon être m'appartiennent. N'es-

tu

„ tu pas trop heureux que je la range parmi
„ mes épouſes pacifiques, & que je conſente
„ à ce qu'elle déſarme, par ſes prieres, ma
„ juſtice irritée ? Tes crimes ont mérité les
„ plus grands châtimens, & mon bras eſt
„ encore ſuſpendu. C'eſt ſon innocence &
„ ſes larmes qui ont arrêté ma vengeance ;
„ c'eſt le lieu qu'elle habite qui a fléchi mon
„ courroux. Si tu oſes balancer la vocation
„ qui l'appelle vers moi, tremble : mon bras
„ va ſe baiſſer & te percer dans ma colere. „

Le pere vit bien que Dieu n'avoit pas écrit une pareille lettre ; il mépriſa aſſez le fanatique qui l'avoit forgée pour ne pas daigner en faire la recherche. Il maria ſa fille à un militaire aimable, qui lui fit perdre le goût de la retraite. Le pere vit encore & embraſſe dans la joie de ſon cœur les enfans de ſa fille qui, au lieu d'être l'épouſe ſtérile de Jéſus-Chriſt, fait une excellente mere de famille.

CHAPITRE XCIX.

Portrait d'une Abbeſſe.

TOUTES les paſſions ſe ſont calcinées dans ſon ſein, & il en eſt réſulté une maſſe froide & inſenſible. La ſucculence des alimens a énervé ſon ame & enveloppé toute ſa ſenſibilité. Elle ne ſent point les peines de celles qui ſouffrent ſous ſa regle. Le calme de la froideur s'eſt étendu ſur ſa ronde face unie; elle eſt devenue liſſe & dure comme le bois qui forme le tour du couvent. Elle commande, elle tourmente; voilà ſa grandeur & ſa volupté.

LE grade où elle eſt parvenue ne fera qu'ajouter à cette pétrification morale, qui lui donne l'air du repos, & peut-être enfin le repos même.

QUAND à celle chez qui l'embonpoint n'a point étouffé les paſſions actives, elle eſt maigre & jaune; le feu ſombre de ſes regards annonce que du fond de ſon cloître elle voudroit tout remuer & tout agiter dans le monde. Elle s'y promene ſans ceſſe; elle

fait transpirer au-dehors toutes les petites tracasseries, afin que le monde revienne à elle; & avec les mots d'ordre, de religion & de zele, les prélats sont forcés d'abaisser leurs regards sur les murailles qu'elle habite. L'affaire dont elle se mêle devient tout-à-coup embrouillée, & il ne faut qu'une heure de conversation avec elle, pour avoir des soupçons injurieux sur les actions des hommes que l'on estime le plus.

VOILÀ ce que fait la profonde retraite. Toutes les passions s'y corrompent; l'orgueil y prend un caractere encore plus dur. Point de milieu dans ces murs solitaires; c'est là que l'ame s'anéantit, ou qu'elle monte au plus haut degré de perversité.

CHAPITRE C.

Théatre National.

COMMENT a-t-on représenté sur ce théatre tant de tragédies où les rois sont toujours des tyrans qu'il faut détrôner pour le moins; où il ne s'agit que de poignarder &

d'empoiſonner des ſouverains qui déplaiſent aux fiers amans de la liberté, logés au faux-bourg Saint-Germain ?

COMMENT nos poètes ont-ils placé dans la bouche de leurs perſonnages, les mêmes maximes tant de fois reprochées aux Jéſuites, qui du moins ne les ont pas miſes en vers ?

COMMENT a-t-on ſi fort exalté les gouvernemens républicains au ſein d'une monarchie ? Comment Corneille n'a-t-il point paſſé pour poète ſéditieux, en nous faiſant déteſter la royauté, en nous la peignant des plus révoltantes couleurs, en nous montrant *Cinna*, *Émilie*, en ennobliſſant tout rôle de conſpirateur, en conſacrant la coupe & le poignard ?

COMMENT une foule de tirades modernes, qui reſpirent le meurtre des rois, ont-elles circulé chez un peuple ſoumis, qui adore ſes monarques ? Notre tragédie n'eſt-elle pas pleinement & conſtamment en contradiction avec les principes monarchiques ?

QUE d'injures dites aux rois dans ces pieces doublement approuvées ! Mais la cenſure voyant qu'il eſt queſtion d'un prince Aſiatique, & que le ſtilet & la coupe empoiſonnée

ſont apprêtés dans un palais ſitué à ſix cents lieues du faux-bourg Saint-Honoré, ne refuſe pas d'écrire : *permis d'imprimer & de repréſenter.*

DES écoliers font des vers abominables, dits tragiques. L'un fait dire à un conſpirateur qui tient le couteau levé :

Tu vois
La reſſource du peuple & la leçon des rois.

Un autre :

Et j'ai beſoin d'un bras,
Qui du meurtre d'un roi ne s'épouvante pas.

CES hémiſtiches monſtrueux paroiſſent forts à l'oreille de ces faiſeurs de tragédies, qui s'attablent dans le coin d'un café, pour y réciter le plan de leurs pieces inſenſées, où le parricide ſe commettra au nom de la liberté. Le commiſſaire qui arrêta le poète *l'échantré*, lequel avoit tracé ſur du papier, *ici le roi ſera tué ;* ne concevoit pas en homme de ſens, qu'une tête pariſienne pût appliquer, dans une auberge, ces mots au cinquieme acte d'une tragédie. Il faiſoit ſon devoir en homme étranger à ces folies théatrales, qui peuvent avoir des conſéquences,

& qui, quoiqu'extravagantes, ont un caractere atroce.

COMMENT a-t-on avili enſuite ſur ce même théatre l'ordre de la bourgeoiſie ? Pourquoi le marquis, le comte y ſont-ils toujours légers, ſémillans, & le bourgeois toujours plat & bête ? Dans telle piece l'officier donne des croquignoles au marchand ; & le parterre, compoſé de boutiquiers, n'en rit pas moins de toutes ſes forces.

COMMENT a-t-on récité & récite-t-on encore ſur la ſcene ces deux vers de Voltaire dans un païs où le clergé eſt ſi puiſſant ?

Les prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

COMMENT a-t-on repréſenté Cartouche ſur le théatre de la nation avec une affluence extraordinaire ?

COMMENT a-t-on joué & rejoué *le Roi de Cocagne*, ſi ſinguliérement couru & applaudi ?

COMMENT prévient-on d'un côté toutes les alluſions poſſibles, & comment de l'autre laiſſe-t-on les alluſions nouvellement enfantées ſur des vers anciens ?

Ce qu'il y a encore de remarquable sur ce théatre national, c'est que les comédiens qui ont commencé par se modeler sur quelques hommes de qualité, donnent ensuite le ton à ces mêmes hommes. J'ai vu tour-à-tour Grandval, Belcourt, Molé faire de nombreux imitateurs qui répétoient leur tic devant le miroir de nos cheminées. L'un se grattoit légérement le dessous du nez; l'autre faisoit le gros dos dans un à-plomb à peu près immobile; celui-ci sautilloit comme s'il avoit du vif-argent dans les jambes; affectant tour-à-tour la gravité & l'étourderie. Voilà les leçons que les jeunes gens prennent au théatre; ils viennent ensuite dans les maisons achever le rôle du comédien.

Que l'étranger se mette au fait des manieres de l'acteur en vogue, & il pourra juger celles qui sont dominantes.

L'engouement pour tel acteur cesse quand il a été suffisamment copié. Il vieillit; lui seul ne s'en apperçoit pas; il voudroit encore donner le ton : on vole à d'autres modeles, & l'on court les chercher jusques sur les théatres du second ordre. Jeannot n'a-t-il pas eu ses imitateurs ?

Aussi les jeunes gens qui fréquentent les ſpectacles, ont tous une légere nuance du comédien à la mode. Il n'y a que l'homme de cour qui échappe à la contagion, & qui ſache compoſer ſon attitude d'une maniere originale, que le grand acteur lui-même n'imite jamais qu'imparfaitement.

Le dernier terme de la fatuité & de l'impertinence ſe rencontre chez tel comédien; il eſt impoſſible d'ajouter au ridicule des airs & des tons qu'il ſe donne. Qu'il parle, qu'il écrive, il eſt toujours impertinent.

Il y a telle lettre imprimée qui feroit croire que tel acteur eſt devenu fou, & que c'eſt ſa raiſon, au lieu de ſa perſonne, qui eſt enterrée. Vous riez de lui. Soyez ſûr qu'il eſt complétement dans l'illuſion. Parce qu'il a foulé les planches du théatre, il croit ſon exiſtence précieuſe à l'univers. Il parle de l'intérêt qu'il a inſpiré aux têtes couronnées avec une crédulité complaiſante. Il a perdu le point de vue de ſa place; il eſt en l'air; il ne fait plus ce qu'il dit.

Voila la maladie des gens de théatre. Tous n'en ſont pas atteints; mais ceux chez qui elle domine, ſont devenus des êtres

curieux, à raiſon de l'importance qu'ils ont donnée réellement à leur perſonne.

Or, dites-nous, moraliſtes, pourquoi le talent de la déclamation ou du chant, quelques applaudiſſemens publics, inſpirent-ils tant de vanité; lorſque l'auteur, le peintre, le ſtatuaire, le compoſiteur de muſique, le géometre ſont modeſtes par comparaiſon ? Je voudrois bien deviner ce qui, chez un comédien, met dans un jeu ſi prodigieux, ſi conſtant, les fibres de ſon amour-propre. Pourquoi ce ſentiment fermente-t-il chez lui à un degré inconnu dans toutes les autres profeſſions ? Qui au moral prendra le ſcalpel pour découvrir la cauſe de cette irritation, de ce prurit, que je ne me laſſe point d'examiner ?

Le parterre de ce ſpectacle a perdu ſes droits antiques; il n'exerce plus avec vigueur une autorité dont on lui a conteſté l'uſage, qu'on lui a ravie enfin; de ſorte qu'il eſt devenu paſſif.

On l'a fait aſſeoir, & il eſt tombé dans la léthargie. La communication des idées & des ſentimens ne ſe fait plus ſentir. L'électricité eſt rompue, depuis que les banquettes

ne permettent plus aux têtes de ſe toucher & de ſe mêler.

AUTREFOIS un enthouſiaſme incroyable l'animoit, & l'effervescence générale donnoit aux productions théatrales un intérêt qu'elles n'ont plus. Aujourd'hui le calme, le ſilence, l'improbation froide ont ſuccédé au tumulte.

IL a auſſi perdu ce tact prompt qui l'éclairoit ſur les convenances. Si l'on avoit à ſe plaindre de ſa ſévérité, elle devenoit utile.

LE parterre ancien, beaucoup mieux compoſé, peuplé d'amateurs, non-ſeulement jugeoit la piece, mais encore il devinoit les forces & les reſſources de l'auteur. Quand on donna *Warvick* en 1763, le parterre dit d'une voix unanime : *c'eſt bien, c'eſt ſage; mais le poète eſt ſec. On ſent qu'il n'ira pas plus loin.* La prophétie s'eſt vérifiée. L'auteur depuis vingt ans ſe tourmente pour pouvoir donner à *Warvick* un pendant, & il ne ſauroit en venir à bout.

DES bons mots de toute nature circuloient dans l'ancien parterre. Un homme un peu gros incommodoit légérement ſon voiſin : *quand on eſt auſſi épais*, dit celui-ci en élevant la voix, *on devroit bien reſter chez*

soi. --- *Monsieur*, reprit l'homme gros, *il n'appartient pas à tout le monde d'être plat.*

CHAPITRE CI.

Le Calvaire ou le Mont-Valerien.

PETITE montagne à deux lieues de Paris, habitée par des hermites qui sont en possession de ce lieu depuis quatre ou cinq siecles. C'est pendant la semaine sainte & aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple & de bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles & le grand crucifix où Jésus-Christ est mis en croix entre le bon & le mauvais larron. Tel badaud croit pieusement que ce Calvaire, est la montagne même où les Juifs crucifierent Jésus, & qu'il expira réellement sur ce Calvaire, où le peuple prie & s'agenouille. Il n'a point de connoissance de la montagne de *Golgotha*, située hors de Jérusalem du côté du septentrion; il ne sait pas même où Jérusalem étoit placée; il prend l'imitation pour l'objet réel.

SEPT chapelles environnent cette croix; & dans chacune est représenté quelqu'un des

myſteres de la paſſion. Des figures en plâtre de grandeur naturelle frappent le peuple de componction. Le ſtatuaire a donné aux Juifs & aux bourreaux des mines rébarbatives, qui font ſanglotter la multitude.

Il y a quelques années qu'il ſe faiſoit des pélérinages nocturnes la nuit du jeudi au vendredi ſaint. Quantité de femmes, de couturieres, de jeunes filles accompagnées de pélerins chargés de croix, traverſoient le bois de Boulogne & graviſſoient avec ferveur la montagne un peu haute & rude. On a réprimé avec ſageſſe ce que cette piété avoit de ſuſpect. Aujourd'hui les pélerines & les pélerins, cahotés dans une charrette pour leurs cinq ſols s'y rendent pendant le jour. On y entend la meſſe, & l'on redeſcend enſuite dîner gaiement dans les cabarets de Surêne. Les pélérinages eurent en tous tems plus d'une utilité ; & la population de la France doit infiniment au P. Dupleſſis, grand planteur de Calvaires.

Les vues des terraſſes du Mont-Valérien ſont uniques pour leur étendue & pour la beauté des objets qu'elles offrent. On y découvre les beaux païſages des environs de

Paris, le vaſte canal de la Seine, ſes détours, & les villages qui décorent ſes rives.

Un confeſſeur ayant ordonné à ſon pénitent, pour l'expiation de ſes fautes, de faire un pélérinage au Calvaire avec des pois dans ſes ſouliers, celui-ci trouvant la tâche trop pénible & voulant toutefois obéir, les fit cuire au premier bouchon, & continua ainſi ſon chemin. Ainſi le petit comme le grand ſait compoſer avec la loi & ſa conſcience. Qui n'a pas fait cuire ſes pois?

On fait des retraites dans la maiſon des prêtres & chez les hermites qui y ſont établis. On y jouit d'un bon air, d'une vue magnifique; & le corps s'en trouve tout auſſi bien que l'ame.

CHAPITRE CII.

Jours ouvrables.

Dans les païs catholiques, les fêtes occupent la quatrieme partie de l'année. On vient d'en ſupprimer treize à quatorze, après un demi-ſiecle de réclamations. Il y en avoit quelquefois cinq de ſuite, & aſſez ſouvent

trois. On auroit dû les rejeter toutes aux dimanches ; mais la superstition a bataillé, & le bien ne s'est fait qu'à moitié.

SAVEZ-VOUS quel est le corps qui seroit le plus fâché de la réforme entiere, & qui s'y oppose le plus par ses discours ? c'est la ferme générale, parce que ces jours là l'église donne le signal d'aller au cabaret, & que l'on ne voit que des ivrognes qui y consument le gain d'une semaine.

LE peuple appelle *jours ouvrables* les jours que les boutiques ne sont pas fermées : distinction que ne connoissent pas les gens du beau monde, tous les jours de la semaine étant égaux pour leurs plaisirs.

C'EST un jour de fête qu'il faut voir l'affluence du peuple aux Champs-Elysées, aux Boulevards, & considérer ces phalanges bigarrées de promeneurs qui offrent une variété bisarre, de physionomies & d'accoûtremens. Là, vous pourrez lire sur le front du Parisien si ce que j'ai écrit de son air soucieux, gêné ou compassé, n'est pas vrai ; & si l'étranger qui lui attribuoit, il y a soixante ans, un air riant, libre, ouvert, dégagé, n'est pas autorisé à prononcer aujourd'hui

qu'il a dans ſes manieres quelque choſe de contraint & de triſte.

Je parle de la petite bourgeoiſie, la claſſe aſſurément la plus nombreuſe, & dont l'attitude & le regard me paroiſſent exprimer un caractere ſouffrant : indice d'une vie contentieuſe & pénible. Le peuple, quand il travaille, me paroît plus gai que lorſqu'il ſe promene.

Rien ne doit plus étonner que de le voir s'amonceler dans un jardin public, & là ne faire autre choſe, pendant une après-dînée entiere, que de parcourir les allées & s'aſſeoir ſur des bancs ou des chaiſes. On voit qu'il ne ſait ſe créer aucun amuſement, & qu'un jour de fête eſt encore pour la petite bourgeoiſie un jour où il ne faut rien dépenſer ; car l'avertiſſement preſſant de la capitation, envoyé par le terrible receveur & qui menace de pourſuivre, ſemble écrit ſur toutes les phyſionomies.

Ce receveur de capitation eſt un rabat-joie perpétuel, un publicain décidé ; c'eſt une eſpece de financier dont on vient d'ériger l'emploi fatal en charge, & qui va chercher des têtes contribuables juſques dans les flancs

des veuves. Il vous impose arbitrairement ; & l'on a beau lui dire, *ma tête vaut peu de chose*, il vous soutient que votre tête est excellente pour lui payer tant. Dès que son tarif est tracé rien ne l'efface, pas même le malheur imprévu. Le mort paie la capitation, dès que sa vie a entamé de quinze jours l'année financiere.

CHAPITRE CIII.

De Raoul Spifame.

Je vais parler de lui, quelqu'obscur qu'il soit, parce que je me sens une certaine analogie avec son caractere & sa tournure d'esprit. Cet homme du seizieme siecle s'étoit établi roi dans son cabinet, réformateur de tous les abus qui le choquoient ; & là il travailloit à loisir à une manufacture d'arrêts concernant presque tous les objets de la législation. Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets ? Qui n'a pas dit quelquefois *si j'étois roi ?*

Ce qui est assez plaisant, c'est que *Brillon*, auteur du Dictionnaire des arrêts, l'abbé

Abel

Abel de Sainte-Marthe & pluſieurs autres écrivains ont pris pour un recueil de véritables ordonnances de Henri II, ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un particulier ſans caractere & ſans autorité : tant il avoit imité parfaitement le ſtyle & le ton de ces édits royaux.

Dans ſa ſouveraineté imaginaire, il forgeoit des arrêts qui étoient auſſi l'ouvrage de la haine ou du reſſentiment ; (car il faut bien que l'homme ſe montre.) Il foudroyoit les juges du Châtelet & ceux du parlement, qui ne lui avoient pas été favorables. Il dépoſſédoit les avocats ſes confreres de leur état, en cas de déſobéiſſance à ſes réglemens. Il aboliſſoit leur ordre, non-ſeulement comme ſuperflux & inutile, mais encore comme dommageable & pernicieux.

Ce nouveau légiſlateur exaltant ſon imagination, s'approche du trône ; il voit le roi qui le félicite, le comble de louanges & de faveurs, l'adopte même pour ſon fils par *arrogation civile.*

Reconnoissant de cette faveur, notre politique ordonne que les ordonnances émanées du roi ſoient exécutées ſans aucune *remontrance* ni délai. C'eſt vouloir ce que nos

rois n'ont jamais voulu. Mais *Spifame*, en ſe créant monarque, ſe faiſoit monarque abſolu. Vous le voyez enſuite inſtituer vingt-quatre cardinaux, pour aider le roi à conduire l'égliſe gallicane, dont il lui donne la *ſurintendance*.

Il eſt plaiſant qu'en ſe faiſant roi dans ſon cabinet, on y ſoit deſpote. Cette obſervation, je penſe, ne doit pas échapper au moraliſte.

Mais il s'en faut bien que tous les arrêts de *Spifame* ſoient auſſi extravagans. En courant après des chimeres, il a quelquefois rencontré le germe de pluſieurs loix & de pluſieurs établiſſemens utiles à la ſociété.

Si l'année commence dans toute la France au premier janvier; ſi l'on a ſenti les abus de nos juſtices ſeigneuriales; ſi l'on a entrepris des travaux qui ont contribué à l'embelliſſement & à la commodité de la ville de Paris; ſi ſon égliſe cathédrale a été décorée du titre d'archevêché; ſi la bibliotheque du roi eſt devenue un dépôt public, où ſe trouvent réunies toutes les richeſſes littéraires, &c. c'eſt peut-être à *Spifame* qu'on

en a l'obligation : du moins tous ces établiſſemens ou réglemens ſont ils annoncés dans ſa *Dicéarchie* bien avant leur exécution.

PARMI une multitude d'arrêts émanés de ce trône idéal, on remarque celui qui ordonne la réſidence aux évêques ; celui qui a établi des penſions ſur les bénéfices pour la ſubvention des guerres & autres néceſſités de l'état ; celui où le roi invite ſes ſujets à l'avertir des malverſations ; (voilà le germe d'un édit précieux :) celui qui regle qu'à l'avenir le pape ſera tenu de prêter foi & hommage pour Avignon.

ON voit que les idées de *Spifame* ſe rapprochent de celles des ſouverains de l'Europe, qui ſe diſtinguent le plus aujourd'hui par la prévoyante ſageſſe de leurs loix. Il a obſervé le premier que l'état, par la ſuppreſſion des fêtes, obtenoit plus de travail, la religion moins de profanation ; il a auſſi parlé d'une autre réforme non moins utile, celle des couvens. Eh, quelle audace pour le tems où il écrivoit !

IL s'eſt montré jaloux de conſerver la pureté dans les mariages, & il condamne aux

travaux publics ceux qui ſeront convaincus du crime d'adultere.

Ce légiſlateur ſans couronne & ſans miſſion a donné une loi bien faite pour être méditée, ſur-tout dans un tems où l'on eſt occupé dans tous les païs à tirer le meilleur parti du fond de ſon territoire. Comme il ne voyoit de terres ſtériles que celles qu'on ne veut point cultiver, il ordonne par ſon édit que ces terres incultes ſeront abandonnées aux premiers occupans. Cela me paroit admirable.

Il établit enſuite des chambres agraires, rurales, arpentaires, pour gouverner & régenter la culture & la fécondité des terres négligées. Cet établiſſement, tel que le conçoit celui qui le propoſe, me ſemble d'une tout autre utilité que nos ſociétés d'agriculture. Ainſi nos écrivains économiques n'ont point le mérite de l'invention ſur bien des détails agronomiques, qu'ils nous préſentent tous les jours comme une ſcience abſolument neuve.

Ce curieux faiſeur d'édits ne s'étoit pas oublié. Par un de ſes arrêts, il ſe fit créer

dictateur & garde-de-sceau dictatoire & impérial. Il l'étoit en imagination, ainsi que d'autres se font ministres, généraux d'armées, contrôleurs des finances. Mais qui ne veut pas régner quand il ne dort pas ? Qui, la tête doucement appuyée sur l'oreiller, ne croit pas fermement que sa volonté est plus droite, plus lumineuse que celle de l'administrateur en charge ?

Raoul Spifame, dans son travail réformateur, nous préparoit cinq cents arrêts ; mais la mort l'arrêta au milieu de sa régénération des choses. Nous n'avons que trois cent neuf édits de sa fabrique, (on ne sauroit être roi à moins) & ils seront recherchés sans doute par nos politiques autant qu'on les avoit négligés jusqu'à ce jour.

Le résultat de ces divers arrêts, c'est que tout le poids des impôts devroit être porté par les riches ; ils le paient toujours en dernier ressort : autant vaudroit commencer par eux. C'est là qu'il faut trancher dans le vif ; car la réduction de ce luxe ne sera pas un mal pour les riches, pas même un mal de vanité, puisque la réduction sera

proportionnelle. Mettez donc des impôts sur les cartes, les parfums, les liqueurs, sur la poudre à cheveux, sur les étoffes d'or & de soie, sur les galons, sur la porcelaine, sur les laquais, sur les valets & femme-de-chambre, sur les maîtres-d'hôtels, sur les parcs, sur les roues de carrosse, &c.

QUOI, le royaume a trente-cinq mille lieues quarrées, & vous demandez de l'argent pour l'entrée d'une livre de beurre; & vous faisissez ballots, marchandises, pour effrayer & tuer le commerce qui entretient la circulation & la vie du corps politique; & vous taxez la tête d'un malheureux sans pain; & vous créez chaque jour de petites & misérables loix qui ont toutes la physionomie du vol, du dol, de la rapine; & vous avez des bras qui vous demandent du travail & que vous laissez sans travail! Lisez *Spifame*; il a vu en grand dans un siecle où le génie & l'expérience n'avoient pas encore assemblé leurs idées.

MONTESQUIEU l'a presque copié lorsqu'il a dit : *Chacun ayant un nécessaire physique égal, on ne doit taxer que l'excédant. Taxer*

le nécessaire, c'est détruire. Mais on n'a écouté ni Spifame, ni Montesquieu. *Si tout homme de bien*, comme le dit Platon, *est législateur*, quel danger y a-t-il à lui abandonner la théorie de la législation ?

Fin du cinquième Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

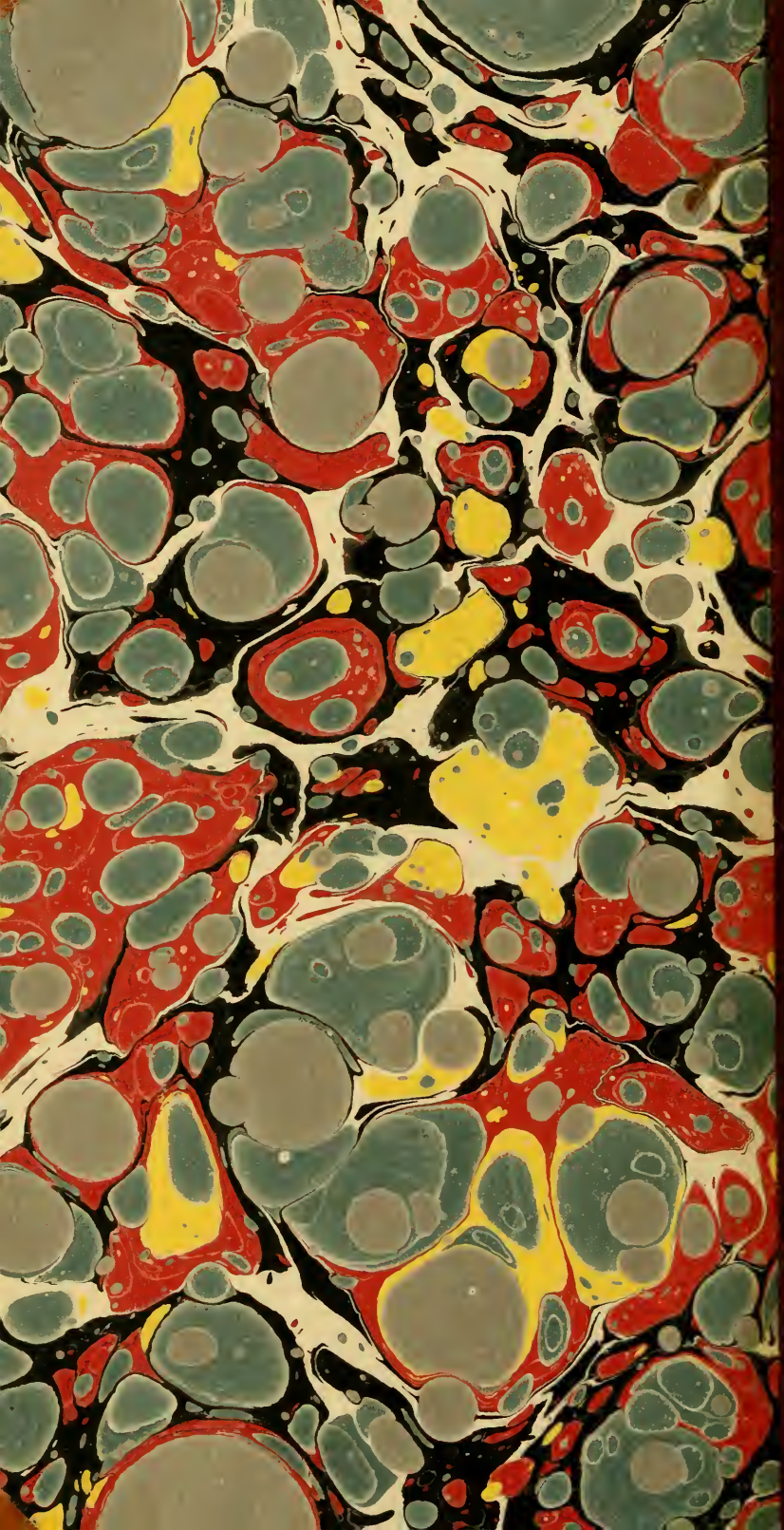
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Le Diacre Pâris.* Page 1
CHAP. II. *Roué.* 5
CHAP. III. *Chanteurs publics.* 9
CHAP. IV. *Lait d'ânesse.* 11
CHAP. V. *Anon.* 12
CHAP. VI. *Accouchée.* 15
CHAP. VII. *Bacchantes.* 18
CHAP. VIII. *Cachets.* 20
CHAP. IX. *L'ours.* 23
CHAP. X. *Hôtel des Invalides.* 25
CHAP. XI. *Châtelet.* 30
CHAP. XII. *Armoiries de la Ville.* 34
CHAP. XIII. *Démolition du Petit-Châtelet.* 35
CHAP. XIV. *L'Arcade Saint-Jean.* 37
CHAP. XV. *Saints défigurés.* 38

CHAPITRE XVI. *Samaritaine.* Page 39
CHAP. XVII. *A trois pour un liard les Anglois.* 41
CHAP. XVIII. *Monter à Cheval.* 42
CHAP. XIX. *Chaise-à-Porteur.* 43
CHAP. XX. *Fouette-Cocher.* 44
CHAP. XXI. *Peaux de Lapins.* 47
CHAP. XXII. *Porcs.* 49
CHAP. XXIII. *Placards.* 50
CHAP. XXIV. *Afficheurs.* 53
CHAP. XXV. *Estampes licencieuses.* 55
CHAP. XXVI. *Tapisseries.* 58
CHAP. XXVII. *Jardin du Palais Royal.* 61
CHAP. XXVIII. *Coutume.* 64
CHAP. XXIX. *Commissaires.* 67
CHAP. XXX. *Messe de minuit.* 73
CHAP. XXXI. *Boutique de Perruquier.* 77
CHAP. XXXII. *Femmes-de-Chambre.* 83
CHAP. XXXIII. *Comédie clandestine.* 88
CHAP. XXXIV. *La fête des Rois.* 91
CHAP. XXXV. *Almanach des Muses.* 93
CHAP. XXXVI. *Bagarre.* 97
CHAP. XXXVII. *Rêves politiques.* 101
CHAP. XXXVIII. *Toilette.* 106
CHAP. XXXIX. *Pots de fleurs.* 110
CHAP. XL. *Les accords.* 112

CHAP. XLI. *Saint-Denis en France.* Page 114
CHAP. XLII. *De l'Auteur du* Syſtême de la nature. 120
CHAP. XLIII. *Tours de Filoux.* 128
CHAP. XLIV. *Les Rogations.* 133
CHAP. XLV. *Le Landi.* 135
CHAP. XLVI. *Jurés-Crieurs.* 138
CHAP. XLVII. *Confeſſeurs.* 140
CHAP. XLVIII. *Docteur de Sorbonne.* 146
CHAP. XLIX. *Bureau qui manque à Paris.* 148
CHAP. L. *Chartreux.* 151
CHAP. LI. *Arſenal.* 152
CHAP. LII. *Livres de Paroiſſe.* 154
CHAP. LIII. *Porte de Spectacles.* 156
CHAP. LIV. *Édits.* 161
CHAP. LV. *College Royal.* 163
CHAP. LVI. *Falots.* 167
CHAP. LVII. *Enthouſiaſme.* 171
CHAP. LVIII. *Économiſtes.* 174
CHAP. LIX. *Martiniſtes.* 180
CHAP. LX. *Para-tonnerre.* 185
CHAP. LXI. *Joûtes.* 188
CHAP. LXII. *Gluck.* 191
CHAP. LXIII. *Écrits de Voltaire.* 198
CHAP. LXIV. *Mauſolées.* 207
CHAP. LXV. *Charades.* 212

CHAPITRE LXVI. *Acheteurs de rentes viageres.* Page 214
CHAP. LXVII. *Vaches.* 226
CHAP. LXVIII. *Petits Negres.* 229
CHAP. LXIX. *Figure équeſtre de Henri IV.* 230
CHAP. LXX. *Dictionnaire.* 233
CHAP. LXXI. *Muſées.* 235
CHAP. LXXII. *Bureaux d'eſprit.* 237
CHAP. LXXIII. *Monſieur le Public.* 240
CHAP. LXXIV. *Anecdote.* 243
CHAP. LXXV. *Pieces de deux ſols.* 244
CHAP. LXXVI. *Marchandes de modes.* 245
CHAP. LXXVII. *Carmélites.* 252
CHAP. LXXVIII. *Mémoires imprimés.* 254
CHAP. LXXIX. *Maris.* 258
CHAP. LXXX. *Mimes d'un genre nouveau.* 261
CHAP. LXXXI. *Hôtel de la Force.* 263
CHAP. LXXXII. *Matrones.* 265
CHAP. LXXXIII. *Nouvelles à la main.* 279
CHAP. LXXXIV. *Libelles.* 283
CHAP. LXXXV. *Lieutenant de Police d'Athenes.* 289
CHAP. LXXXVI. *Athenes rétablie.* 297
CHAP. LXXXVII. *Vinaigriers.* 300
CHAP. LXXXVIII. *Le Fat à l'Angloiſe.* 303
CHAP. LXXXIX. *Inſcriptions.* 306

CHAPITRE XC. *Sentences de police.* Page 311
CHAP. XCI. *Baptêmes.* 313
CHAP. XCII. *Faillites.* 317
CHAP. XCIII. *Courtiers.* 323
CHAP. XCIV. *Notre-Dame.* 327
CHAP. XCV. *Le petit Dunkerque.* 336
CHAP. XCVI. *Concert ſpirituel.* 341
CHAP. XCVII. *Hôtels nouveaux.* 343
CHAP. XCVIII. *Couvens, Religieuſes.* 347
CHAP. XCIX. *Portrait d'une Abbeſſe.* 354
CHAP. C. *Théatre National.* 355
CHAP. CI. *Le Calvaire ou le Mont-Valérien.* 363
CHAP. CII. *Jours ouvrables.* 365
CHAP. CIII. *De Raoul Spifame.* 368

Fin de la Table.